

## **Universitätsbibliothek Mannheim**

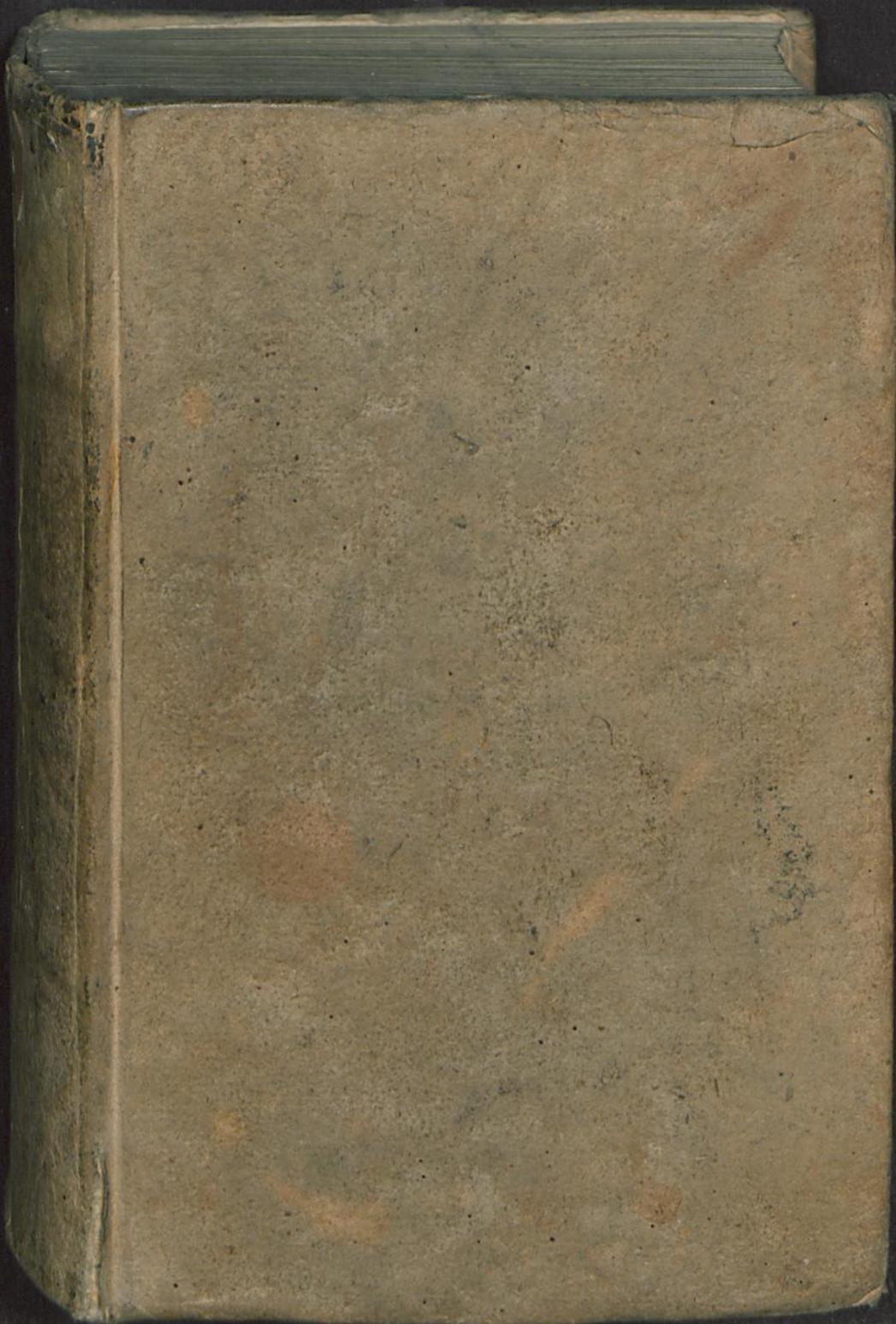
### **Mélanges intéressans et curieux**

ou abrégé d'histoire naturelle, morale, civile, et politique de l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et des terres polaires

**Rousselot de Surgy, Jacques Philibert**

**Yverdon, 1766**

**urn:nbn:de:bsz:180-digad-1106**



C. B.

BIBLIOTHEK  
DESBILLONS  
MANNHEIM

$\frac{7454}{204}$

H 253 D 30

MEANGES  
ST. ANTOINE  
PARIS



MÉLANGES  
INTERESSANS ET CURIEUX.  
PAR  
M. DE LA HARPE  
PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE NATURELLE.

MÉLANGES  
INTERESSANS ET CURIEUX.  
TOME SEPTIEME.

MÉLANGES  
LITTÉRAIRES ET CURIEUX  
TOME SEPTIÈME

MÉLANGES  
INTERESSANS ET CURIEUX,  
OU  
ABRÉGÉ  
D'HISTOIRE NATURELLE,  
MORALE, CIVILE ET POLITIQUE,  
DE L'ASIE, L'AFRIQUE, ET DES  
TERRES POLAIRES.  
*Seconde édition, revue, corrigée, & diminuée.*  
TOME SEPTIEME.



YVERDON,  

---

MDCCLXVI.

M. J. A. N. G. E. S.

INTERMISSION ET CURSUS

DE

A. R. R. E. C. T.

D. H. I. S. T. O. R. I. A. N. N. A. T. U. R. A. L. I. E.

M. O. R. A. L. I. S. C. I. V. I. L. I. T. A. T. I. O. N. I. S.

M. A. G. I. S. T. R. I. S. T. R. A. T. I. O. N. I. S.

M. A. G. I. S. T. R. I. S. T. R. A. T. I. O. N. I. S.

ANNO 1784

T. O. M. I. I.

BIBLIOTHEK  
DES BILLONS  
MANNHEIM



Y. N. E. R. D. O. N.

M. D. C. C. L. X. V.



M É L A N G E S  
INTERESSANS ET CURIEUX,  
OU  
A B R É G É  
D'HISTOIRE NATURELLE,  
MORALE, CIVILE ET POLITIQUE,  
DU ROYAUME DE PERSE.

---

I N T R O D U C T I O N .

**P**our peu qu'on soit versé dans l'histoire, on fait que la Perse a été connue dès le temps de Moïse, qui en parle comme d'une contrée puissante. Les historiens Grecs & Latins en font aussi mention avec les plus grands éloges, & nous ont laissé de longs détails sur son opulence, sur sa fertilité & sur les guerres aux-

## 6 INTRODUCTION.

quelles elle a été exposée. Mais ces écrivains ne rapportant que ce qui s'est passé, ou ce qui étoit connu de leur temps, ne nous apprennent rien de ce qui y existe aujourd'hui. La Perse, depuis le septieme siecle de l'ère chrétienne, étant tombée sous la domination des Arabes qui y établirent leur religion, & sous celle de différentes nations Tartares qui l'ont peuplée en y introduisant leurs mœurs & leurs usages avec un gouvernement arbitraire & tyrannique, tout y a changé de face. Les richesses que les anciens disent qui s'y trouvoient, se sont dissipées; l'abondance a disparu; la population a diminué d'une manière sensible; la stérilité s'est montrée partout en traînant après elle la misère & l'indigence. Tels sont les effets de l'établissement de la religion de Mahomet & du despotisme. C'est le royaume de Perse, dans cet état de décadence, que notre plan nous conduit à faire connoître. Pour le remplir, tous les anciens historiens n'ont pu nous être d'aucune utilité; il a fallu donner la préférence aux modernes: lire tous les voyageurs qui ont parcouru cet état, pour tirer de leurs récits une description exacte & dégagée de tous les détails minutieux ou peu intéressans que présentent les relations de voyages, c'est à quoi nous nous sommes particulièrement appliqués. Olearius, Herbert, Tavernier, Chardin, Bernier nous ont procuré des secours; mais Chardin est celui auquel nous nous som-

mes particulièrement attachés, comme le plus exact & le plus judicieux. Le P. Avril, le Bruyn, M. Hanway, M. Otter, ont été aussi consultés, ainsi que quelques écrivains qui ont parlé de la Perse, & dont les noms seront indiqués dans le cours de cet ouvrage. M. Peyssonel, consul à Smyrne, a publié en 1754 un petit ouvrage en forme d'essai, sur les troubles de Perse & de Georgie : on le verra cité dans ce volume avec toute l'estime qui lui est due.



## T O P O G R A P H I E D E L A P E R S E .

**L**A Perse, suivant les meilleurs géographes, est située entre les quatre-vingt-six & cent onze degrés de longitude, & entre les vingt-cinq & quarante-cinq degrés de latitude : de sorte que, dans la plus grande étendue, elle peut avoir six cent de nos lieues d'occident en orient, & quatre cent du sud au nord. Ses bornes sont à l'orient les états du Mogol ou l'Indoustan ; au nord, la Georgie, la mer Caspienne & la Grande-Tartarie ; du côté de l'occident, la Turquie Asiatique ; & au sud, le golfe Persique & celui de Bassora qui la sépare de l'Arabie.

On ne fait d'où est venu le mot de Perse

que l'on donne à cet empire. Le plus ancien qu'il ait porté, est celui d'Elam, par lequel cette contrée est désignée dans les livres de Moïse. Les Persans appellent leur pays Iran ou Iroun, leur Roi Padcha Iran, & son grand-visir *Iran Medary*, qui veut dire le pole de la Perse. Les Arabes & les Turcs lui donnent le nom d'Agemslaam, & aux Persans celui d'Agem, ce qui signifie étranger & barbare. On peut voir dans Chardin les autres noms dont on s'est servi pour désigner la Perse, & les conjectures de ce voyageur sur celui que les Européens lui donnent aujourd'hui.

Cet état, à ce que dit Chardin, est partagé par les géographes Persans en vingt-quatre provinces, dans lesquelles ils comptent cinq cent quarante-quatre places considérables, bourgs murés, villes ou châteaux, soixante mille villages & quarante millions d'ames. Mais il y a, sans doute, de l'exagération; d'ailleurs, depuis le temps de Chardin qui voyageoit en 1693, ce royaume a été déchiré par tant de guerres, que le nombre de ses villes & de ses habitans a dû éprouver beaucoup de changemens.

Il en est de même de ses limites. Le fameux Nader-Cha, plus connu sous le nom de Thamas-Kouli-Kan, avoit reculé les bornes de l'empire de Perse fort loin de ses anciennes barrières. Les troubles survenus depuis la mort de ce conquérant, qui se sont renouvelés depuis

quelques années, & qui subsistent encore aujourd'hui (en 1764) ont bouleversé ses limites; ainsi on ne peut actuellement déterminer ni avec exactitude, ni avec sûreté, quelle est l'étendue de ce royaume, & combien il comprend de provinces.

On en compte communément treize; savoir, l'Azerbijane ou l'Aderbidjan. 2°. Le Chirvan. 3°. Le Kilan ou Gulian. 4°. Le Mazandran ou Tabrestan. 5°. Le Chorasan ou Korassan. 6°. Le Candahar. 7°. L'Yrac-agemi. 8°. Le Segeltan. 9°. Le Sablestan. 10°. Le Khufistan. 11°. Le Sarfistan. 12°. Le Kerman, & enfin le Mécran.

En 1739 (a), Nader-Cha exigea du Grand-Mogol, après l'avoir détroné & remis sur le trône, qu'il céderoit à la Perse trois provinces; savoir, le Caboul, le Tata & le Multan; mais on ignore si elles en dépendent encore. L'Arménie ou l'Erivan, le Gurgistan qui comprend une partie de la Georgie, & les isles de Bahren & d'Ormus, sont aussi de la domination du Roi de Perse. Nous en parlerons à la suite de la description de cet empire.

---

(a) Une personne qui a résidé dans l'Inde pendant douze ans, a bien voulu nous communiquer un mémoire sur l'expédition de Thamas Kouli-Kan. Il nous servira à terminer l'article du gouvernement de l'empire du Mogol.

*Son Climat.*

Il est aisé de présumer que la température de l'air ne manque pas de varier beaucoup dans un état aussi étendu. Chardin remarque que Xénophon fait dire au jeune Cyrus, *le royaume de mon pere est si grand qu'on ne peut y supporter le froid d'un côté, & la chaleur de l'autre.* En effet, ajoute ce voyageur, on peut dire que l'hiver & l'été se trouvent en Perse dans le même temps. Dans les provinces méridionales, il n'y gele jamais, & au contraire dans celles du nord, l'été est si court, qu'à peine a-t-on le temps de s'en appercevoir. Comme il n'y a que le long de la mer Caspienne que l'air est très-humide, on peut dire qu'en général l'air de Perse est fort sec & fort sain. Cette qualité lui vient du peu de fleuves & d'eaux qui se trouvent dans la vaste étendue de ce royaume où il pleut très-rarement. Le centre de la Perse sur-tout jouit d'une sérénité qui attire l'admiration. C'est une beauté que celle de l'air de Perse, dit Chardin, que je ne saurois oublier ni taire. On diroit que le ciel y est plus élevé, d'une autre couleur que dans nos épais climats d'Europe. Et dans ces pays-là, cette bonté de l'air répand sur toute la nature, sur ses productions, & même sur les ouvrages de l'art, un éclat, une solidité, une durée non pareille, sans parler de la salubrité que cet air répand aussi dans la constitution du

corps & dans la disposition de l'esprit. J'ajouterai seulement, continue notre voyageur, une autre remarque pour faire connoître sensiblement la bonté & la pureté de l'air de Perse. C'est que dans la meilleure partie du pays, & à Ispahan, entr'autres, on n'a pas besoin de boucher les bouteilles pour empêcher le vin de s'éventer. On vous les fert avec une rose ou un œillet à la place de bouchon. Un reste de bouteille qui a été débouchée vingt-quatre heures, est si peu altéré qu'il n'est pas possible de s'en appercevoir.

La grande sécheresse de l'air de Perse fait que ce pays est peu sujet aux orages, à la foudre & aux autres météores dont les vapeurs font la matière. Les vents y ont rarement le degré de violence qu'on leur voit ailleurs. Mais d'un autre côté, il en regne quelquefois un près du golfe Persique qui est très-dangereux. On l'appelle *samiel* ou *babsamoum*, ce qui signifie vent de poison. Il court dans le temps des plus grosses chaleurs, sifflant avec grand bruit, & étouffant en un instant tous ceux qu'il atteint. Un effet surprenant de la violence & de la nature de ce vent, c'est que les personnes auxquelles il cause la mort, tombent tout-à-coup en dissolution sans rien perdre cependant de leur figure ni de leur couleur, en sorte qu'on diroit qu'elles sont endormies; mais si on les touche quelque part, l'endroit tombe en pouf-

fiere, ou le membre que l'on prend demeure à la main. Chardin, sur la foi de qui nous rapportons les effets de ce mauvais vent, en cite plusieurs exemples, & que nous croyons inutiles de transcrire : on peut les lire dans ce voyageur (a).

Le terroir de Perse n'est pas moins varié que le climat; mais en général il est stérile, & la dixieme partie des terres n'est pas cultivée. C'est le pays du monde le plus montueux, & dont les montagnes ne sont, pour la plupart, que des rochers arides sans bois & sans herbes. Entre ces montagnes, il se trouve des vallées assez agréables; mais par-tout le terrain est si sec qu'il ne produiroit pas une seule plante, si l'on ne prenoit soin de l'arroser, car l'eau manque par-tout. Il est vrai qu'à cette difette d'eau il faut joindre encore comme une cause de stérilité, le défaut de bras & d'hommes, puisque Chardin assure que la Perse ne contient pas la vingtieme partie des habitans qui pourroient y vivre fort à leur aise.

*Hydrographie de Perse.*

La fertilité des terres dépendant, ainsi que nous venons de le dire, de la facilité qu'on a de les arroser, il n'y a point de pays au monde

---

(a) Tome 4, page 22 de l'édition in. 12.

où l'architecture hydraulique soit professée davantage, & où l'on sache mieux ménager l'eau. Les Persans en distinguent quatre sortes; deux sur terre, qui sont celles de riviere & celles de source, & deux sous terre; savoir, celles des puits & des conduits souterrains qu'ils appellent *kerises*. Ils creusent au pied des montagnes pour trouver des sources; s'ils réussissent, ils conduisent cette eau à huit à dix lieues, par des canaux souterrains qui ont ordinairement huit ou neuf pieds de profondeur, & deux ou trois de large. De huit en huit toises, on pratique des soupiraux de la grandeur de nos puits. Chardin dit qu'un de ses voisins d'Ispahan, fils du gouverneur de Chorasan, lui avoit dit souvent que son pere avoit trouvé dans les registres de la province, qu'il y avoit eu autrefois quarante-deux mille *kerises*: on peut juger delà quel est le nombre de ces canaux par tout le royaume. La distribution de ces eaux se fait sous les ordres d'un magistrat appellé *Mirab*, c'est-à-dire, prince de l'eau, tous les mois ou toutes les semaines, selon qu'il en est besoin. On met sur le canal, qui conduit l'eau dans un champ, une tasse de cuivre fort mince, percée d'un petit trou par lequel l'eau entre peu à peu. Quand la tasse s'enfonce par le poids de l'eau, ce qui arrive ordinairement au bout de deux heures & demie, c'est une marque qu'il est entré une certaine quantité d'eau dans le champ, on cesse

de l'arroser, ou l'on recommence l'arrofement; la tasse sert de mesure pour la quantité d'eau que l'on veut encore. Outre que toutes les terres payent pour ces irrigations vingt sols chaque année par *girib*, mesure qui est un peu moindre que l'arpent, il y a encore quelques droits qui appartiennent au *Mirab* ou à ses sub-délégués, & le prix est différent pour l'eau de riviere & pour celle de source.

Parmi les fleuves & les rivieres qui arrosent la Perse, les plus considérables sont l'Araxe, appellé aussi l'Aras ou l'Erès, le Kur qui est le Kiros des Grecs, le Bendemir qui portoit aussi anciennement le nom d'Araxe, le Senderron ou Zerderouft qui arrose les murs d'Ispahan & l'Oxus. La premiere de ces rivieres prend sa source dans l'Arménie au pied du mont Ararat. Elle dirige son cours vers le nord, & va se perdre ensuite dans la mer Caspienne, après avoir reçu plusieurs autres rivieres peu considérables. Il suffit d'avoir nommé les autres rivieres pour les faire connoître, & elles n'offrent aucune particularité.

De toutes ces rivieres l'Araxe est la seule qui soit navigable; les autres ont un cours de peu d'étendue; au contraire, des rivieres d'Europe qui s'enslent à mesure qu'elles s'éloignent de leur source, celles de Perse diminuent. La raison en est dans la multitude de canaux & de saignées qu'on en tire pour l'arrofement des terres.

Outre l'océan Indien & le golfe Perfique qui baignent la Perse au sud-est & au sud, cet empire est encore borné par la mer Caspienne. C'est à Pierre le Grand qu'on doit l'avantage de connoître, avec quelqu'exactitude, l'étendue & la figure de cette mer. Ce Souverain y envoya M. Vanverden, habile géometre, pour la mesurer. Il résulte des observations de ce savant, qu'elle s'étend principalement du sud au nord, & comprend environ dix degrés ou deux cent lieues, étant située entre le trente-septieme & le quarante-huitieme degré de latitude; que d'orient en occident elle est fort étroite, n'occupant que trois degrés quarante-deux minutes dans sa plus grande largeur, & moitié moins en quelques endroits. La mer Caspienne connue des anciens sous le nom de mer d'Hyrcanie, est appelée aujourd'hui Kulfum par les Persans, Gualenskoy par les Russes, & Soof par les Arméniens. Elle reçoit dans son sein plus de cent rivières, parmi lesquelles on compte le Volga, le plus grand fleuve d'Europe. Cette mer n'ayant aucune communication connue avec d'autres mers, & n'étant sujette à nul débordement, non plus qu'au flux & reflux, on a toujours été fort embarrassé d'expliquer ce que devient cette prodigieuse quantité d'eau qu'elle reçoit. On ne peut donner une raison satisfaisante de ce phénomène par le système de l'évaporation; car le temps

où elle est la plus considérable, qui est l'été, est précisément la saison pendant laquelle les vapeurs que le soleil attire, retombent en rosée & en pluie avec le plus d'abondance.

Voici comment le P. Avril, savant Jésuite, qui a particulièrement observé la mer Caspienne, s'explique sur les singularités qu'elle présente (a). Cette petite mer n'est, à proprement parler, qu'un grand étang salé, que plus de cent rivières, sans compter une infinité de petits ruisseaux qui s'y déchargent de tous côtés, entretiennent constamment, & à qui, par une espèce de retour, elle fournit une si grande quantité de poissons, qu'on peut en prendre en plusieurs endroits avec la main, sans qu'il soit besoin de jeter ni ligne ni filet. Dans les gros temps sur-tout on voit le poisson poussé par les flots, se porter dans les rivières avec une affluence indicible. Après cette particularité que j'eus assez le loisir de remarquer pendant près de quinze jours que j'attendis mon embarquement, je ne fus pas peu surpris de voir, le jour même qu'on devoit mettre à la voile, les matelots occupés, à plus de deux lieues du rivage, à faire de l'eau. La chose me paroissant fort

---

(a) Voyage en divers états d'Europe & d'Asie, entrepris pour découvrir un nouveau chemin à la Chine; in 40. pag. 86.

fort extraordinaire , j'eus la curiosité de goûter de cette eau ; je la trouvai aussi douce que si on l'avoit puisée à une fontaine , quoique , à quelques pas de là , elle me parut encore plus salée que celle des autres mers. Ce qu'il y a de plus admirable , c'est de voir cette mer toujours également resserrée dans les bornes que la Providence lui a marquées , sans que la multitude des rivières qu'elle reçoit , & qui devoient naturellement la grossir d'une manière bien sensible , les lui fasse jamais passer. Cette obéissance respectueuse a causé bien de la peine à nos géographes pour découvrir la communication que doit nécessairement avoir cette mer avec les autres. Quelques-uns ont cru que la mer Noire étant plus près d'elle qu'aucune autre , elle pouvoit bien profiter de ce voisinage & se grossir des eaux que la mer Caspienne lui fournissoit ; mais outre que cette opinion n'a rien de solide , & que ces deux mers sont séparées par une chaîne de hautes montagnes , j'ai deux fortes conjectures qui me font croire qu'elle se décharge plutôt dans le golfe Persique , quelqu'éloigné qu'il en soit.

La première est que , dans le golfe que forme cette mer du côté du midi , vis-à-vis la province de Kilan , il y a deux gouffres dangereux , dont les vaisseaux Persans qui partent de ce côté , tâchent de s'éloigner le plus qu'ils peuvent. Le bruit de l'eau qui s'y jette avec

une rapidité surprenante, se fait entendre en temps calme de si loin, qu'il est capable d'intimider tous ceux qui en ignorent la véritable cause. La seconde conjecture qui me paroît encore plus concluante que la première, est fondée sur une expérience de tous les ans, qui fait remarquer à ceux qui habitent le long du golfe Persique, une grande quantité de feuilles de saule à la fin de chaque automne. Or, comme cette espèce d'arbre est absolument inconnue dans la partie méridionale de la Perse qui aboutit à cette mer, & qu'au contraire la partie septentrionale terminée par la mer Caspienne, en a toutes ses côtes bordées, on peut assurer, avec assez de probabilité, que ces feuilles n'ont été portées à un aussi grand éloignement, que par les eaux qui les ont entraînées par des canaux souterrains.

Le capitaine Jean Perry, qui alla encore en 1719 lever la carte de la mer Caspienne, par ordre du Czar Pierre, n'est pas d'accord avec le pere Avril sur l'existence de sa communication avec l'Océan Indien. Il prétend que cette mer reçoit par minute, du Volga seulement, quatre cent quarante-cinq mille cinq cent vingt-deux tonnes d'eau, équivalentes à trente-six pieds cubes chacune; & un million trois cent trente-six mille cinq cent soixante-six tonnes des autres rivières; & dans le même temps,

il conclut (a) après plusieurs autres rapports, qu'il n'y a pas d'autre moyen d'expliquer la dissipation de ces eaux, qu'en supposant qu'elle se fait par une évaporation causée par le soleil & par les vents. Il appuie ses prétentions du sentiment de M. Haley, célèbre professeur Anglois, qui a démontré par des expériences très-curieuses & très-exactes, les effets de l'évaporation sur la Méditerranée [b].

L'auteur des notes sur l'histoire généalogique des Tartares, que nous avons déjà cité tant de fois avec éloge, pense qu'on doit admettre des filtrations souterraines par lesquelles cette mer se vuide en partie. Il parle aussi d'un abyme situé sous le quarante-deuxième degré de latitude, lequel a été vu par un officier prisonnier chez les Tartares Usbecks [c].

(a) Voyez le recueil des Voyages au Nord, par Bernard: tome 7, page 224.

(b) Voyez les Transactions philosophiques de l'année 1687, p. 189 & 212. M. Delisle a donné aussi un mémoire à l'Académie des Sciences, sur la situation de la mer Caspienne; & sur son étendue; mémoires de l'Académie des Sciences, année 1720, page 382.

(c) Voyez l'histoire des Tartares, neuvième partie, chap. 5, pag. 648.

*Id.* de l'empire de Russie, tom. I. pag. 196. M. de Stralhenberg y confirme l'existence d'un abyme ou tourbillon, appelé Carabougas par les Tartares.

Les Russes , qui ont des établissemens au nord & au nord-ouest de la mer Caspienne , sont presque les seuls qui y navigent , les Persans n'ayant presque pas de marine. Nous en parlerons ci-après à l'article du gouvernement. Pierre le Grand s'étoit proposé d'unir la mer Noire à celle dont il est question ici , par un large canal ; mais la mort de ce Prince étant survenue , son projet fut abandonné. Un Roi de Perse , le premier des Seleucides , deux mille ans auparavant , avoit échoué dans la même entreprise.

Quant au golfe Persique , qui baigne la Perse du côté du sud , sa situation est entre le vingt-cinq & le trentième degré de latitude , & s'étend , du sud au nord-ouest , l'espace de deux cent lieues.

La Perse renferme un grand nombre de montagnes , parmi lesquelles on en voit d'une hauteur prodigieuse. Le mont Taurus , que les Persans appellent Taur , traverse ce royaume dans sa plus grande longueur , du nord au sud. Il est formé par une chaîne de montagnes dont les cimes sont si élevées qu'elles échappent à la vue. Une des plus considérables est celle de Damoan. Son sommet s'élevant en pyramide , surpasse en hauteur tout le reste du mont Taurus ; & de cet endroit on découvre la mer Caspienne qui en est éloignée de plus de quarante lieues. Cette montagne est couverte de soufre ,

& paroît pendant la nuit bruler comme le Véluve. Ses exhalaisons infectent tout le pays, & même une partie de la mer Caspienne. On y voit aussi plusieurs bains d'eau chaude qui attirent quantité de malades. La plupart des autres montagnes ne fournissent ni sources, ni bois, ni métaux, & n'ont d'autre utilité que de servir de rempart du côté des frontières.

## PRODUCTIONS DE PERSE.

*Regne végétal.*

Malgré les défauts du terroir de la Perse, & le mauvais état où est l'agriculture, on ne laisse pas d'y trouver une assez grande abondance de productions utiles, & dans quelques cantons les terres y sont aussi fertiles qu'elles peuvent l'être. On est si bien convaincu que l'abondance des neiges opere la fécondité des terres, que l'on examine sérieusement à quelle hauteur elles tombent chaque année. A un lieu d'Isphahan, qui est la capitale de la Perse, est une pierre haute de trois pieds, placée sur le sommet d'une montagne; s'il arrive que la neige monte au niveau de la superficie de la pierre, le premier paysan qui en apporte la nouvelle à la capitale, reçoit une certaine somme par forme de gratification.

Le froment, le riz & le millet sont les grains

les plus communs de Perse, & ils y viennent très-bien. Le riz est l'aliment le plus universel des Persans, ainsi que de tous les peuples de l'Asie.

Ils s'étonnent, suivant Chardin, de ce que les grands seigneurs d'Europe n'en vivent pas, & disent à ce sujet, que Dieu a caché aux Européens le plus pur & le plus délicieux aliment de la nature. On peut voir dans ce voyageur la méthode des Persans pour labourer la terre avec des bœufs, & leur façon de battre les grains: on pourroit peut-être en faire l'essai dans nos climats avec quelques avantages.

La plupart de nos racines & de nos légumes sont cultivés en Perse; les melons sur-tout y sont si bons & si sains, qu'on assure qu'il y a des gens qui en mangent jusqu'à trente-cinq livres dans un seul repas, sans en être incommodés. On a le secret de les conserver dans des caves, & on en mange toute l'année.

Tous les arbres fruitiers d'Europe & beaucoup d'autres, qui nous sont inconnus, croissent en Perse avec succès, & produisent des fruits excellens. Ceux qui viennent dans les forêts, & qui sont les plus communs, sont le cyprès, l'orme, le faule, le sapin, le cornouiller & le platane, à qui ils attribuent une vertu antipestilentielle.

La Perse produit encore toutes sortes de drogues. On voit une grande abondance de noix

de galle, de mastics, de gomme, d'encens, de la térébenthine, de l'assa fétida, de la casse, du féné, de la noix vomique & diverses sortes de mannes. Nulle part les pavots ne viennent aussi-bien qu'en Perse, & ne donnent autant de suc. Cette plante acquiert jusqu'à quarante pieds de haut, & donne, par une incision qu'on fait à la tête de sa fleur, cette liqueur épaisse qui forme l'opium. On le ramasse avant le lever du soleil; & Chardin dit que ceux qui prennent ce soin sont livides, maigres, tremblans & ressemblans plus à des morts déterrés qu'à des hommes vivans.

On voit encore en Perse deux sortes d'arbrisseaux auxquels on attribue la propriété dangereuse de communiquer à l'air qui les environne, une qualité mortelle qui fait périr ceux qui le respirent. Le coton, la soie sont des productions communes en Perse. Mais une des plus précieuses, c'est une sorte d'onguent appelé *moum* en Perse, & connu en France sous le nom de baume de Mumie. On en distingue de deux sortes: l'une qui vient des corps embaumés, & l'autre qui découle de certains rochers. On assure que ce dernier guérit en peu de temps les fractures & les dislocations les plus dangereuses. Les roches qui distillent ce baume appartiennent au Roi & sont exactement gardées. On ne ramasse cette sorte de gomme qu'une fois l'an; & tout ce qu'on en a trouvé est déposé dans le trésor Royal.

Toutes les sortes de fleurs qu'on voit en France, se trouvent en Perse, & y sont infiniment plus belles. J'en ai vu une entr'autres, dit Chardin, que nous n'avons point en Europe, & qui m'a paru une des plus belles de la nature. On l'appelle *gulmikek*, c'est-à-dire, fleur de cloux de gérosse, parce qu'elle ressemble tout-à-fait à un clou de gérosse. Elle est d'une couleur ponceau incomparable, & l'on ne sauroit rien voir de si vif ni dans la nature, ni dans les ouvrages de l'art. Chaque tige porte une trentaine de ces fleurs arrangées en forme ronde de la grandeur d'un écu. Il y a aussi une espece de rosiers très-curieux qui donnent des fleurs de trois couleurs, c'est-à-dire, des roses jaunes, rouges & blanches à la fois.

## REGNE ANIMAL.

### *Quadrupedes.*

Outre tous les animaux domestiques dont on se sert en Europe, tels que chevaux, bœufs, mulets, chevres, &c. les Persans ont encore les chameaux & cette espece de moutons à grosse queue dont nous avons parlé dans notre quatrième volume, à l'article de la Tartarie.

Quant aux animaux sauvages, ils ne sont pas en aussi grand nombre, parce qu'en général, le pays n'est pas bien pourvu de bois; mais dans

les provinces où il y a des forêts, on y voit des cerfs, des chevreuils, des daims & des gazelles qui font une forte de daim assez connue.

Les mêmes forêts nourrissent aussi des lions, des tygres, des léopards, des ours & des fangliers, tous animaux connus. Les loups y sont fort rares; mais en revanche on y voit beaucoup d'autres animaux très-cruels, dont le cri est effroyable, & qu'on appelle jackal. Nous en avons déjà parlé dans le troisieme volume de ces Mélanges. Il est de la grosseur du renard, à qui il ressemble par la forme extérieure, à l'exception qu'il est plus gros & que son poil est plus noirâtre, plus épais & plus rude; on croit que c'est l'hyene des anciens. Cet animal se nourrit de charogne & déterre les cadavres pour en faire sa pâture. Il fait aussi la guerre aux vivans, & se jette sur tout ce qui n'est pas capable de lui faire résistance, comme les enfans, les moutons, les jeunes chevaux, &c. Les jackals vont souvent en troupes nombreuses, traînant des hûlemens aigres & perçans comme des chats qui miaulent. Ils attaquent les troupeaux & y font un ravage terrible. Le docteur Shaw dit que le jackal vit aussi de fruits & de racines (a).

---

(a) Voyez le tome I. des Voyages de cet Anglois, pag. 320. édit. in-4°.

*Oiseaux.*

On élève en Perse la même volaille que dans nos climats, & sur-tout une quantité prodigieuse de pigeons, dont la fiente est très-recherchée pour engraisser les terres. Il n'y a pas de pays au monde où il y ait un plus grand nombre de colombiers, & où ils soient plus beaux. On en compte plus de trois mille autour d'Isphahan, proprement bâtis & beaucoup plus grands que les nôtres.

Le gibier de terre & de rivière est assez commun par-tout, ainsi que toute sorte d'oiseaux de proie & de chant.

La chasse étant permise à tout le monde, il y a peu de pays où il y ait autant d'oiseaux de proie dressés à la chasse du vol; & les Persans sont même si curieux de ce divertissement, qu'ils dressent jusqu'à des corbeaux à cette chasse.

*Ithyologie.*

La mer Caspienne est, comme nous avons dit, extraordinairement poissonneuse; le golfe Persique ne l'est pas moins. Les pêcheurs y sont si sûrs de leur pêche, que ce qu'ils ne vendent pas le matin ou le soir, ils le rejettent à la mer.

Quant au poisson d'eau douce, si le trouve de même en abondance dans les rivières un peu profondes, & sur-tout dans les Kerises dont

nous avons parlé ci-devant; mais il est de mauvais gout, & ses œufs sont très-dangereux. Le Zenderou qui passe à Ispahan produit beaucoup de cancrez qui rampent sur le rivage, & qui grimpent sur les arbres où ils vivent de feuilles. C'est là qu'on va les prendre, & ils passent pour être d'excellent gout.

*Insectes & Reptiles.*

La grande sécheresse de l'air fait qu'il n'y a que peu d'insectes dans l'empire de Perse. Certaines provinces sont quelquefois ravagées par une multitude inconcevable de sauterelles, mais ces cas arrivent rarement. Les seuls animaux venimeux qu'on y voie, sont de gros scorpions noirs dont la piquure cause la mort en peu d'heures, & des lézards longs de deux pieds, qui ont la peau rude & dure comme le chien marin. Les cousins, les moucherons, les puces sont les insectes les plus communs. Parmi les insectes reptiles, Chardin distingue un long ver quarré, appelé en Perse *bazarpay*, qui veut dire mille pieds. Il est par-tout effectivement hérissé de petits pieds sur lesquels il rampe; son corps est plus long & plus menu que celui d'une chenille, & sa morsure est dangereuse. Elle devient mortelle, lorsque l'insecte entre dans les oreilles.

*Minéralogie.*

Les montagnes, dont la Perse est remplie, produisent différentes mines. Celles de fer, d'acier, de cuivre & de plomb sont les plus communes. L'acier y est si abondant qu'il ne vaut que sept sols la livre. Il est fin, très-dur & fort cassant, parce que les artisans ne savent pas lui donner une bonne trempe. Le pays ne produit ni étain ni mercure, mais il renferme quelques mines d'or & d'argent. Il s'en trouve une de ces dernières, à quatre lieues d'Ispahan, dans la montagne de Kervan; mais elle est si pauvre, & le bois est d'ailleurs si rare, que les frais de l'exploitation excèdent toujours le profit qu'on en retire; d'où vient qu'il est passé en proverbe de dire d'une entreprise infructueuse, c'est la mine de Kervan.

L'alun, le salpêtre & le soufre sont si abondans, qu'on rencontre des cantons dont la surface en est entièrement chargée. Il en est de même du sel, & rien n'est plus commun en Perse que ce minéral dont on distingue deux sortes; celui des terres & celui des mines. En quelques provinces, on trouve des plaines de dix lieues qui en sont toutes couvertes. Au près d'Ispahan, il se tire d'une carrière, & on le transporte par gros quartier comme la pierre de taille. Il est même si dur, que les pauvres gens l'employent, au lieu de pierre, à la construction de leurs maisons.

L'ardoise, de belle pierre, du marbre de différentes couleurs, du talc, de l'azur, du sel ammoniac, de l'orpiment & de l'huile de pétrole, se trouvent encore dans les montagnes de Perse. Mais la production la plus précieuse en ce genre sont les turquoises. On en connoît deux mines fort anciennes, dont on appelle les pierres vieilles turquoises, pour les distinguer des turquoises d'une troisième mine découverte au milieu du siècle dernier, & que l'on appelle turquoises nouvelles, ou de la nouvelle roche. La couleur de celles-ci se passe avec le temps, & n'est pas aussi belle & aussi vive que celles des turquoises des anciennes mines.

Les Persans appellent ces pierres précieuses Firous, du nom de la principale montagne d'où on les tire. En Europe, on leur donne le nom de turquoises, parce que le pays où sont ces mines étoit anciennement habité par les Turcs, qui les premiers apportèrent ces pierres précieuses en Europe.

Après les mines de turquoises, la pêche des perles qui se fait dans le golfe Persique mérite d'être considérée. Chardin prétend qu'elle produit annuellement plus d'un million de perles. On ne les pêche que depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Octobre. La méthode est fort simple. Un pêcheur ayant un poids attaché aux pieds, descend au fond de la mer, ramasse indifféremment toutes les écailles qu'il trouve ;

& les jette dans un panier qui se tire hors de l'eau à un certain signal. Lorsqu'il a besoin de respirer, le plongeur remonte dans son bateau & recommence ensuite sa pêche. Tous ces pêcheurs sont obligés, sous des peines très-rigoureuses, de donner au Roi celles qui pèsent plus de douze grains. On a la preuve qu'ils ne se conforment pas strictement à cette loi.

Le bézoard est encore une pierre qui se forme dans le corps des boucs & des moutons le long du golfe Perse. Il y a apparence qu'il s'accroît ainsi que les perles par couches concentriques, qui se multiplient les unes sur les autres comme sur l'Poignon. On remarque toujours au centre du bézoard quelques corps, tels que du poil, des pailles, du bois, &c. Ces corps ont servi de point d'appui pour la formation de ces couches. On attribue de grandes vertus à ces pierres; & c'est ce qui engage à en faire de factices que l'on vend fort cher.

#### *Villes de Perse.*

S'il entroit dans notre projet de donner la topographie complete de la Perse, nous ne manquerions pas de faire l'énumération exacte de toutes les villes qu'elle renferme, & d'en décrire le plus grand nombre; mais notre dessein étant seulement de donner une idée distincte de ce royaume, en rapportant ce qu'il offre de

plus piquant & de plus curieux, la précision qu'exige l'exécution de cette entreprise, ne nous permet pas de nous étendre beaucoup, c'est ce qui nous engagera à indiquer en peu de mots, quelles sont les villes les plus considérables, & ce qui les rend dignes d'être connues. Il suffira d'indiquer les auteurs qui les ont décrites; & ceux qui voudront en avoir des connoissances plus parfaites, pourront y avoir recours. Tauris, Com, Chiraz, Ispahan, Bender - Abassi sur le golfe Perfique, & Derbent sur la mer Caspienne, sont les seules villes dont il sera question.

### *Tauris.*

La premiere de ces villes est remarquable par son étendue, par la beauté de ses édifices, par la richesse de son commerce & par le nombre de ses habitans, qu'on faisoit monter suivant Chardin à onze cent mille ( en 1672 ). Elle est bâtie à l'extrémité d'une plaine arrosée par deux rivieres assez considérables qui contribuent beaucoup à l'embellir. C'est la capitale de l'Azərbayjan, premiere des provinces de Perse dans l'ordre que nous avons rapporté ci-devant. On divise cette ville en neuf quartiers qui contiennent quinze mille maisons, non compris les bazards dans lesquels on compte encore quinze mille boutiques. Ces bazards sont de grandes halles couvertes, hautes de quarante ou cin-

quante pieds , dans lesquelles se tiennent les marchés. Ils sont pour l'ordinaire placés au centre de la ville , & disposés de façon qu'ils forment de longues galeries garnies de boutiques de deux côtés & aussi spacieuses que des rues.

Les caravanserais sont d'autres édifices publics qui servent à loger gratuitement les voyageurs , & qui remplacent nos hôtelleries ; mais on est obligé d'y porter des lits & tout ce qui est nécessaire à la commodité du voyageur. On compte dans Tauris jusqu'à trois cent caravanserais , dont quelques-uns sont si vastes qu'il peut y loger plus de trois cent personnes. Les mosquées ou temples de la religion sont au nombre de deux cent cinquante , & ne sont pas moins magnifiques que les bazards & les caravanserais.

La grande place de Tauris est si vaste qu'on peut y ranger trente mille hommes en bataille. C'est ordinairement là que le peuple se divertit à voir des batteurs de toutes especes , ou des combats de lutteurs , de taureaux , de béliers & mille autres jeux de cette espece. Plusieurs écrivains croyent que Tauris est la fameuse Ecbatane des anciens , & c'est aussi le sentiment de Chardin. Cependant il avoue qu'on ne voit ni dans cette ville , ni aux environs , aucun monument d'une antiquité remarquable.

Cette ville célèbre a essuyé bien des défastres. Elle a été renvertée plus d'une fois par les tremblemens

blemens de terre; & en 1722, le 9 Avril, deux cent cinquante mille de ses habitans furent engloutis par un de ces accidens. M. Otter, qui étoit en Perse en 1737, dit que depuis qu'on y a fait des canaux souterrains avec des soupiraux, les tremblemens de terre n'y ont pas été si dangereux qu'auparavant. Dans le siecle dernier, les Turcs la prirent & la saccagerent trois fois. En 1727, ils l'emportèrent encore d'assaut, & passerent au fil de l'épée plus de deux cent mille habitans.

*Com. (a)*

C'est une ville du premier ordre dans la septieme province appellée Irac - Agemi, située sous le trente - quatrieme degré trente minutes. On y compte, suivant Chardin, quinze mille maisons, & deux mille seulement recommandable, c'est la mosquée de la Sainte qui passe pour être le plus beau temple de Perse. Cette Sainte prétendue est Fatmé, fille du septieme Iman appellé Mouza - Cazem. Etant morte à Com où son pere l'avoit amenée sur la fin du 2<sup>e</sup>. siecle de l'hégire, vers l'année 800 de notre ère, les sectateurs d'Aly lui érigerent un tombeau magnifique, qui fait le principal ornement

---

(a) Voyages en Turquie & en Perse, par M. Otter, 1. vol. chap. 20, pag. 229.

de la mosquée de la Sainte. L'or, l'argent, l'azur, l'albâtre, le marbre, le porphyre & la porcelaine ont été prodigués par-tout. Les pierres les plus précieuses décorent l'intérieur de ce temple, qui est composé de trois grandes chapelles élevées sur une même ligne. Dans la chapelle du milieu est le sarcophage de Fatmé. Il est couvert d'un drap d'or, & environné d'une grille d'argent massif de dix pieds de haut, surmontée dans les angles d'une boule d'or d'une grosseur considérable. A la voûte de l'édifice, pendent plusieurs vases d'argent à des verges du même métal, comme les lampes de nos églises; mais qui ne servent que pour la décoration, n'y ayant jamais ni feu ni lumière.

Les chapelles des côtés servent de sépulture à deux Rois de Perse, & sont ornées avec la même magnificence que celle de Fatmé. Ce temple célèbre par le mausolée de Fatmé, attire à Com depuis plusieurs siècles un nombre infini de pèlerins. Quelques désastres qu'ait essuyé cette ville de la part des Turcs, ses habitans ont toujours professé le culte d'Ali avec une constance inébranlable.

*Chiraz.*

Cette ville est la capitale du Farsistan, onzième province, & a eu ses Rois particuliers. Elle est située dans une belle plaine de huit lieues de long sur quatre de large. Chardin lui donne

environ deux lieues de tour, & rapporte que ce qu'il y a vu de plus singulier, c'est qu'il n'y a presque pas de maison qui n'ait un jardin, & un lieu planté d'arbres, ce qui la fait paroître de loin comme une forêt. Ce qui est encore beau, ajoute-t-il, ce sont des jardins publics au nombre de vingt, dont les arbres, sont je crois, les plus grands de leur espece que l'on voie en aucun lieu du monde. Ils sont si hauts que la meilleure arquebule ne fauroit tirer à la cime, & si gros que trois hommes ne peuvent les embrasser; ces arbres sont des cyprès, des ormes. J'en ai mesuré un qui avoit plus de quatre brasses, (20 pieds) de circonférence. Point de peuple plus superstitieux que celui de Chiraz. Il a pour les arbres un respect singulier. Il charge leurs branches de chapelets, il leur fait des offrandes; les malades y attachent des bougies allumées, & brulent de l'encens sous leur ombrage pour recouvrer la santé.

A un quart de lieue de Chiraz, on voit le tombeau de Chéic-Saadi, célèbre écrivain Persan en prose & en vers, qui vivoit il y a environ 530 ans. Ce tombeau est auprès des ruines d'un monastere fameux dont ce poëte avoit la direction. Une lieue plus loin sont les ruines d'un temple que les Persans prétendent avoir été bâti par Bethsabée, mere de Salomon. Les vins qu'on recueille aux environs de cette ville, sont les plus renommés de tout l'orient, & servent

beaucoup à la rendre recommandable. Quelques écrivains assurent que Chiraz a été bâti sur les ruines de la fameuse Persépolis qu'Alexandre fit détruire par complaisance pour la courtisane Thaïs, à la suite d'une grande débauche (a). D'autres croient que c'est l'ancienne Cyropolis fondée par Cyrus, dont Chiraz est une corruption. Mais on n'a à ce sujet que des conjectures trop peu probables pour être satisfaisantes.

*Ispahan.*

Si l'on en croit Chardin, cette capitale de l'empire de Perse n'a pas d'égale pour l'étendue. Ce voyageur lui donne vingt-quatre mille d'Italie de circuit; ce qui fait douze lieues de vingt-cinq au degré. Du temps de ce voyageur, on y comptoit un million d'habitans, cent soixante-deux mosquées, quarante-huit collèges, dix-huit cent caravanserais, deux cent soixante & treize bains publics & trente-huit mille huit cent quarante-neuf maisons. La situation de cette ville ne la rend pas moins remarquable que son étendue. Elle est bâtie dans une belle plaine arrosée de plusieurs rivières, & entourée de côteaux fertiles & de hautes montagnes qui la garantissent également des chaleurs brûlantes du midi, & des froids rigoureux du nord. Un

---

(a) Voyez le livre 5 de Quintecurce, chap. 7.

mur de terre assez mal entretenu lui sert de rempart. Il est si peu élevé que les maisons & les jardins, qui entourent la ville, en dérobent totalement la vue. Ses rues sont étroites, peu unies & si mal percées, que la vue est presque bornée par-tout par les maisons qui s'avancent hors de l'alignement. Elles ne sont point pavées; & comme il y pleut très rarement, c'est un défaut dont on ne s'apperçoit pas. D'ailleurs, dans la belle saison, on les arrose fréquemment pour abattre la poussière. L'affluence y est à peu près la même qu'à Pékin dont nous avons parlé, & les personnes de considération font marcher devant elles des gens pour fendre la presse.

Dans le grand nombre de bazards qu'elle renferme, on distingue le bazar d'impérial, qui est le plus vaste & le plus magnifique. La grande place, appelée Meidan-Schah, passe pour une des plus belles de l'univers. Elle est environnée d'un canal revêtu sur ses bords d'un parapet d'une belle pierre noire & luisante, d'un pied de haut & de six de large. Cette grande place est terminée par le bazar royal & par plusieurs édifices aussi magnifiques, tels que la mosquée royale & une partie du palais impérial, à qui notre voyageur donne trois quarts de lieue de circuit. Le portail de la mosquée Royale est chargé d'or, d'incrustations de jaspe, d'albâtre

& de différens ornemens finguliers , plus agréables à voir qu'aisés à décrire.

Quant au palais impérial, on peut se faire une idée de la magnificence qui y regne, par celle des temples dont nous avons parlé : nous ne nous occuperons pas de sa description, non plus que des choses précieuses qu'il renferme. Ceux à qui il restera quelque curiosité sur ces objets, pourront amplement la satisfaire dans le huitieme volume des voyages de Chardin. Pour nous, il ne nous reste plus à parler que des beautés extérieures qui embellissent encore cette capitale. De ce nombre, est un beau cours de deux mille deux cent pas de long sur cent dix de large : un large canal l'arrose dans toute sa longueur, & il est terminé par un palais superbe qui appartient aux Sophis. Six grands fauxbourgs, parmi lesquels on distingue celui de Sendel-Abad & de Julfa, qui a plus d'une lieue de long sur une lieue de large, sont encore des ornemens d'Isphahan. Etant situés au-delà du Zenderou, ces deux fauxbourgs communiquent à la ville par deux ponts magnifiques, portés sur trente-quatre arches, d'une belle pierre grisâtre. Ils sont revêtus dans le haut d'un parapet fort élevé, bâti en arcades & surmonté d'une terrasse revêue de balustrade de pierre. Quatre pavillons aux deux extrémités de ce pont, & deux au milieu, servent à l'embellir.

*Bender - Abbassi.*

Cette ville est bâtie sur le bord du golfe Persique; & dans les hautes marées, la mer vient battre ses parois. Elle n'est séparée de l'isle d'Ormus que par un canal de cinq à six lieues de large. On la nommoit anciennement Gomron, & elle a long-temps appartenu aux Portugais; mais un des généraux d'Abbas premier du nom, Roi de Perse, l'ayant emportée d'assaut, il lui donna le nom de Bender-Abassi, qui veut dire port d'Abbas. On n'y compte que quatorze à quinze cent maisons, habitées par des Guebres, des Indiens idolâtres, des Juifs & des Chrétiens Européens. Cette place, qui est le plus célèbre entrepôt de la mer Persique, deviendroit par sa situation une des plus commodes de l'univers, si les étrangers n'y faisoient la triste épreuve que l'air qu'on y respire, leur est généralement funeste. De dix Européens qui s'établissent dans ce pays dangereux, il en meurt communément neuf dans l'espace de dix ans. Les chaleurs de l'été y sont si excessives, que la plupart des habitans se retirent pendant cette saison dans les bois & les montagnes. Outre cette incommodité, le pays est encore sujet à des tremblemens de terre qui se font sentir tous les trois ou quatre ans, & qui causent beaucoup de ravages.

*Derbent.*

C'est la ville la plus considérable qui soit sur la mer Caspienne : elle est bâtie dans un défilé fort étroit , entre la mer & le mont Caucase. Il n'y a point d'autre passage pour aller en Tartarie , & sa difficulté est la plus forte barriere que la Perse ait de ce côté. Derbent a une lieue de long , mais elle est si ferrée par sa situation , qu'elle n'a que quatre cent cinquante pas de large. Ses murailles sont fort hautes & fort épaisses , & la ville est protégée par une bonne citadelle bâtie sur une éminence. Il ne s'y trouve aucun édifice digne d'attention. Le port de Derbent est très - fréquenté , & ses habitans font un commerce assez étendu avec la Russie & les autres peuples du Nord. L'opinion commune est que le défilé de Derbent est le passage que les anciens appelloient les Portes Caspiennes.

*Ruines de Persépolis.*

Puisque nous avons à parler de ce qui se trouve de remarquable en Perse , nous ne devons pas omettre de dire quelque chose des ruines de Persépolis. C'est un monument de l'antiquité la plus reculée , dont tous les voyageurs ne parlent qu'avec admiration. Ils consistent dans les restes de plusieurs édifices superbes , dont le principal paroît avoir été un temple dans lequel il se trouve des souterrains rem-

plis de tombeaux très-délicatement travaillés. Sans nous arrêter à en faire la description, il suffira de rapporter ce qu'en dit Chardin, qui a fait trois fois le voyage de Persepolis, pour examiner ces ruines. „ A considérer premièrement, dit ce voyageur, le plan de cet édifice, c'est le plus grand dessein que jamais architecte ait imaginé. Quelqu'idée qu'on puisse en prendre par ma description, je peux assurer que celle qu'en donne l'aspect, est au-delà de toute expression. „ Car enfin je n'ai jamais rien vu de si grand ni de si magnifique. Combien de milliers d'hommes! & pendant combien de temps doivent-ils avoir travaillé! Ce n'est pas seulement ici un chef-d'œuvre, où il ne soit entré que du travail & de la peine, comme aux pyramides d'Egypte, qu'Horace a bien raison d'appeler une merveille barbare, puisqu'après tout, ce n'est qu'un amas de pierres. On voit ici un art infini de l'ordre & de l'industrie, & l'on peut dire que c'est un ouvrage digne des plus grands maîtres. Tout ce qu'on peut désirer de plus parfait dans la construction d'un édifice, tout ce qu'on peut rechercher de plus agréable & de mieux entendu, paroît avoir été rassemblé. La place où a été posé ce monument, est une montagne de trois ou quatre lieues de long d'une seule roche, & si dure que le ciseau n'y fauroit presque mordre; cette difficulté a été vaincue. S'il n'y avoit pas beaucoup de travail

à aller chercher les matériaux bien loin, on s'est attaché à les couper d'une grosseur si prodigieuse, que la merveille ne fait qu'augmenter à penser comment on a pu seulement mouvoir de pareilles masses. Outre que toutes les pierres sont admirablement travaillées, elles sont jointes avec tant d'art & de propreté, qu'on a peine à en découvrir les joints, quoiqu'il y ait peut-être quarante siècles qu'elles sont en place. Quelle industrie pour élever, asseoir ces longues & lourdes colonnes si proprement sculptées. Que dirai-je de toutes ces figures si finies, si délicates & ciselées sur de la pierre plus dure que le marbre, & à une hauteur qui va en quelques endroits jusqu'à vingt & vingt-cinq toises, & qui se trouvent en si grande quantité, qu'il semble que tous les sculpteurs du monde devoient être à cette construction. J'avoue que le dessein n'est pas par-tout bien parfait, qu'il s'y trouve des fautes contre les regles & contre la perspective. Mais, à prendre le tout en gros, il est de bon gout, grand, majestueux & très-bien exécuté. Ce qui ravit sur-tout l'admiration, c'est le travail caché dans les souterrains. La voûte que l'on y voit paroît un ouvrage incompréhensible, auquel il semble qu'il ait fallu des hommes d'une autre taille que la nôtre & d'une bien plus longue vie. »

Un ancien ambassadeur d'Espagne auprès d'Abbas, nommé Figueroa, s'explique, ainsi qu'il

suit, sur ces antiquités. C'est le seul monument de l'univers où l'on voie l'antiquité dans son naturel; il surpasse toutes les autres merveilles qu'on ait vues & dont on ait oui parler.

Quant au temps où ces édifices ont été construits, c'est un point fort obscur, & sur lequel les auteurs ne sont pas d'accord. On l'attribue à Cyrus, à Assuerus qu'on croit l'Artaxercès des Grecs; à Darius & à d'autres Princes. On peut voir une longue dissertation à ce sujet dans les voyages de Corneille, le Bruyn, *tom. 4, page 398*. Il en résulte qu'on doit se persuader que ce monument est de la plus haute antiquité, mais qu'on ne peut dire au vrai quel en a été le fondateur. Comme la ville de Persépolis, suivant l'opinion commune, a existé non loin de ces ruines, c'est ce qui fait que les voyageurs en ont toujours parlé sous le nom de ruines de Persépolis; mais il ne reste aucune trace de cette ville, malheureuse victime de la fureur d'une prostituée.

#### *Habitans de la Perse.*

On distingue deux sortes d'habitans dans l'empire de Perse; les Guebres ou Parsis qui sont originaires des anciens Persans, & les Mahométans composés d'Arabes & de Tartares qui ont subjugué la Perse, & qui forment depuis plusieurs siècles le peuple dominant. Après avoir parlé succinctement des Guebres, nous nous ar-

réterons à faire connoître les Persans modernes & la forme de leur gouvernement.

*Guebres.*

Ces restes des anciens Persans sont répandus en diverses provinces, particulièrement dans celle de Kerman, aux environs du golfe Persique, & jusques dans les Indes. C'est de cette province qu'on en a tiré différentes colonnies pour les transplanter à Isbahan & en d'autres villes. Ces peuples portent le nom de Parlis aux Indes, & en Perse celui de Guebres ou Guebran, qui vient du mot Arabe *gaur*, qui signifie infidele ou idolâtre; nom que les Mahométans donnent à tous ceux qui ne sont pas de leur religion.

Les Persans les appellent encore *Atechperes*, c'est-à-dire, adorateurs du feu; ce qui répond au mot d'ignicole sous lequel les Grecs & les Latins les désignent. Ces Guebres, hommes & femmes, sont fort basannés, & en général mal-faits, avec une peau fort rude. Les hommes portent leurs cheveux & une longue barbe, avec un bonnet de laine qui ressemble beaucoup à un chapeau. Les femmes sont fort grossièrement vêtues, & je n'ai rien vu, dit Chardin, qui soit plus éloigné de la coquetterie. La couleur brune ou de feuille morte est fort du gout de toute la nation, peut-être comme étant la plus conforme à leur condition qui est très-misérable.

Tous sont ouvriers, manœuvres, & sur-tout adonnés à l'agriculture & au jardinage. Ce voyageur ajoute qu'il n'en a pas vu un seul qui vécut sans rien faire, ou qui professât les arts libéraux ou le commerce.

Ces Parfis ont les mœurs douces & simples. Ils vivent tranquillement sous l'obéissance de leurs anciens qu'ils choisissent pour magistrats, & qui sont confirmés dans leurs fonctions par le gouvernement Persan. La religion de ces peuples est très-respectable par son antiquité. Quoiqu'ils aient souvent changé de maîtres, ils ont toujours conservé le même culte depuis près de quatre mille ans.

*Persisme.*

Ce culte consiste à adorer le feu, & on croit communément que Zoroastre en fut l'instituteur. Les Orientaux donnent le nom de Zerdouft ou Zerdouch à ce célèbre législateur qui vivoit, suivant leur chronologie, environ treize cent ans après le déluge. Les Guebres ne s'accordent pas sur l'endroit qui fut sa patrie. Les uns le font naître dans l'Inde, à la Chine; d'autres dans la Chaldée, dont Babylone étoit la capitale. Ils en font un homme divin sur lequel ils rapportent beaucoup de fables. Ils assurent qu'il reçut du Ciel un livre où étoient écrites la religion qu'il prêchoit & les sciences qu'il enseignoit.

Les Mahométans attribuent le même honneur à Mahomet, & pourroient bien avoir emprunté cette idée des Guebres.

Le sentiment général sur le persisme est qu'il avoit lieu long-temps avant la naissance de Zoroastre, & que ce philosophe ne fit que l'épurer en abolissant différentes pratiques superstitieuses dont il étoit altéré, & en établissant les lumières de la religion naturelle. Il s'attacha sur-tout à donner une notion raisonnable de la Divinité. Il enseignoit que l'Être-Suprême est éternel, souverainement indépendant, créateur & conservateur de l'univers; que sa justice n'a pas plus de bornes que sa sagesse; & que sa clémence est si parfaite que nul pécheur ne doit désespérer de sa miséricorde. Il reconnoissoit aussi un génie mal-faisant, nommé Ahriman, auteur de tout mal, & qu'il prétendoit avoir été créé pour donner plus d'éclat à la gloire de l'Être-Suprême. L'empire d'Ahriman s'étendoit sur les ténèbres. Zoroastre reconnoissoit l'immortalité de l'ame, & admettoit des peines & des récompenses dans une autre vie. Selon ce législateur, l'ame après la mort étoit transportée sur un pont, où deux anges pesoient les crimes & ses vertus. Si celles-ci emportoient la balance, l'ame passoit librement le pont, & arrivoit dans le royaume de lumière pour y jouir d'une félicité parfaite. Dans le cas où les crimes étoient les plus pesans, l'ame étoit précipitée du haut du pont dans un

gouffre obscur, & livrée à des peines sans fin. De toutes les vertus, celle qu'il recommandoit le plus particulièrement, étoit la charité, & une extrême attention à éviter le plus petit mal. Avant son arrivée en Perse, les Ignicoles n'avoient point de temples. Ils faisoient des sacrifices en plein air sur le haut des montagnes, qui consistoient à allumer sur un autel des feux qu'on entretenoit ensuite perpétuellement aux mêmes lieux. Zoroastre ordonna à ses disciples d'allumer ces feux dans des especes de chapelles, afin de pouvoir les conserver avec plus de facilité. Ces endroits, que les Grecs ont nommés *pyraa* ou temples de feu, furent d'abord sans autels, & sans autres ornemens que quelques lampes, devant lesquelles le peuple récitoit ses prieres. Dans la suite, on bâtit des temples plus considérables, & on y érigea des autels destinés à entretenir le feu sacré. Après l'établissement de ce culte extérieur, Zoroastre institua aussi une hiérarchie nouvelle. Il partagea les ministres de sa religion en deux classes. La première fut composée de ceux qui avoient des fonctions supérieures, & dont la dignité approchoit de celle de nos évêques, & il leur donna le nom de Mubâd. La seconde comprenoit tous les autres prêtres inférieurs qui portoient le nom de *Mugh* ou *Magh*, d'où est dérivé celui de Mage si souvent employé dans l'ancienne histoire des Persans. Ces deux ordres ecclésiasti-

ques étoient soumis au Mubadan , qui étoit le chef de la religion & le grand-prêtre de la nation. Zoroastre exerça lui-même cet emploi.

Les regles que ce pontife prescrivit à ses prêtres sont admirables , & mériteroient d'être suivies par les ministres de toutes les religions. Il recommanda aux supérieurs de s'appliquer à se rendre aussi estimables par leur savoir que par leurs vertus ; de se servir eux-mêmes , autant pour n'être pas souillés par l'impureté des autres , que pour donner l'exemple de l'humilité à leurs inférieurs. De ne point se regarder comme les propriétaires des tributs que leur payoient les laïcs , mais seulement comme les trésoriers des pauvres , comme les aumôniers du Tout Puissant , qui se sert de leur ministère pour distribuer aux malheureux les libéralités des riches : d'éviter le faste , de fuir le monde , de partager leur temps entre la priere & l'étude de la religion , de s'étudier à acquérir des connoissances , parce qu'ils sont faits pour instruire les hommes : de faire la guerre aux vices , sans égard pour le rang & les personnes ; & de n'avoir enfin jamais d'autre crainte que celle de déplaire à l'Être-Suprême.

Aux simples prêtres , il leur ordonna de ne se jamais mêler d'aucunes affaires temporelles , d'être continuellement & uniquement occupés des fonctions de leur état , de ne point convoiter les richesses des laïcs , de pardonner les injures à l'exemple du Dieu bienfaisant dont ils sont  
les

les ministres ; d'observer fidelement la lithurgie prescrite , & d'apprendre aux peuples à s'y conformer dans ses prieres ; & enfin d'avoir sans cesse devant les yeux la sainteté de leur état , & de ne rien faire qui pût y déroger.

Le grand - prêtre prescrivit aussi des points de discipline , des préceptes particuliers pour les laïcs. Il les exhorta à ne perdre jamais de vue la pudeur qu'il leur montre , comme un pré-servatif contre tout péché : 2°. à avoir une crainte continuelle des jugemens de Dieu : 3°. à veiller sans cesse sur ses actions , & à n'en faire aucune sans s'être demandé à soi-même si elle est bonne ou mauvaise ; à regarder le premier objet qu'ils rencontrent le matin comme un témoignage des bienfaits de Dieu , à l'en glorifier & le remercier , à avoir attention de se tourner vers le soleil en priant pendant le jour , & vers la lune si c'est la nuit.

Zoroastre périt dans la suite à la prise de Balk (a) , où il avoit établi sa résidence. Un Roi de Turkestan s'étant emparé de cette ville , fit massacrer le prophete & 70 prêtres de sa secte. Tous les temples furent renversés , & le feu sacré fut éteint dans le sang des ministres qui l'entretenoient.

On a porté différens jugemens sur ce per-

(a) Ville du pays des Tarrares Usbecks , sur les frontieres de Perse.

sonnage célèbre. Plutarque, Porphyre, Dion, S. Chrysofôme & d'autres anciens écrivains, en ont parlé avec éloge. Quelques écrivains Chrétiens & Mahométans en disent beaucoup de mal. On a prétendu qu'il avoit inventé la magie, & qu'il avoit eu des conférences avec les démons. Le docteur Prideaux a décidé hardiment que c'étoit un imposteur. Les auteurs Anglois de l'histoire universelle (a) sont de tous les écrivains ceux qui en ont parlé avec le plus d'impartialité, & leur sentiment nous paroît assez judicieux pour mériter d'être rapporté.

Ils le regardent comme un homme éclairé, un philosophe vertueux qui s'efforce de détruire les erreurs de l'idolâtrie, & de ramener ses contemporains à la simplicité de la religion naturelle. Il leur apprend à ne regarder le feu qu'ils adoroient, que comme le symbole de la Divinité, & à ne diriger leurs hommages vers cet élément que comme étant l'image du Créateur universel. S'il accrédita la doctrine des deux principes, ce fut sans doute par ménagement pour les opinions reçues. Mais il nie que ces deux principes fussent co-éternels & égaux en pouvoir. Il enseigna même que Dieu s'étant servi des hommes

---

(a) Tome IV, pag. 51. Ces écrivains ont donné un abrégé de sa vie, & prétendent que le culte du feu, qu'ils appellent magisme, a précédé le temps d'Abraham. Leur opinion est fondée sur un passage tiré du livre de Job.

pour dompter ahriman, pouvoit l'exterminer ; mais qu'il avoit mieux aimé lui faire grâce & le laisser regner un certain temps, après lequel il devoit être, lui & tous ses partisans, renfermés dans une prison obscure. Ce système, pour expliquer l'origine du mal, est-il donc si absurde ? Pouvoit-il imaginer rien de mieux pour calmer les terreurs que ce mauvais génie pouvoit inspirer à ses disciples, sur-tout étant privé des lumières de la révélation ? Y a-t-il quelque chose dans ses préceptes, dans ses idées, sur l'unité de Dieu, sur sa toute-puissance, sur les peines & les récompenses futures, &c. qui fente le langage d'un magicien ou d'un imposteur suscité par l'enfer pour suborner les hommes ? S'il mit un peu de manège dans sa conduite, s'il feignit des visions, s'il parut opérer des prodiges, c'est, qu'à l'exemple de quelques législateurs, il se crut obligé de tout mettre en œuvre pour mettre en vigueur les loix qu'il vouloit établir : connoissant le cœur humain, il sentit que pour le subjuguier plus sûrement, il falloit employer les ressorts puissans du merveilleux & du surnaturel. Une des plus graves accusations qu'on porte contre lui, c'est d'avoir permis les mariages incestueux des fils avec leurs mères, des frères avec les sœurs, & des pères avec leurs filles ; mais ces mariages criminels avoient lieu avant lui. Ils avoient été institués chez les Assyriens, par respect pour la mémoire

de Sémitamis, il les trouva établis chez les Perses; qui fait s'il ne fit pas de grands efforts pour extirper ces abus, ou si sa mort prématurée ne lui enleva pas la faculté d'y réussir?

Quoi qu'il en soit de cette diversité d'opinions sur le fondateur du persisme, rien n'est plus honorable à sa mémoire que la constance des Guebres à suivre les loix & la lithurgie qu'il leur a prescrites, malgré les révolutions arrivées en Perse. Nous devons observer ici que les Mages, qui étoient les prêtres de ce culte, jouissoient anciennement de la plus haute considération, non seulement en Perse, mais dans tout l'Orient. De leur college, on tiroit des Rois, des ministres, des magistrats, & toute la noblesse de l'empire y étoit élevée.

La religion des Guebres actuels consiste, ainsi que nous l'avons dit, à adorer le feu. Mais le culte qu'ils rendent à cet élément n'est que relatif & non pas direct, c'est-à-dire, qu'ils le regardent comme le symbole de la Divinité; ils ont grande attention de n'y rien jetter qui puisse en altérer la pureté. Par une suite de leurs principes, le soleil & la lune ont part à leurs adorations, parce que ces astres leur paroissent les plus beaux ouvrages du Créateur, & approcher beaucoup de la nature du feu.

Les Arabes & les Tartares ayant détruit la plupart des pyrées publics, le plus grand nombre des Guebres se trouve réduit à faire ses prie-

res devant des feux domestiques. Il n'y a que peu d'endroits qui renferment encore des temples & des chapelles où le feu sacré soit entretenu. Le principal pyrée est dans la province de Kirman, sur une montagne où il se trouve une nombreuse communauté de prêtres qui instruisent des étudiants.

Les Guebres ont plusieurs jeûnes d'obligation, & célèbrent tous les ans six fêtes solennelles, chacune de cinq jours, en mémoire des six jours que Dieu employa à créer le monde. La loi de leur chef ne leur interdit aucune espèce d'aliment; & bien loin de penser comme les Indiens, qu'il n'est pas permis de tuer les insectes & autres animaux, ils croient que c'est une action agréable à Dieu, parce que ces méchantes créatures, suivant eux, ne peuvent avoir été produites que par un auteur mal-faisant. C'est témoigner de la complaisance pour lui que de souffrir ses productions; & au contraire les détruire, c'est marquer l'aversion qu'on lui porte. Ils ont beaucoup de mépris & d'horreur pour Alexandre, & ne parlent de lui, dit Chardin, que comme d'un brigand né pour troubler l'ordre de l'univers, & pour la destruction du genre humain. Ils pensent de même sur le compte de Mahomet, & le placent, ainsi qu'Alexandre, à la tête des plus mauvais princes. Ils se persuadent, avec raison, que leurs malheurs viennent d'eux, &

c'est ce qui anime leur ressentiment contre la mémoire de ces Souverains.

La loi des Guebres ne leur permet qu'une seule femme, ils ne peuvent la répudier & en prendre une autre que dans le cas où elle est stérile pendant les neuf premières années du mariage. Ils ne se marient qu'avec des personnes de leur religion, & cet usage ne leur est pas particulier : on remarque que toutes les religions font un précepte à leurs sectateurs de ne s'unir qu'à des personnes de même croyance & de même culte. Les funérailles de leurs morts sont fort singulieres, ils n'ont pas l'usage de les bruler ni de les enterrer ; mais ils les exposent à l'air au dedans d'une grande tour de trente - cinq pieds de haut sur quatre - vingt - dix de large, laquelle leur sert de cimetièrre, les prêtres qui sont chargés des obseques hissent le cadavre au haut de la tour, & le descendent ensuite en le traînant le long d'un petit escalier tournant autour des murs intérieurs de cette tour. Le cadavre étant arrivé au rez de chaussée, on l'étend sur le dos les bras croisés sur la poitrine & le visage découvert sur une espece de matelat, la tête appuyée sur un coussin ; tous les morts sans distinction d'âge, de sexe ni de qualité sont ainsi couchés avec leurs habits, & fort ferrés ; on met près d'eux du vin, une tasse, un couteau, des viandes & quelques fruits. Nous finirons le détail des cérémonies funebres des Perses, par rapporter la priere

qu'ils font pour les mourans , & que toute société chrétienne pourroit adopter. O Seigneur tout-puissant, tu nous as défendu de t'offenser, &c ; cet homme néanmoins a péché contre toi. Ta loi nous ordonne de faire le bien , & cependant il a fait le mal. Tu nous as commandé de te rendre le culte qui t'est dû , & cet homme a négligé tes commandemens : ô Dieu miséricordieux, cet homme est mort, pardonne-lui ses péchés, ses négligences, & daigne l'appeller à toi.

## P E R S A N S.

*Leurs Portraits. Leurs Logemens.*

En général, les Persans sont assez bien de taille, de figure, & beaucoup mieux que les Arabes & les Tartares dont ils tirent leur origine. On a vu que les Guebres, qui sont les anciens naturels de Perse, sont laids & mal-faits; il en est de même des Persans modernes qui habitent des provinces éloignées & voisines de l'Inde, où ils ne s'allient qu'entr'eux; ce qui fait qu'ils diffèrent peu de leurs ancêtres. Mais dans le reste du royaume, le sang Persan a été beaucoup embelli depuis trois cent ans, par le mélange de celui des Georgiens & des Circassiens. Il n'y a presque pas un homme de distinction qui ne soit Georgien ou Circassien par sa mere. Les harans ou serrails n'étant remplis

que de femmes de ces nations, ce sont ces alliances qui ont répandu des agrémens dans les deux sexes de Perse. Les hommes sont grands, bien faits, d'une constitution robuste & d'un teint fort coloré. Les femmes ont une physionomie agréable, la peau belle, des yeux noirs & vifs, un teint délicat & animé. Elles sont avec cela enjouées, affables, passionnées pour les plaisirs, & uniquement sages par la contrainte rigoureuse dans laquelle on les tient.

Ainsi que tous les Orientaux, les Persans n'ont pas d'autres vêtemens qu'une chemise, un caleçon, une veste sur laquelle ils mettent une robe qui tombe jusqu'à mi-jambe. C'est dans cette robe & cette veste sur-tout qu'ils font éclater leur opulence & le gout qu'ils ont tous pour le luxe & l'ostentation. La fréquentation des Européens leur a fait assez récemment adopter l'usage des bas, & ils en portent de drap. Beaucoup de gens du commun suivent encore l'ancienne méthode, qui consiste à se couvrir les jambes avec une longue bande de toile qui se roule depuis le pied jusqu'au genou: leurs souliers sont de maroquin en forme de pantouffles avec un talon haut & étroit, garni d'une lame de fer ou de cloux. Leur coëffure est un turban qui est plus haut & plus majestueux que celui des Turcs. Ils se rasent les cheveux ainsi que la barbe, excepté à la levre supérieure, où ils en laissent croître pour former des mousta-

ches. Il faut convenir, dit M. Hauwai, député en Perse par les négocians Anglois en 1742, que les Persans observent avec soin la décence & la propreté, tant dans leurs maisons que dans leurs habits; de sorte que les plus pauvres d'entre eux ne se laissent jamais voir, dit le traducteur, avec une déchirure ou des haillons (a).

Les femmes portent, ainsi que les hommes, des vestes, des caleçons & des robes; mais ces habillemens ont plus de longueur. Leur coëffure est très-simple, & consiste à partager leurs cheveux en différentes tresses, dont l'extrémité est garnie de pierreries ou d'autres ornemens d'or & d'argent, & à les laisser flotter négligemment sur leurs épaules. Les femmes mariées ont en outre la tête couverte d'un bandeau disposé en triangle, & aussi enrichi de pierres précieuses. Les filles au lieu de ce bandeau, portent de petits bonnets d'une forme particulière, & c'est ce qui les distingue des femmes mariées. Les unes & les autres mettent sur cette coëffure un voile qui tombe sur les épaules, & une espece de guimpe qui leur cache le sein. Lorsqu'elles sortent, elles ajoutent, par dessus tous ces ajustemens, un autre grand voile dans lequel elles s'enveloppent, & elles se cou-

(a) Voyez le troisieme volume des voyageurs modernes, traduits & abrégés par M. de Puyfieux, page 233.

vrent encore le visage d'un petit qui est travaillé en rézeau à la hauteur des yeux. Tout ce que le desir de plaire a fait inventer de plus sûr & de plus agréable, tout ce que l'opulence a de plus éclatant & de plus magnifique, est ici mis en usage par les femmes avec une sorte de profusion. Des aigrettes de diamans, des colliers à triple rang de perles, des anneaux enrichis de rubis, des bracelets d'un grand prix, des bagues sans nombre, des chaînes d'or ou de perles, auxquelles sont suspendues des boîtes richement travaillées & remplies de parfums, sont encore des ornemens du beau sexe. Les princeffes du sang Royal ont seules la permission de porter un poignard à leur ceinture.

Toutes les maisons de Perse sont bâties de brique, & fort éloignées d'avoir l'éclat extérieur des nôtres. Elles n'ont d'ailleurs que le rez de chaussée, ou tout au plus un étage, ainsi que dans tout l'Orient. Les palais ne se reconnoissent qu'à la hauteur des murailles qui en forment l'enceinte, & qui sont si élevées que Chardin dit n'en avoir jamais vu de pareilles. Le bois étant fort cher dans toute la Perse, les édifices sont terminés par une voûte ou un dôme, & il n'y a pas de pays au monde, suivant ce voyageur, où l'on en voie d'aussi hardis & d'aussi beaux, & où il y ait des ouvriers aussi habiles & aussi adroits dans ce genre de construction. La beauté des maisons Persannes est d'avoir des portes & des

croisées qui regnent du haut en bas d'une chambre, de façon qu'étant assis au dedans, on soit aussi exposé à l'air qu'au dehors. L'hyver étant fort court, la chaleur très- considérable, & l'air sec & pur, c'est ce qui rend ce gout pour les appartemens ouverts, convenable en Perse. Les ferruriers & les charpentiers n'entrent pour rien dans la construction de ces maisons. Les portes des appartemens, les chassis des croisées roulent sur deux morceaux de bois qui font l'office de pivots, & qu'on agence dans un des jambages. Ces sortes de pivots s'introduisent dans un trou percé dans le haut & le bas des traverses de la porte ou de la croisée. C'est ainsi que sont faites toutes les portes en Orient, & on prétend que le fameux temple de Salomon n'en avoit pas d'autres. Il n'y a pas non plus de ferrures de fer à ces portes. On y met des cadenats ou des ferrures toutes de bois, ainsi que la clef. Les gens riches ont des carreaux de verre à leur chassis, & les autres en ont de toile cirée transparente, ou simplement d'une étoffe claire. Tous les Persans sont fort jaloux d'avoir une maison en propriété, qu'ils bâtissent eux-mêmes. Ils disent à ce sujet, qu'il y a autant de différence à se bâtir une maison, ou à en prendre une toute bâtie, qu'à se faire un habit, ou à en acheter un tout fait : ceux qui ont un domicile à loyer, sont obligés d'en payer le prix chaque jour, ou au plus chaque semaine.

L'intérieur de ces maisons consiste en différentes chambres, qui n'ont d'autres meubles que des tapis sur lesquels on étend de petits matelats qui servent de siege. Chez les grands, les planchers sont couverts d'un feutre épais, sur lequel on met un tapis magnifique. Les matelats disposés autour de la salle pour servir de siege, ont de riches couvertures de velours ou de brocards, & sont garnis de carreaux épais contre lesquels on s'appuie. D'espace en espace, il y a de grands vases d'argent qui servent de crachoirs.

La sobriété est ici une vertu, ainsi qu'à la Chine & dans toute l'Asie. C'est dans le climat & le tempérament qu'en est la source. Les habitans d'un pays où l'on ne trouve ni la même variété, ni la même abondance d'alimens qu'en Europe, où loin d'aiguïser son appétit par l'exercice & d'autres moyens, on semble ne chercher qu'à l'amortir par l'usage continuel du tabac à fumer, par l'opium, par des liqueurs froides & assoupissantes, doivent nécessairement être plus sobres & plus tempérans que nous. Les Persans ne font que deux repas, à peu près aux mêmes heures qu'on les fait en Europe, & ne restent ordinairement qu'une demi-heure à table. En général, ils ne mangent jamais de viandes qu'à souper. L'eau est la boisson ordinaire de ces peuples, sur-tout le matin. Quant au soir, on prend du forbet, liqueur composée de jus

de citrons & d'autres acides, d'eau-rose, de sucre & d'eau. Ils ont encore différens autres breuvages rafraîchissans, faits avec des bourgeons de saule, mêlés à une décoction de pavots, & à d'autres simples que produit leur pays. Le café est aussi fort commun en Perse, & en usage long-temps avant qu'il eût été apporté en Europe. Il se trouve en Perse, comme en France, beaucoup de maisons publiques où l'on va prendre cette liqueur, & où l'on voit rassemblés des prêtres, des poètes, des nouvellistes & des oisifs de toute espece qui viennent y promener leur ennui & carresser leur paresse. Les généraux, les ministres y sont censurés en toute liberté. Le gouvernement n'y trouve point à redire, par la raison, dit Chardin, que ne s'occupant que des actions des hommes, il s'embarrasse peu de leurs vains discours. Les décoctions de pavots sont si agréables aux Persans que, malgré les efforts du gouvernement pour les proscrire, à cause de ses effets pernicieux, il n'a jamais pu y parvenir. Quelques exemples qu'il y ait que l'opium, n'importe de quelle façon il est préparé, altere visiblement la santé, en abrutissant les sens, & en atténuant également le corps & l'esprit par l'irritation qu'il cause dans le genre nerveux, ces peuples sont toujours passionnés pour cette drogue, & la prennent en décoction, en pilules, ou la mêlent au tabac qu'ils fument. Le Mahoméanisme interdit aux

Persans , ainsi qu'à tous ses sectateurs , comme l'on fait , le vin & les liqueurs fortes ; mais il en est en Perse de cette défense , comme ailleurs de bien d'autres qui imposent des privations. La loi existe : tout le monde la connoît , & convient des avantages de son exécution , mais personne ne l'observe.

Les repas de cérémonie se font le soir , & les convives doivent être rassemblés dès neut à dix heures du matin. On sert alors une collation légère , & l'intervalle qui la sépare du souper , est rempli à fumer , à prier Dieu , à faire la conversation , ou à chanter , &c. Le souper se fait à cinq à six heures , & la façon de le servir est directement opposée à la nôtre. Il consiste , pour l'ordinaire , en trois services ; le premier , de fruits & de confitures ; le second , de viandes rôties ; & le troisième , de potages & de viandes bouillies. On présente tous les plats au principal des convives ; & c'est de lui que le maître - d'hôtel reçoit l'ordre de les distribuer à toute l'assemblée. Le fils , ou le plus proche parent du maître de la maison , fait dans les festins les fonctions de maître-d'hôtel. Dans tous les temps , les Persans boivent à la glace , & il y a peu de pays où les glaciers soient plus communes , & la glace à meilleur marché.

*Usages civils, & Fêtes publiques.*

Quel que soit le cérémonial usité ici dans les visites, il n'approche pas de celui de la Chine. Si des inférieurs vont rendre visite à un grand seigneur, on les fait passer dans une sale où on leur présente du tabac & du café en l'attendant. Dès qu'il arrive, chacun se leve & reste debout, sans faire d'autre mouvement que celui de s'incliner très-bas pour répondre à la légère inclination de tête que le seigneur fait en entrant. Il s'assied & invite par signes les assistans à suivre son exemple. Lorsqu'il se leve, tout le monde se retire. Entre égaux, le visité ne s'asseoit & ne se leve qu'après les visitans. Ce seroit une incivilité à un maître de maison d'offrir son siege à quelqu'un. Mais le comble de l'honnêteté & de la considération, est d'aller s'asseoir au dessous de celui qui rend visite.

Le salut ordinaire des Persans consiste à incliner la tête, ou à porter la main à la bouche. L'usage de se découvrir la tête n'a pas plus lieu ici qu'à la Chine, & ce seroit manquer de respect de paroître tête nue. La civilité dans le stile épistolaire est prescrite par des usages anciens. Il y a des titres pour chaque condition, une méthode pour tous les états, & différentes sortes de papier relatif aux personnes & aux dignités.

Les ambassadeurs sont traités avec la plus grande distinction : on les défraie avec éclat :

on affecte de prolonger leur séjour le plus que l'on peut, avant de les introduire devant l'Empereur, pour avoir occasion d'étaler à leurs yeux les richesses & la magnificence de cette cour.

Les Persans célèbrent annuellement plusieurs fêtes, dont la plus fameuse est celle qu'ils appellent *Nauruz*. Elle tombe au commencement de l'année solaire, & elle est d'une institution fort ancienne. Quelques heures avant que le soleil entre dans le signe du belier, les astronomes du palais s'assemblent pour observer le moment de l'équinoxe. Est-il arrivé, un grand bruit de tymbales, de cors & de trompettes, accompagné de décharges d'artillerie, l'annonce au peuple, & c'est le signal des réjouissances publiques. Cette fête dure huit jours, & ce sont autant de jours consacrés au plaisir & à l'allégresse. Par-tout on rencontre des danses, des feux de joie, des comédies, des spectacles de tout genre. Il est des lieux marqués pour la promenade, où le concours est prodigieux, & où les grands se font voir, accompagnés de la pompe la plus éclatante. C'est à qui se surpassera : tout le monde, même les gens de la plus vile condition, se piquent d'être habillés de neuf dans ces jours solennels. Le premier jour de cette fête, tous les grands seigneurs & les officiers de la couronne vont saluer l'Empereur, & sont obligés de lui faire un présent  
qui

qui ne peut être au dessous de cinq à six mille livres, & qui en vaut jusqu'à trente & quarante mille. Le prince, de son côté, donne de magnifiques étrennes à toutes les dames de son serail, & fait distribuer des gratifications aux eunuques. Tous les jours il y a un dîner somptueux au palais pour toute la cour. Après le dîner les seigneurs se retirent chez eux, & vont recevoir, à leur tour, les soumissions de leurs inférieurs, qui ne manquent pas de les accompagner de présens, ainsi qu'il est d'usage. Outre les présens qu'on se fait réciproquement dans le cours de cette fête, la veille de son arrivée, on s'envoie des œufs peints & dorés, & l'Empereur lui-même en distribue cinq à six cent.

*Sciences des Persans.*

Il n'y a pas de peuple qui ait plus de gout pour les sciences, & plus de vénération pour les savans. Point de condition, point d'état, point d'occupation qui détourne du penchant naturel qui porte ce peuple à l'étude. Les artisans, les payfans, les gens les plus pauvres savent lire, & s'occupent de livres, qu'on ne les soupçonneroit seulement pas de connoître. Le nom d'étudiant n'est jamais ridicule ici, & des gens d'un âge avancé se font un honneur de le porter. On en voit de quarante, de cin-

quante & de soixante ans, aller prendre leçon avec des livres & un porte-feuille sous le bras, & une écritoire à la ceinture. Souvent un homme qui vient de prendre leçon, va la donner à son tour, & devient maître, de disciple qu'il étoit une heure auparavant. Personne ne rougit d'ignorer, & tout le monde se fait gloire d'apprendre. Les personnes de la plus haute distinction, & revêtues des emplois les plus élevés, gardent la qualité d'étudiant, qu'ils expriment par le mot de *taleb-elin*, c'est-à-dire, amateur de science. Ils ont différens degrés de savans, qu'ils appellent *mollaakond* & *mouch-tehd*. Les deux premiers noms se donnent aux régens & aux ministres de leur religion; mais celui de *mouch-tehd* marque la plus haute réputation de savoir & de vertu. Ce n'est point un degré si facile à acquérir. C'est un titre dont le peuple est seul dispensateur, & qu'il n'accorde qu'à un homme qu'il regarde avec respect, & dont les décisions passent pour autant d'oracles, auxquels il seroit impie & dangereux de résister. Suivant les Persans, un *mouch-tehd* doit être saint & savant, autant qu'il est possible de l'être. Sa sainteté doit consister à être sans reproche du côté du monde; & son habileté à savoir soixante & douze sciences qu'ils ne désignent pas, plus profondément qu'aucun autre homme: à répondre sur le champ à toutes les difficultés proposées, à avoir plus de

disciples que personne, & à posséder enfin Pestime générale, sans restriction, *nemine contradicente*. On juge bien que le titre de *mouch-tehed* n'est pas commun. Heureux le siècle, disent les Persans, qui en produit deux ou trois dans sa durée.

*Langues usitées en Perse.*

Malgré l'avidité générale de tous les Persans pour le savoir, il y a très-peu de véritables savans, & les sciences sont, pour ainsi dire, encore au berceau. Ils commencent leurs études par les langues usitées, & qui sont le Persan, le Turc & l'Arabe. Toutes les personnes de considération savent ces trois langues: les dames les apprennent, & ne peuvent ignorer sur-tout les deux premières sans être exposées à ne pouvoir converser librement. Le Persan est le langage dominant, celui de la poésie & des ouvrages d'esprit. Le Turc se parle à la cour & dans les armées; & l'Arabe est la langue savante, dans laquelle sont écrits tous les livres de religion & des sciences abstraites.

La langue persane, qui est un dialecte de l'Arabe, n'est pas fort ancienne: on en fixe l'origine au temps de l'établissement du Mahométisme. Elle s'est enrichie de plusieurs expressions empruntées du langage des peuples qui se sont successivement emparés de la Perse, tels

que les Arabes, les Tartares & les Turcs. On y trouve encore quelques termes Grecs, Latins, comme on en voit aussi dans les langues Allemande, Française, Espagnole & Angloise. La langue Persane a vingt-huit lettres, toutes consonnes, excepté trois, auxquelles cette raison fait donner le nom de lettres de repos. Les voyelles ordinaires ne sont que de petites lignes de différente forme, qui se placent dans l'écriture comme nos accents. Les figures de l'alphabet sont moins variées que les nôtres, parce qu'un même caractère compose plusieurs lettres, selon le nombre & la situation des points dont on l'accompagne. Par exemple, une ligne courbe, telle que celle-ci , est un B Persan. Le même, figuré avec deux points dessus, est un J: avec trois points, c'est un P. Ces points causent une très-grande difficulté à la lecture, parce que ne se trouvant pas toujours placés avec exactitude, on ne fait à quel caractère ils appartiennent.

Quant à la langue Arabe, on la regarde communément comme un dialecte de l'Hébreu. Les Arabes au contraire, soutiennent que l'Hébreu lui doit son origine, & qu'Ismaël est l'inventeur de leur langage. Au reste, l'affinité qui se trouve entre ces deux langues, laisse croire qu'elles peuvent fort bien être dérivées d'une même source. Il y a peu de langue aussi harmonieuse, aussi énergique que l'A-

rabe ; & sûrement il n'en est aucune qui soit aussi abondante. Un même objet est désigné par autant de termes qu'on y joint d'idées différentes. Chardin rapporte que l'Arabe est composé de douze millions trois cent cinq mille quarante-deux mots ; que l'histoire parle d'un prince Arabe , qui avoit fait composer un dictionnaire si considérable de cette langue , qu'il falloit soixante chameaux pour le porter. On a vu , à l'article de la Tartarie Chinoise , que l'Arabe a mille termes pour désigner un chameau , le même nombre pour une épée , cinq cent pour un lion , deux cent pour le lait , & quatre-vingt pour le miel , quatre cent pour rendre le mot calamité , &c. L'Arabe est la langue favante des Persans , des Turcs & de tous les peuples Mahométans qui l'étudient , comme en Europe on étudie le grec & le latin.

La maniere d'écrire des Persans , est d'aller de droite à gauche , & de donner un peu de courbure à leurs lignes. L'art de l'imprimerie leur est inconnu , & ils n'ont d'autres livres que ceux qu'ils font transcrire à la main ; aussi le nombre des copistes est-il très-considérable. C'est une profession assez honorée , mais médiocrement lucrative. Leurs livres sont composés de feuilles collées les unes à la suite des autres , & roulées dans toute leur longueur. Les feuilles ont quelquefois quinze ou vingt aunes , & ne portent point d'écriture sur leur revers.

Ils ont aussi des manuscrits composés de différentes feuilles volantes, marquées par des chiffres, & rassemblées pour former des volumes qui sont toujours fort grossièrement reliés.

*Etudes des Persans.*

Dès que les Persans savent les langues dont nous venons de parler, ils s'adonnent à la lecture des livres sacrés, & passent ensuite à l'étude des sciences profanes, telles que la rhétorique, la philosophie, l'arithmétique, la poésie, la géographie & l'histoire. Ils possèdent assez bien la première de ces sciences, & tout le monde fait combien ils sont recherchés en figures, hardis dans leurs métaphores & dans leurs expressions, ils appellent la rhétorique, l'art de parler par excellence, ou seulement l'art de parler. Ils mêlent des vers à leur prose, sans que ce soit une irrégularité.

*Philosophie, Histoire naturelle, Métaphysique, Théologie, Géographie, Arithmétique, Algèbre & Astronomie.*

La philosophie d'Aristote est la seule qu'ils connoissent, & ils sont grands partisans de ses ouvrages, dont ils ont des traductions commentées par Avicenne, Coja Nefir, Aboufaied Aly & d'autres docteurs. Averroës leur est peu con-

nu, parce qu'il vivoit en Espagne. Pour ce qui est de la physique & de l'histoire naturelle, les connoissances qu'ils en ont, sont très-superficielles.

Leur métaphysique & leur théologie sont confondues ensemble; leurs théologiens sont divisés entr'eux, & disputent perpétuellement sur différens points qui sont de pure spéculation. Rien n'est plus borné que leur géographie, & le ciel leur a été plutôt connu que la terre. Tout ce qu'ils savoient de cette science avant la fréquentation des Européens, se bornoit à croire que le globe terrestre nageoit sur l'eau comme une orange, & que son hémisphere inférieur étoit conséquemment inhabitable. A présent, ils divisent la terre en plusieurs mondes, qui ont chacun des habitans. C'est ce qui fait qu'ils donnent à leur Roi le titre de soleil du monde, & des mondes. Ils connoissent la division des degrés de latitude & de longitude; mais leur calcul à cet égard, n'est rien moins qu'infailible. L'opinion du vulgaire est que l'Europe est une petite isle de la mer du Nord, où l'on manque de bien des choses nécessaires à la vie; raison pour laquelle ils s'imaginent que ses habitans sont obligés de courir le monde, pour se procurer les biens qu'ils ne trouvent pas dans leur patrie.

L'arithmétique, l'algebre des Persans, sont une science fort étendue, & dans laquelle les

Arabes ont été anciennement nos maîtres. Aujourd'hui nous les avons surpassé. Leur manière de calculer est beaucoup plus embarrassée que la nôtre ; & leurs tables de réduction, quoique très-sûres, n'ont pas le degré de précision & de clarté qui se trouve dans les méthodes d'Europe.

Ils ne connoissent d'astronomie que celle de Ptolomée ; & cette science n'est encore chez eux que ce qu'elle a été si long-temps en Europe, un chemin pour parvenir à l'astrologie judiciaire. Tout se régle en Perse par l'influence des astres, comme chez les anciens Romains, par le vol des oiseaux & l'appétit des poulets sacrés. Que Newton, Cassini, Halley eussent paru en Perse, on ne les auroit pas écoutés, à moins qu'ils ne se fussent mêlés de prédire. Point de peuple plus superstitieux & plus entiché de magie que les Persans. Il n'y a pas un seul homme qui ne porte sur lui des amulettes, des talismans, qui consistent en quelques passages de l'alcoran, gravés sur des pierres précieuses, ou écrits sur de petits morceaux de papier, pour se prémunir contre les mauvais desseins de leurs ennemis, & se mettre à l'abri des effets des sortilèges. Le Roi a ses astrologues, qu'on consulte sur toutes les choses importantes, & leur chef a cent mille livres d'appointemens. Chardin (a) dit que le gouver-

---

(a) Tome 5, page 78.

nement dépensoit de son temps ( en 1672 ) quatre millions en astrologues.

*Médecine.*

La médecine est un art très-honoré en Perse ; mais il est, comme chez tous les peuples ignorans , une pratique d'expérience , réduite en préceptes , sans aucune connoissance de l'anatomie. Les médecins Persans suivent la méthode de Galien , & ne s'attachent qu'à connoître & à ordonner les simples & les drogues que produit leur pays. Il ne leur est pas permis de voir le visage des femmes qu'ils visitent. Ils s'accoutument à juger des maladies par l'observation du poux , ou par l'inspection des urines. Mais en général , les médecins Persans ne sont pas plus habiles que ceux de la Chine , & sont , comme eux , apothicaires-droguistes ( a ). L'usage de la saignée se pratique , quoique assez rarement , & c'est la seule opération chirurgique qu'ils sachent faire. Le mal vénérien est la plus commune de toutes les maladies ; & si l'on en croit Chardin , la moitié des habitans en est infectée ; des enfans de sept à huit ans , ressentent les tristes effets de ce mal

---

( a ) Voyez le cinquieme volume de ces mélanges.

impur. Personne ne fait le traiter, & quiconque en est affligé, le garde toute sa vie. La chymie est aussi connue des Persans; mais ils ne la pratiquent que pour la faire servir à la magie, ou pour y chercher la pierre philosophale. On est infatué de cette chimere en Perse, encore plus qu'en Europe, & l'on s'y ruine en aussi peu de temps.

*Histoire. Chronologie.*

Les Persans ne cultivent pas beaucoup ces deux sciences. Ils n'ont presque aucune notion de l'histoire de leurs voisins, & ne connoissent que très-imparfaitement celle de leur propre pays. Leurs annales ne commencent à avoir quelque certitude, que depuis la naissance de Mahomet. Leur chronologie est remplie des erreurs les plus grossieres, & les siècles y sont confondus de la maniere la plus pitoyable.

Ils ont cependant des historiens qu'ils respectent beaucoup, & dont les ouvrages sont fort estimés; mais on les lit peu, & personne ne s'attache à rectifier les fautes qui s'y rencontrent. Ils ont aussi une histoire des Rois en vers, appellés le *Chanahmé*; c'est une excellente piece de poésie, qui a, dans tout l'Orient, autant de réputation que l'*Odyssée* & l'*Enéide* en ont en Europe. *Ferdous de Tous*, qui vivoit au commencement du cinquieme siècle de l'ère

Mahométane, c'est-à-dire en 1222, est l'auteur de cet ouvrage, & passé pour avoir été quarante ans à le composer. Il contient soixante-six mille distiques que le Prince, alors regnant, lui payoit un gros d'or fin chacun.

*Poésie, Apologues, Maximes &  
Sentences.*

Anciennement, suivant les Persans, les premiers philosophes de l'Orient étoient aussi poètes, & mettoient leur morale en vers pour la rendre plus aimable & plus aisée à apprendre. C'est encore aujourd'hui l'usage de ne traiter en vers, que tout ce qui concerne la véritable philosophie. De tous les temps la poésie a fait les délices de la nation, & c'est une partie de littérature dans laquelle ils excellent. Un esprit gai & délié, une imagination vive & féconde les rend naturellement poètes. Ils font entrer la poésie par-tout, même dans leur conversation, se persuadant qu'elle donne de la grace aux pensées, & qu'elle sert à les imprimer plus facilement dans la mémoire. Ils ont des vers de différente mesure, de rimés comme les nôtres, d'autres cadencés comme les vers latins, & des pieces composées d'un nombre de vers limité, qu'il n'est pas permis d'excéder. La poésie entre dans tous les festins & les autres divertissemens. Des musiciens lisent ou récitent

à haute voix, des morceaux de différens poëmes, où sont consacrées les actions mémorables des hommes célèbres. Chardin assure que les musiciens ont une modulation si agréable, une harmonie si pénétrante, qu'elle est sensible à ceux même qui n'entendent pas la langue Persane. Il fait ensuite le parallele de cette poësie à la nôtre, & donne tout l'avantage à la première par la sublimité des images, & par la pompe des expressions. Le même voyageur assure qu'il n'est point permis aux femmes de s'appliquer à la poësie, & cite à ce sujet un proverbe qui ne passera pas pour galant en France. *Si la poule veut chanter comme le coq, il faut lui couper la gorge.* Les plus fameux poëtes Persans sont Afez & Sady.

Plusieurs savans pensent que l'apologue a pris naissance parmi ces Orientaux, & que les fables qu'on attribue à Esope, appartiennent à un philosophe de Perse, nommé Locman. Ils ajoutent que les Grecs conviennent eux-mêmes d'avoir eu les Orientaux pour maîtres dans ce genre d'écrire. Myrcon, historien Persan très-fameux, fait Locman contemporain de David; mais l'opinion la plus vraisemblable, est qu'il a vécu sous le regne de Cyrus, mort cinq cent vingt-neuf ans avant J. C.

Comme Mahomet a fait l'éloge de ce fabuliste dans son alcoran; c'est ce qui porte les Mahométans à en faire plus de cas que de tout

autre, & à prendre dans ses apologues des sujets de morale, sur lesquels ils font de gros commentaires. Les fables de Locman sont à très-peu près les mêmes que celles d'Esopé. C'est ce qui fait croire à quelques écrivains que ces deux hommes n'étoient qu'un même personnage connu sous deux noms différens. M. de Voltaire, dont le jugement doit assurément être d'un très-grand poids en fait de poésie, dit que celle des Persans est noble, & que leurs fables sont ingénieuses (a).

Les maximes, les sentences, les apophtegmes, sont un genre dans lequel les Persans ont encore excellé. Notre voyageur en a recueilli un assez grand nombre. Nous allons en transcrire quelques-unes de celles qui nous ont paru les plus sentées & les plus ingénieuses.

Qui veut passer pour sage, doit éviter que les femmes aient du pouvoir sur son esprit.

Un homme peut passer pour sage, lorsqu'il cherche la sagesse; mais c'est un sot, s'il croit l'avoir trouvée.

Le savant connoît l'ignorant, parce qu'il l'a été; mais l'ignorant ne peut connoître le savant, parce que jamais il n'a été savant.

L'ignorance est une *rosse* qui fait broncher

---

(a) Essai sur l'Histoire générale des nations, tome 13, in-8°. page 266.

celui qui la monte , & qui rend ridicule celui qui la mene.

Un favant interrogé comment il avoit acquis tant de science , il répondit : en demandant sans honte ce que je ne savoys pas.

Quand l'estomac est vuide , le corps devient esprit ; & quand il est rempli , l'esprit devient matiere.

Un favant banni est cent fois plus estimable qu'un ignorant pensionné.

La patience est un arbre dont la racine est amere , & dont les fruits sont doux.

L'aumône est le sel des richesses ; sans ce préservatif , elles se corrompent.

Qui augmente ses expériences , acquiert de la science : qui augmente sa crédulité , multiplie ses erreurs.

Le favant fait & apprend encore ; l'ignorant ne fait pas même ce qu'il doit apprendre.

Le fou a le cœur sur la langue ; le sage retire sa langue auprès du cœur.

Votre secret est votre esclave , si vous le gardez ; mais vous êtes son esclave , si vous le laissez échapper.

Deux sortes d'hommes sont toujours misérables : celui qui cherche & ne trouve point ; celui qui trouve & n'est pas content.

La félicité humaine consiste à faire du bien à ses amis , & à souffrir le mal de ses ennemis.

Le plus grand malheur de la pauvreté est le mépris : le principal avantage des richesses , c'est la considération.

Trois sortes de gens se haïssent mortellement, & cependant se font politesse ; les femmes , les courtisans & les disciples d'un même maître.

A un Roi juste , le peuple lui sert de gardes.

La colere commence par la fureur , & finit par le repentir.

Etre bon envers les méchans , c'est être cruel envers tous les hommes.

Moins le soleil se montre , plus il est désiré.

Un sage donnoit ce conseil à ses enfans en mourant. Apprenez toutes les sciences pour lesquelles vous aurez du gout , à l'exception de ces trois-ci , l'astrologie judiciaire, la chymie & la controverse. La premiere , ne sert qu'à multiplier les chagrins de la vie ; la seconde , à consumer ses biens ; & la troisieme , à perdre la religion.

Le présent d'un homme généreux est un véritable don : celui d'un homme intéressé est une demande.

Trois motifs portent à rechercher le monde, les honneurs, les richesses & les plaisirs. Vivez retiré, vous acquerrez de l'honneur : contentez-vous de ce que vous possédez, vous

voilà devenu riche ; méprifez le monde , vous aurez atteint le vrai plaisir , qui est le calme.

*Arts libéraux.*

Il s'en faut bien que la musique Perfane soit aussi parfaite que la poésie , & elle ne mérite pas de nous arrêter. Il suffira de dire qu'elle entre pour beaucoup dans la composition des opéra Perfans , qui sont aussi mêlés de danses , sans cependant les rendre bien admirables pour des Européens. Ces spectacles se représentent dans les places publiques & dans les maisons particulières où il y a quelque cérémonie extraordinaire. Ces deux arts , la musique & la danse , sont ici généralement méprisés , & un honnête homme seroit déshonoré pour les exercer.

Ces peuples ont à peu près toutes les sortes d'instrumens que nous avons , & quelques autres qui leur sont propres , mais qui n'ont rien de bien particulier.

La sculpture , la peinture sont encore au berceau. La religion s'oppose aux progrès du premier de ces arts , parce qu'elle défend de faire en relief aucune représentation humaine. Quant au second , ils n'ont aucune connoissance de la perspective & de la distribution des jours & des ombres. Leurs figures sont estropiées , & leurs desseins de mauvais gout. Ils sont plus habiles dans la peinture des fleurs & des moresques , dont l'invention est due aux Arabes. Ils ne peignent

peignent presque jamais à l'huile. Tout ce qu'ils font est en miniature, & leurs couleurs ont beaucoup d'avantage sur les nôtres par la fraîcheur & l'éclat. On a vu, par la description de leurs édifices, que leur architecture recherche moins la magnificence que la commodité dans les logemens. Tout ce qu'en dit Chardin, fait présumer que cette science n'est pas plus perfectionnée que les autres.

*Arts manuels & Manufactures.*

Tous les Asiatiques n'estimant les arts que relativement à leurs besoins, ils les pratiquent tels qu'ils les ont, & s'embarrassent peu d'y faire des découvertes. A l'exception de l'Imprimerie & de l'horlogerie, qui sont inconnues aux Persans, tous les arts en usage parmi nous sont exercés par ces peuples. Ceux dans lesquels ils réussissent le mieux, sont la broderie d'or & d'argent, la préparation des cuirs, la pyrothecnie ou la composition des feux d'artifice. Ils ont aussi des verreries, des manufactures de porcelaine, qui n'est pas moins estimable que celle de la Chine; d'autres d'étoffes de soie, de laine, de poil de chèvre & de chameau. Ils travaillent la soie avec beaucoup d'adresse, & nulle part on ne voit des étoffes d'un aussi grand prix. On distingue parmi ces dernières une sorte de drap d'or fort épais, qu'ils appellent *machmeli-serbas*,

dont l'aune de France vaut plus de mille écus. Ces beaux tapis connus sous le nom de tapis de Turquie, parce qu'on les croit fabriqués dans cette contrée, viennent originairement de la province de Kerman, septième province de Perse, & peuvent donner une idée générale de l'adresse des ouvriers Persans.

*Exercices & Jeux des Persans.*

En général, ces peuples excellent dans tous les exercices qui exigent de l'agilité & de la vigueur. Les jeunes gens riches sont instruits de tous ceux qui ont le maniement des armes pour objet, ou qui concernent l'art de bien monter à cheval. La lutte est l'exercice du peuple. Les villes un peu considérables, les grands seigneurs entretiennent des troupes de lutteurs pour leurs plaisirs. Il se trouve encore dans toutes les provinces un grand nombre de sauteurs, de voltigeurs sur la corde, de joueurs de gobelets & d'autres charlatans adroits, qui semblent autant de forciers aux yeux du peuple & des fots.

Les jeux de récréation sont le trictrac, les échecs & quelques autres qu'ils ont appris des Turcs; mais il est défendu par la religion d'y jouer de l'argent.

C'est avoir assez parlé des sciences, des arts & des exercices pratiqués en Perse. Nous allons nous occuper des religions qui y sont établies,

& de - là passer à un précis léger des révolutions qu'a effnyées ce gouvernement. La forme de son administration terminera l'histoire de cet Empire.

*Religions de Perse.*

Le Mahométisme est la religion dominante. Elle est assez connue pour nous dispenser d'en parler. Tout le monde fait que les Turcs & les Persans, quoique professant la même religion, ne sont pas d'accord sur tous les points. C'est ce qui va faire le sujet d'une courte explication.

*M A H O M E T I S M E .*

*Sette d'Aly.*

Mahomet, lors de l'institution de son culte, avoit pour coadjuteurs Abubeker, dont il avoit épousé la fille, Aly, qui étoit son gendre, Omar & Othman. Après sa mort, les deux premiers personnages se disputèrent la gloire de lui succéder. Abubeker l'emporta sur son rival, & prit la qualité de *Calife*, qui signifie *vicaire du Prophete*. Cependant Aly conserva toujours des partisans & des prétentions au Califat. Abubeker ne vécut que trois ans, & Omar lui succéda. Ce fut sous le regne de celui-ci que la Perse tomba sous la domination des Arabes vers l'an 15 de l'hégire & 636 de notre ére.

Othman remplaça ensuite Omar, & fut massacré au bout de 11 ans, Aly fut enfin reconnu Calife par les deux partis l'an 655. Pendant le regne d'Omar, l'Alcoran avoit offert quantité de passages, dont l'obscurité avoit embarrassé le peuple. Ce Pontife & Aly avoient été consultés séparément; & chacun, à sa manière, avoit donné des interprétations différentes qui avoient été adoptées par leurs sectateurs. De-là naquirent deux sectes, dont l'une fut appelée Sunaï & l'autre Chia. Celle-ci est répandue principalement en Perse. L'autre est la religion des Turcs, des Mogols & de la plus grande partie des peuples Musulmans. Les Chias regardent Aly comme le légitime successeur de Mahomet, traitent Abubeker, Omar & Othman d'usurpateurs. Ils ne peuvent entendre leurs noms sans frémir. Les Sunnistes ne prononcent celui d'Aly qu'avec indignation. La politique fait tirer avantage de cette diversité de sentimens, & la fait servir à ses intérêts. Dans toutes les guerres que la Cour de Perse a contre les Turcs, elle ne manque pas d'insinuer à ses soldats qu'ils ont à combattre les ennemis du nom d'Aly, & leur promet la récompense due aux martyrs. Les prêtres, les moines de la secte d'Aly, animés par leur intérêt, bien plus que par le bien public, & craignant de voir anéantir leur secte, n'oublient pas de souffler le feu de cette animosité religieuse. On retrouve à cette occasion le

même esprit de fureur , les mêmes moyens qui furent jadis mis en usage pour porter nos crédules ancêtres aux fatales croisades. Les Turcs , de leur côté (a) , s'excitent par le même esprit , & tout n'aboutit qu'à faire répandre le sang en plus grande abondance. Les uns & les autres s'imaginent , que plus ils tueront d'ennemis ,

---

(a) Abbas I ayant déclaré la guerre aux Turcs en 1609 , le Grand Muphti fulmina contre les Persans un décret dans lequel il les déclaroit hérétiques , abominables , cloaques de toute sorte d'impuretés & de péchés , les plus insolens & les plus barbares ennemis du Mahométisme. Le Pontife concluoit en ces termes. En vertu de l'autorité que j'ai reçue de Mahomet , & à cause de vos méchancetés , je déclare qu'il est permis à tous les croyans , de quelque nation qu'ils soient , de vous tuer & de vous exterminer. Si celui qui tue un Chrétien fait une chose agréable à Dieu , celui qui tue un Persan en fait une qui a mérité une récompense soixante & dix fois plus grande. J'espère de la Majesté Divine , qu'au jour du jugement , elle vous métamorphosera en anes , pour servir de monture aux Juifs , & que cette misérable nation , qui est le mépris de l'univers , vous menera au trot en enfer. Abbas , pour se venger de ces insultes , fit , à son tour , excommunier les Turcs par le Grand - Prêtre d'Aly , & celui-ci rendit avec usure aux Turcs , les imprécations que leur Pontife avoit exhalées contre son peuple. *Voyez le mercure historique de 1700 , tome I. p. 288.*

plus ils seront agréables à Dieu & à son prophete Mahomet. Rien, sans doute, ne fait plus de honte à la raison humaine, & n'inspire plus de compassion pour ces peuples, infortunées victimes de la superstition. Mais on trouve de ces funestes exemples chez toutes les nations. Pour peu qu'on réfléchisse sur ces événemens, on ne peut s'empêcher de gémir en voyant que les querelles les plus horribles, les guerres les plus féroces ont leur source dans la chose qui est la plus particulièrement destinée à établir le calme & la tranquillité dans les cœurs & les esprits.

Il est encore plusieurs points sur lesquels les Turcs & les Persans sont divisés, & qui sont de peu d'importance. Par exemple, les Turcs prétendent que la priere du Vendredi doit se faire publiquement & en commun. Le Grand-Seigneur, le Grand-Mogol ne manquent jamais de se rendre à la mosquée ce jour-là. Les Persans pensent que cela ne se doit pas, & qu'on peut prier en particulier. Le Roi & les grands de Perse ne vont que rarement aux mosquées. Les premiers reprochent encore aux Persans de ne se point laver totalement les pieds, de couper leur barbe, de porter un ruban pointu au lieu de le porter rond, & d'avoir des vêtemens de couleur verte, qui est, selon eux, une couleur consacrée à Mahomet, & permise à ses seuls descendans.

On célèbre en Perse un grand nombre de fé-

tes consacrées à la mémoire de Mahomet & de ses descendans. Une des plus célèbres , est celle instituée en l'honneur d'Hassan & Hossein , tous deux fils d'Aly , qui souffrirent le martyre pour la secte de leur pere.

Tous les ministres de la religion ont des charges & des dignités affectées à leur profession. Avant le regne d'Abbas , l'état ecclésiastique étoit soumis à un souverain Pontife , appelé Sedre-Moukousat ; mais le Roi supprima cette place , & en partagea les fonctions entre deux ministres , dont l'un eut l'administration des mosquées Royales & des biens donnés aux temples par les Souverains ; l'autre fut chargé de la direction des autres mosquées , & de tous les biens légués par les particuliers. Ces deux Prélats épousent ordinairement des filles du sang Royal. La troisieme dignité ecclésiastique est celle d'un ministre qui a la qualité de chef de la loi.

Le Cady est encore un juge ecclésiastique qui décide des affaires relatives aux testamens , aux contrats de mariage & aux actes de divorce. La place de Mufti est la quatrieme des dignités. Il n'est pas révééré ici comme en Turquie , où il est le chef suprême de la religion. Sa puissance est fort bornée en Perse ; ses fonctions se réduisent à expliquer quelques points difficiles de l'Alcoran , ses décisions réglent les jugemens des magistrats. On a soin de choisir un homme

doux & propre à se plier aux vues du gouvernement.

Tous ces ministres de la religion Mahométhane ont chacun leur tribunal, & prennent connoissance de toutes les affaires qui s'y portent, soit ecclésiastiques, soit civiles; ils ont même si fort empiété sur la juridiction séculière, qu'ils sont presque les seuls administrateurs de la justice. Pour autoriser leur usurpation, ils disent que le pouvoir suprême & législatif n'appartient, de droit divin, qu'à un prophète, que Dieu, dans tous les temps, a gouverné son peuple par des hommes revêtus de ce caractère sacré, tels qu'Abraham, Moïse, Samuel, David, Salomon & leurs successeurs. Ils ajoutent que les séculiers ont enlevé par la force ce droit aux ecclésiastiques, & que la sainteté des devoirs de ces derniers, leur détachement des choses temporelles répondent de l'excellence de leur administration & de l'équité de leurs jugemens. Tous les biens de la religion Persane sont administrés par les deux Pontifes dont nous avons parlé. A l'exception de leur emploi, qui vaut deux cent mille livres de rente, les plus riches bénéficiers ne peuvent avoir plus de dix à douze mille livres de revenu. Le Souverain nomme à tous les bénéfices, les sujets que les Pontifes lui présentent. Les simples prêtres portent le nom de Mollah. Par un préjugé contraire à une bonne administration, & enfanté

par la superstition, les biens ecclésiastiques passent pour sacrés : l'état ne peut ni les confisquer, ni les charger d'impôts.

Le fameux Nader-Cha s'écarta cependant de cette loi. Après son usurpation, il dépouilla les temples d'Ispahan & leurs ministres, de la plus grande partie des revenus qui en dépendoient.

Outre les deux grandes sectes de Chia & de Sunni, qui divisent les Mahométans, il y en a de moins nombreuses, dont les membres disputent sur les mots, & ne méritent pas d'être tirées de leur obscurité.

Le Soufisme, le Sabéisme, le Judaïsme, le Christianisme & le Persisme, sont des religions qu'on trouve encore en Perse.

#### *Le Soufisme.*

Suivant l'opinion la plus commune, l'Arabe a vu naître dans son sein la religion du Soufisme vers l'an 210 de l'hégire, 825 avant J. C. sous le Califat de Mamon, prince célèbre par son amour pour les sciences, qui amena parmi ses sujets le goût de la philosophie, d'où s'ensuivit le refroidissement de leur dévotion. L'on croit qu'un nommé Aboulaïd en est l'instituteur. Ses disciples furent, on ne sait pourquoi, appelés Soufis, & c'est de-là qu'elle tire son nom. Leurs dogmes se maintiennent en Perse depuis

plus de neuf cent ans. Ils consistent à n'admettre dans l'univers qu'un seul être invifible, infini, dont tout ce qui existe est une émanation & une modification ; c'est à peu près le dieu de Spinoza. Ces sectateurs ont différens jeûnes très-rigoureux, pendant lesquels ils font perpétuellement en oraison, ne dorment que quelques heures, & ne prennent que très-peu d'alimens toutes les vingt-quatre heures. Après une pareille retraite, ils s'excitent à l'enthousiasme à force de danser en rond, en se tenant en grand nombre par la main. La défaillance, qui succède à cet exercice violent, passe pour un extase mystique pendant lequel ils prétendent communiquer intimément avec Dieu. Au reste, ils sont fort tolérans, & leur sentiment est que la vraie religion ayant principalement pour but de maintenir la paix & l'union dans les sociétés, il ne faut pas effaroucher le peuple en s'élevant avec trop de chaleur contre les opinions reçues, qu'il vaut mieux lui laisser ses erreurs que de l'en tirer aux dépens de son repos. Pour ne point troubler l'ordre public, ils observent les purifications & les autres points de discipline prescrits par l'Alcoran, dont les mysteres leur paroissent avoir un sens allégorique, qui est le seul qu'ils admettent. Ils ne condamnent aucune religion, & leur maxime est de regarder tous les hommes comme les enfans d'un pere commun & les sujets d'un même Prince.

*Le Sabéisme.*

On croit que c'est la plus ancienne religion du monde, & qu'elle a pris naissance dans la Chaldée; mais son auteur est ignoré.

Ceux qui professent cette religion, sont appelés Sabis par les Persans. On les nomme aussi Chrétiens de S. Jean, parce qu'ils reconnoissent S. Jean-Baptiste pour leur premier Apôtre. M. de Voltaire en a parlé sous le nom de Sabéens, & dit qu'il n'ont jamais connu l'Evangile (a). Leur religion est un mélange d'idolâtrie, de judaïsme & de christianisme, joint à quelques visions empruntées de l'alcoran & des livres de Manès. Leur livre sacré qui renferme tous leurs dogmes, s'appelle Divan. On y trouve que Dieu est corporel, & qu'il a un fils nommé Gabriel; que les Anges & les démons ont aussi des corps, qu'ils se marient & engendrent leurs semblables. Cette espece de bible enseigne une foule d'absurdités sur la création du monde, sur la chute du premier homme, sur les récompenses éternelles après la mort, & les peines dont ils supposent la durée proportionnée à l'expiation des péchés. [b]

---

(a) Essai sur l'histoire des Nations, tome 13. chap. 120. pag. 201. in 8°.

(b) Voyez le sixieme volume des voyages de Chardin, pag. 317, les voyages de Tavernier &

Ces especes de Chrétiens ne reconnoissent point J. C. pour Dieu, mais pour un Saint & un Prophete du premier ordre. Tous les ans ils sont obligés de se faire baptiser par leurs prêtres; & il y a, à cette occasion, une fête solennelle qui dure cinq jours. Ne connoissant ni le Fils ni le Saint Esprit, ce baptême se fait au nom de Dieu seulement, ainsi qu'ils prétendent que saint Jean l'a fait. Le principal office de cette religion est de sacrifier une poule, & ce droit est réservé aux seuls prêtres. Ils se rendent sur le bord d'une riviere, revêtus d'habits sacerdotaux. Le sacrificateur prend la poule, se tourne vers l'Orient, lave la victime & lui coupe le cou en levant les yeux au ciel, & proférant ces paroles : *Que cette chair purifie tous ceux qui en mangeront*; ensuite on la distribue aux assistans. Chaque année, on immole aussi un béliet. Ainsi que les Juifs, ils sont fort scrupuleux sur le choix de leurs alimens, & ne se nourrissent que des animaux qu'ils ont tués eux-mêmes. Ils n'ont point d'autres fêtes que le Dimanche, la fête de saint Jean-Baptiste, de Zacharie, de sainte Elizabeth; & cette fête solennelle de leur baptême dont nous avons déjà parlé. Leurs jeûnes ne sont ni aussi austeres, ni aussi fréquens que chez les Chrétiens grecs.

---

l'histoire des religions du monde, tome 2, page 756.

Le clergé des Chrétiens de S. Jean est composé de prêtres & d'évêques, & ces dignités sont héréditaires. Ces fonctions sont annexées à certaines familles à l'exclusion de toutes les autres : aussi les ecclésiastiques se marient pour perpétuer leur ministère ; mais s'ils épousoient une fille qui ne fût pas vierge, leurs enfans ne pourroient leur succéder dans leurs fonctions sacrées. Lorsqu'un évêque veut initier son fils au sacerdoce, il le présente au peuple assemblé qui approuve son dessein par ses acclamations ; ensuite le peuple le présente à son pere, qui lui impose les mains, & le voilà consacré. Si c'est un simple prêtre présenté par son pere, il se rend à la tête du peuple, chez l'évêque qui le consacre. L'habit ecclésiastique est une robe blanche avec une maniere d'étole rouge. Les cérémonies du mariage des Sabéens ne sont pas moins singulieres que toutes celles que nous venons de décrire. Les parens de l'époux, accompagnés d'un prêtre, vont trouver la future lui demander si elle est vierge, & la faire jurer de cette vérité. La femme du prêtre la visite ensuite & rend son témoignage. Tout étant favorable, on mene la fille, avec son futur, au bord d'une riviere, & on les baptise l'un & l'autre. Cette cérémonie finie, le prêtre les ramene au logis de l'époux. Lorsqu'ils en sont à cinquante pas, celui-ci prend sa femme par la main, la mene à la porte de sa maison, puis

la ramene à l'endroit où il lui a pris la main, & ainsi sept fois de suite, après quoi ils entrent tous deux dans la maison. Le prêtre les fait asséoir l'un près de l'autre, & leur approche la tête l'une contre l'autre en récitant de longues prières. Il cherche ensuite, dans un livre de divination, le moment heureux pour la consommation du mariage; il l'indique aux époux, & les envoie mettre à profit sa prédiction.

Après cette exécution, les mariés vont trouver l'évêque, devant lequel le mari jure d'avoir trouvé sa femme vierge. Ce prélat les baptise encore, & met le sceau à leur mariage, en leur passant des anneaux aux doigts. Dans le cas où la mariée a fait un parjure, & où le mari ne convient pas de la virginité de sa femme devant l'évêque, son mariage n'est point ratifié par celui-ci. C'est alors une infamie, parce que c'est la preuve qu'on a une femme qui n'est pas vertueuse. Ils ne peuvent prendre des femmes que dans leur tribu, & la loi leur en permet plusieurs; mais la répudiation est défendue. Tous les Sabéens sont artisans, & se trouvent en plus grand nombre dans les provinces occidentales de la Perse. Ils choisissent toujours des endroits voisins des rivières, & menent une vie tranquille & ignorée.

*Le Judaïsme.*

Ceux qui professent le Judaïsme se croient

descendus de ces anciens Hébreux que les Assyriens transporterent en Médie & à Babylone, environ six cent ans avant J. C., après les avoir fait esclaves. Ce Peuple est misérable en Perse comme par-tout ailleurs, & répandu en différentes provinces où il fait le métier de courtier, de marchand de vin, &c. Quelques-uns professent la médecine empyrique & l'astrologie judiciaire. Au milieu du siècle dernier, les Juifs du Mazandran, quatrième province de Perse, ayant entendu parler de Zabatheï - Lévi, qui se donnoit en Turquie pour le Messie, abandonnerent leurs maisons, cessèrent tous leurs travaux, & refusèrent de payer aucun tribut, par la raison que leur libérateur étoit arrivé. Le gouverneur de cette province, où ils étoient en grand nombre, parut ne pas faire attention à cette espèce de révolte; mais il déclara aux chefs de la synagogue que, si le Messie qu'ils attendoient ne paroïsoit pas dans trois mois à la tête d'une armée de cent mille hommes, il les forceroit de payer deux cent tomans, outre le tribut ordinaire, ce qui fait neuf mille livres de notre monnoie. Le Messie ne parut point; les Juifs payerent, & reprirent leurs travaux accoutumés.

On nous a donné un précis de la vie de ce Messie: nous croyons faire plaisir à nos lecteurs de le rapporter ici. Il sera d'autant plus agréable, qu'il est consigné dans un de ces ouvrages rares & hardis, attribué avec assez de vraisem-

blance, à M. de Voltaire, dont on trouve souvent les sentimens & les expressions (a).

Zabatheï - Lévi étoit né dans Alep. Il débuta par prêcher sur les grands chemins & au milieu des campagnes, où les Turcs se moquoient de lui pendant que ses disciples l'admiroient. Il paroît qu'il ne mit pas d'abord dans ses intérêts le gros de la nation Juive, puisque les chefs de la synagogue de Smyrne portèrent contre lui une sentence de mort; mais il en fut quitte pour la peur & le bannissement. Il contracta trois mariages, & l'on prétend qu'il n'en consumma aucun, disant que cela étoit au dessous de lui. Il s'affocia un nommé Nathan - Lévi: celui-ci fit le personnage du prophete Elie qui devoit précéder le Messie. Ils se rendirent à Jérusalem; & Nathan y annonça Zabatheï - Lévi, comme le libérateur des nations. La populace Juive se déclara pour eux; mais ceux qui avoient quelque chose à perdre les anathématiferent.

Lévi, pour fuir l'orage, se retira à Constantinople, & de-là à Smyrne. Nathan-Lévi lui envoya quatre ambassadeurs qui le reconnurent & le saluerent publiquement en qualité de Messie: cette ambassade en imposa au peuple, & même à quelques docteurs qui déclarerent Zabatheï-

Lévi

---

(a) Dictionnaire philosophique, au mot Messie, in 8°. page 276.

Lévi Messie, & Roi des Hébreux. Mais la synagogue de Smyrne condamna son Roi à être empalé.

Zabatheï se mit sous la protection du Gady de Smyrne, & eut bientôt pour lui tout le peuple Juif; il fit dresser deux trônes, un pour lui, & l'autre pour son épouse favorite. Il prit le nom de Roi des Rois, & donna à Joseph Lévi, son frere, celui de Roi de Juda. Il promit aux Juifs la conquête de l'empire Ottoman comme assurée. Il poussa même l'insolence jusqu'à faire ôter de la liturgie Juive le nom de l'Empereur, & à y faire substituer le sien.

On le fit mettre en prison aux Dardanelles. Les Juifs publièrent qu'on n'épargnoit sa vie que parce que les Turcs savoient bien qu'il étoit immortel. Le gouverneur des Dardanelles s'enrichit des présens que les Juifs lui prodiguerent pour visiter leur Roi, leur Messie prisonnier, qui, dans les fers, conservoit toute sa dignité, & se faisoit baiser les pieds.

Cependant le Sultan, qui tenoit sa cour à Andrinople, voulut faire finir cette comédie. Il fit venir Lévi, & lui dit que s'il étoit le Messie, il devoit être invulnérable; Lévi en convint. Le Grand-Seigneur le fit placer pour but aux fleches de ses Icoglans; le Messie avoua qu'il n'étoit pas invulnérable, & protesta que Dieu ne l'envoyoit que pour rendre témoignage à la sainte religion Musulmane. Fustigé par les mi-

nistres de la loi , il se fit Mahométan , & il vécut & mourut également méprisé des Juifs & des Mahométans ; ce qui a si fort décrié la profession de faux Messie , que Lévi est le dernier qui ait paru (a)

Nous avons parlé ci - devant du Persisme ; nous ne nous répéterons pas.

*Le Christianisme.*

Le nombre des Chrétiens est beaucoup plus grand en Perse que celui des Juifs , & l'on en distingue différentes communions , la plupart du rit Grec. On y voit aussi des Protestans , dont les uns sont attachés aux compagnies d'Angleterre & de Hollande , & les autres à la cour , en qualité d'ouvriers. Les Jésuites , les Capucins ont aussi fait des prosélytes sous le regne de Nader-Cha & de ses prédécesseurs ; mais , depuis la mort de cet usurpateur , les différens troubles qui ont agité ce royaume , & qui l'agitent encore aujourd'hui , sont cause que l'on ne fait rien de certain touchant l'état actuel du Christianisme.

*Mariages.*

La loi Mahométane fait une obligation du mariage , & le célibat est regardé comme un

---

(a) Dictionnaire philosophique , page 276 & suivantes.

état contraire à la nature & opposé aux vues du créateur ; aussi les Persans ne peuvent concevoir comment les Chrétiens font une vertu de la chasteté, & comment il y a des gens qui s'engagent par devoir à une continence perpétuelle. D'après cette façon de penser, dès qu'un Persan est dans l'âge de puberté, & qu'il témoigne quelque penchant pour les femmes, on le marie, ou on lui donne une concubine. Les Persans contractent trois sortes d'unions avec les femmes. Ils prennent les unes à bail à un prix convenu, & le contrat se passe en présence du juge qui rend cet acte obligatoire aux deux parties. Ils en achètent d'autres pour en faire des concubines, & en épousent quelques-unes. A Isfahan, une jolie personne se loue quatre à cinq cent livres par an, & n'a pas la liberté de quitter son mari passager avant le terme. Celui-ci au contraire a la faculté de renvoyer sa femme avant l'expiration du bail ; mais il faut qu'il paie la somme stipulée. Les maîtresses achetées ont un appartement séparé, & des filles pour les servir. Si elles deviennent meres, elles cessent dès-lors d'être esclaves. Leurs enfans ont le même droit à la succession du pere que ceux des femmes légitimes. Ils jouissent même du droit d'aînesse avant ces derniers, s'ils sont nés avant eux, quand même ils seroient du sang Royal. Le consentement des peres n'est point nécessaire ici pour la validité d'un mariage, &

chacun peut suivre son inclination. L'aîné de tous les enfans succède aux deux tiers du bien, & le reste se partage entre les autres enfans; de façon que les filles ont moitié moins que les garçons. La majorité de ceux-ci est fixée à treize ans & un jour, & celle des filles à neuf.

La religion permet de prendre quatre femmes légitimes, mais il est fort rare que les gens riches, qui sont les seuls qui en prennent, en aient plus d'une, tant parce que leur entretien est fort coûteux, qu'à cause des querelles que leur multiplicité ne manqueroit pas d'exciter dans le ferrail, où elles ont toutes la passion de dominer. Les mariages se traitent en Perse comme à la Chine par l'entremise de femmes, & se concluent par procureur. Les filles n'apportent aucune dot à leurs maris que des bijoux & quelques meubles. L'époux leur assure une somme d'argent en forme de douaire, & elles peuvent l'exiger si elles sont répudiées. Ce douaire est stipulé dans un contrat scellé par le Cadi & par toute la famille. Les deux contractans ne se voyent jamais que lors de la consommation de leur union.

Bien que Mahomet ait proscrit l'usage des femmes publiques, le nombre des prostituées est cependant fort considérable dans toute la Perse. En 1666, on en comptoit jusqu'à quatorze mille dans la seule ville d'Isphahan, desquelles le nom étoit enrégistré par celui qui est chargé de

recevoir leurs tributs ; sans compter , dit notre voyageur , un pareil nombre , ou peut-être encore plus grand , qui n'est pas enregistré , & dont le tribut se perçoit en secret au profit du receveur. Un usage commun parmi ces filles , c'est que le nom qu'elles prennent est le tarif de leurs faveurs. L'une s'appelle la dix tomans , une autre la cinq , la deux tomans , &c. Le toman est une somme numérique comme la livre parmi nous , & vaut près de 50 livres de notre monnoie.

*Funérailles.*

La décence ne régné pas moins ici dans les cérémonies funebres qu'à la Chine. Si le luxe & la vanité ne s'y montrent pas avec autant d'éclat que dans cet empire , elles n'en sont pas pour cela exemptes de grimaces & de faussetés.

Dès qu'un malade paroît toucher à sa dernière heure , on allume autour de la maison & sur la terrasse qui en dépend , plusieurs petites lampes pour ayertir les voisins & les passans de prier Dieu pour l'agonisant , & l'on fait quelques prieres auprès de lui. On le porte ensuite dans le lieu où il avoit coutume de faire les prieres prescrites par la loi , & on le couche sur le dos , en lui tournant le visage & les pieds vers la Mecque. A-t-il rendu le dernier soupir , tous ceux qui l'environnent se frappent le visage & la poitrine , & donnent les marques de la plus vive

douleur. Cependant on envoie avertir le Cadi du décès du malade, & obtenir la permission de l'enterrer : puis on lave le corps plusieurs fois, on le met dans un cercueil au plutôt, & on le porte au cimetiere. Une chose particulière aux morts de cette contrée, c'est que leurs corps enflent prodigieusement au bout de neuf à dix heures, ce que Chardin attribue à la fécheresse de l'air.

Les convois se font sans pompe & sans appareil. Un seul mollah accompagné de quelques amis, de quelques domestiques, compose tout le cortège. Tous les Musulmans ont beaucoup de vénération pour les morts quels qu'ils soient, & se font une obligation de leur donner des marques de piété. On voit des gens de la première distinction descendre de cheval s'ils rencontrent un convoi, & l'accompagner jusqu'au lieu de la sépulture. Tout le deuil ne dure que quarante jours, dont les huit premiers se passent dans la plus affreuse tristesse. On s'enferme dans sa maison; on n'a pour vêtemens qu'une robe de grosse toile toute en lambeaux, & l'on ne cesse de gémir le jour ni la nuit. On ne toucheroit à aucun aliment si les voisins n'en apportoient, & ne forçoient d'en prendre. Le neuvième jour du deuil on va au bain, on prend de nouveaux habits, & l'on fait des visites. Cependant les lamentations continuent toujours dans la maison, & on ne s'y abandonne plus

que deux ou trois fois par semaine à l'heure que le défunt a expiré. L'affliction & les témoignages extérieurs qu'on en donne, diminuent insensiblement jusqu'au quarantieme jour, & c'est là le terme du deuil. On va cependant encore chaque année à un certain jour prier sur la tombe du défunt.

*Origine des Persans.*

Avant que de traiter de la façon dont ce royaume est administré, il est bon de parler un peu de son origine, des différentes révolutions qu'il a essuyées, & des princes qui ont occupé le trône. C'est ce que nous allons faire en tâchant de réunir la plus grande précision à l'exacritude la plus marquée.

L'opinion commune sur l'origine des Persans, est qu'ils descendent d'Elam & de Chus, petit fils de Noé. C'est sous le nom d'Elam que les livres sacrés désignent toujours la Perse. Moïse représente ses habitans vers l'an 350 du deluge, comme un peuple déjà puissant, qui avoit soumis plusieurs contrées de l'Asie, qui avoit alors un Roi nommé *Cheder-Laomer*, lequel eut quelques démêlés avec Abraham. Hérodote, Xénophon & tous les historiens Grecs, ne parlent guere de cette monarchie avant le regne de Cyrus. Les annales Persanes remontent jusqu'au temps dont parle l'historien sacré; mais elles sont remplies de plusieurs faits visiblement

fabuleux. Leur chronologie est de même très-inexacte ; & ce qu'ils racontent de la longueur de quelques regnes qu'ils font durer cent, cent vingt & cent cinquante ans, est absolument dénué de vraisemblance. D'un autre côté, les auteurs Grecs, qui ne remontent que trois cent ans au-delà de Cyrus, laissent un vuide de douze ou treize cent ans dans l'histoire Persane ; ce qui fait voir qu'ils ont été peu instruits de l'origine & des affaires de Perse jusqu'au regne de Darius Hytaspé, que l'histoire Grecque est liée à l'histoire Persane. Il en est des Persans comme de tous les peuples de l'univers. Ils font remonter l'origine de leur nation dans les ténèbres de l'antiquité la plus reculée ; ils l'ont enveloppée dans une multitude de fictions que la vanité leur a fait inventer. Ce seroit perdre du temps que de s'arrêter à débrouiller ce cahos, à remonter aux premières dynasties des princes de Perse, & à les suivre jusqu'aux temps connus. Nous traiterons en peu de mots de l'histoire Persane moderne, & des révolutions considérables dont elle fait mention.

On n'est pas d'accord sur l'étymologie du nom de Perse. Les uns le font venir de Persée qui delivra Andromède, & qui, disent-ils, s'établit en Perse. D'autres l'attribuent à un Roi de cette contrée nommé Persès. Quoiqu'il en soit, c'est un point trop peu important pour le discuter.

Les annales Persanes comptent six dynasties depuis la fondation de leur monarchie jusqu'à l'invasion des Arabes, arrivée, ainsi que nous l'avons dit, en 636, dans le temps qu'Omar venoit de remplacer Abubeker, premier successeur de Mahomet. C'est alors que les Persans tomberent dans un état d'avilissement peu différent de l'esclavage. Le mahométisme, que les vainqueurs établirent en même temps, rendit leur condition si misérable, que leur nombre diminua sensiblement. Cette contrée auroit été bientôt dépeuplée, si les Arabes n'y eussent fait venir des essains nombreux de leur nation. Ces peuples jouirent assez paisiblement de leurs conquêtes pendant deux siècles; mais, après ce terme, plusieurs princes, la plupart d'origine Tartare, leur enlevèrent différentes provinces, dont il se forma des royaumes particuliers [a]. Tous ces petits royaumes furent ensuite détruits dans le douzième siècle par Gengis-Chan. Les successeurs de ce conquérant se mirent en possession de la Perse, & y régnerent jusqu'à la fin du qua-

---

(a) On peut voir dans l'histoire des Huns, par M. de Guignes, les tables que ce savant a données des dynasties de tous ces princes Tartares, *tome I. page 243.* Voyez aussi l'histoire universelle de M. de Grace, *tome VII. page 324* & l'histoire moderne de M. l'Abbé Marfy qui a analysé ces deux ouvrages, *tome VI. page 258.*

torzieme siecle , que Tamerlan causa dans l'Asie une nouvelle révolution , la plus étonnante qu'on ait jamais vu , & se forma le plus vaste empire dont l'histoire fasse mention. La mort de ce fondateur ayant occasioné le partage de ses états entre plusieurs princes qui se firent une cruelle guerre ; en 1469 , un prince Turcoman nommé Usun - Cassan ou Hassan , fit trancher la tête à Aboufaïd , arriere - petit - fils de Tamerlan , qui régnoit en Perse , & s'empara du gouvernement. C'est ainsi que se dissipa la gloire de l'empire formidable que Tamerlan avoit formé ; & il ne resta de traces de sa puissance que dans l'empire Mogol , qui fut fondé par un de ses descendans , & qui subsiste encore aujourd'hui.

*Dynastie des Sophis.*

C'est du nom de Sefi , donné à Ismaël quatrieme successeur d'Usun Hassan , qu'on a fait en Europe le nom de Sophi , qui a été donné à tous ceux qui ont occupé le trône depuis Ismaël jusqu'à ce jour. Ismaël Sefi mourut en 1524 après avoir régné vingt - cinq ans. Schah-Husseïn , onzieme Roi de la famille d'Ismaël Sefi , prince d'un esprit foible & d'une bigoterie excessive qu'il allioit à la débauche la plus crapuleuse , fut détrôné en 1722 , à la suite d'une révolution causée par les Aghuans. Ces peuples , originaires de la province de Schirvan , située

entre la mer Caspienne & le mont Caucase , avoient toujours été fort remuans , & plusieurs fois vaincus par Tamerlan. Ce conquérant , pour mettre fin à leurs révoltes , les avoit fait passer dans le Candahar , province voisine des états du Grand-Mogol. Accoutumée à vivre sous des tentes , ainsi que les Tartares , cette nation supportoit impatiemment le joug qui lui avoit été imposé , & ne soupiroit qu'après l'occasion de s'en affranchir. Un des plus considérables par ses richesses , & par le crédit que lui donnoit l'emploi de receveur-général des impôts de la province , nommé Mirveis , homme aussi rempli de courage que de cette souplesse d'esprit , qu'on décore du beau nom de politique devint par ses menées le chef des Aghuans , & érigea le Candahar en une province absolument indépendante , dont il se fit souverain. Non content de cette expédition , il se proposoit de faire la conquête entière de la Perse , lorsqu'il fut surpris par la mort en 1717. Son frere le remplaça d'abord sur le trône , & fut assassiné peu de temps après par son neveu , fils aîné de Mirveis , & nommé Mahmoud. Quoique ce prince ne fût âgé que de dix-huit ans , il fut élu du consentement général de la nation ; & son premier projet fût d'exécuter celui que son pere avoit fait de soumettre toute la Perse. Dans ce dessein , il s'empara de plusieurs provinces , & marcha droit à Ispahan , devant laquelle il mit

le blocus. Au bout de deux mois, les assiégés se trouverent réduits aux plus cruelles extrémités. On vit renouveler les mêmes horreurs qui se passerent au siege de Jérusalem & à celui de Paris dans le temps de la ligue. On se nourrissoit de chair humaine. On dépeçoit les cadavres qu'on rencontroit dans les rues pour les manger. On enlevoit les enfans. Des peres & des meres même eurent l'effroyable cruauté de sacrifier leurs enfans à leurs besoins dans cette terrible nécessité. A des calamités si horribles, la peste vint encore ajouter de cruels ravages. Trois cent mille ames périrent en peu de temps dans cette fatale extrémité : Hussein, alors régnant, se détermina à proposer sa fille à Mahmoud, & à lui abandonner le trône, ce qui fut exécuté le 23 Octobre 1722. Cet usurpateur ne régna que deux ans & demi. L'inquiétude s'étant emparée de son ame, il tomba dans une mélancolie sombre qui amena bientôt une phrénésie furieuse, dans laquelle il commit des cruautés inouies. Les Aghuans le voyant dans cet état le déposséderent, & lui donnerent pour successeur Azraff, cousin de Mahmoud, & fils du frere de Mirveis, qui avoit été le second Roi. Le premier soin d'Azraff fut de venger la mort de son pere en faisant ôter la vie à Mahmoud, qui n'avoit plus que peu de temps à en jouir. Azraff ne posséda le trône que cinq ans. Son armée ayant été battue par celle du prince Schah-

Thamas, fils de Houssein, qui avoit abdiqué, & de laquelle le fameux Thamas-Kouli-Kan avoit le commandement. Schah Thamas fut universellement reconnu pour Roi, & Azraff périt peu de temps après sur un échafaud. En 1732, Kou-li-Kan, que nous ne nommerons plus que Nader-Cha, fit descendre du trône celui qu'il y avoit placé, & couronna lui-même Abbas encore au berceau, seul fils de Schah-Tamas, en se faisant déclarer régent du royaume pendant la minorité du nouveau Roi.

L'année 1736, mit enfin le comble à l'ambition de ce général. Pour parvenir plus sûrement à ses fins, il fit assembler les grands du royaume, se plaignit de ce que quelques provinces avoient refusé d'obéir à ses ordres; parla beaucoup des services qu'il avoit rendus, & feignit de vouloir se démettre de la régence, en déclarant à l'assemblée qu'elle pouvoit élire le plus capable de ceux qui la composoient. Plusieurs de ses créatures s'écrierent que puisque Nader-Cha ne vouloit plus être régent, il falloit le choisir pour Roi. Personne n'osa contrarier cet avis, & tous les assistans le proclamèrent Roi de Perse. Nader-Cha s'excusa de se charger de la royauté comme d'un fardeau trop pesant, & parut n'accepter le sceptre que pour le remettre entre les mains d'Abbas dès qu'il seroit en état de régner. Promesse infidieuse, & dont il connoissoit toute la perfidie,

puisqu'Abbas mourut bientôt, & que sa mort fut suivie de celle de tous les princes de la maison Royale.

En 1747, Nader-Cha fut lui-même assassiné à Tauris par le gouverneur de cette ville, de concert avec A-li Kouli-Kan, neveu de Nader, qui se fit proclamer Roi de Perse sous le nom d'Adil-Scha. Celui-ci fut ensuite détrôné par son frere Ibrahim, qu'un petit fils de Nader-Scha, nommé Schah-Kouk, assassina, & remplaça en 1750.

Depuis cette époque, le royaume a toujours été divisé. On a vu en 1752 jusqu'à trois concurrens se disputer la couronne, & le trône a été plusieurs fois ensanglanté. En 1761, les nouvelles publiques ont fait mention que le prince de Géorgie, nommé Héraclius, après avoir eu l'avantage sur les prétendans au trône, s'étoit emparé d'Ispahan & du sceptre. On ignore précisément dans quelle année, & quel est celui qui le lui a arraché. On a seulement publié au commencement de cette année 1764, que les troubles se sont renouvelés l'année dernière dans la Perse; que toutes les provinces sont érigées en autant de royaumes, dont les souverains gouvernent tyranniquement; qu'enfin l'empire est en proie à des guerres civiles & à l'anarchie la plus funeste. Si l'on veut avoir des détails exacts & circonstanciés des différentes révolutions arrivées en Perse depuis la mort de Nader-Cha

jusqu'à l'année 1753, il faut consulter l'ouvrage de M. Peyssonel, dont on ne peut parler qu'avec éloge. On ne manquera pas d'y trouver des choses intéressantes, & rendues avec tous les agrémens dont il est permis d'embellir l'histoire, & qui peuvent attacher le lecteur.

*Gouvernement de Perse (a).*

Dès le temps du grand Cyrus, les Persans étoient réduits à une condition peu éloignée de la servitude, & rendoient à leurs Rois des honneurs qui approchoient beaucoup de l'adoration. L'autorité de ces souverains est l'image du plus parfait despotisme. Tout ce que le pouvoir arbitraire peut inspirer de plus barbare, tout ce qu'une autorité sans bornes peut dicter de plus contraire à la raison & de plus favorable à l'intérêt personnel, est exécuté ici sans restriction. La parole du prince est une loi irrévocable, irrésistible, qui décide des biens & de la vie du plus grand seigneur de l'empire, comme de ceux du dernier de ses esclaves (b). Tout lui appartient en propriété. Ce qu'on possède est un bienfait de sa part, & ce qu'il n'exige

---

(a) Nous considérons ici le gouvernement de Perse dans une situation tranquille; & ses souverains régissant paisiblement depuis l'établissement des Sophis.

(b) Voyez l'Esprit des Loix, tome I, page 56 & 338.

pas ; doit être regardé comme un heureux don de la fortune.

Tous les princes du sang royal sont élevés d'une manière indigne de leur naissance, & mement une vie obscure & ignorée parmi des femmes & des esclaves. Nous ne parlerons point ici des grandes charges de l'état, du ferrail, & des beautés qui le peuplent. Il suffira de remarquer qu'à la cour de Perse, ainsi que dans toutes les autres, il y a un premier ministre, un grand-visir, un chancelier, des especes de secretaires d'état qui ont chacun leur département, & différentes autres charges nécessaires au gouvernement d'un grand empire.

A l'égard du ferrail, on se persuadera aisément que les femmes qui y sont renfermées sont de la plus grande beauté. Pour cela, chaque lecteur n'a qu'à se mettre un moment à la place d'un souverain despotique, dont le caprice est une loi, dont les desirs sont des ordres. Au reste, les gouverneurs de chaque province sont obligés de faire une recherche exacte de toutes les filles distinguées par leurs agrémens dans leurs départemens, & de les envoyer au ferrail de leur maître. Et il n'est point de famille qui ne soit jalouse d'en posséder une digne de cet honneur, parce qu'elle attire sur les parens des gratifications & des dignités, sur-tout, si elle parvient à inspirer de l'amour au souverain, & à accoucher d'un prince.

L'ad.

L'administration particulière des provinces est entre les mains des grands seigneurs, qui sont surveillés par d'autres officiers aussi nommés par la cour; ce qui empêche ces gouverneurs de tramer des pratiques criminelles contre leur maître, & de vexer le peuple par des exactions. Le souverain n'a aucun conseil, & sa décision seule sert de règle & de loi. Le bon ordre & la police sont très-bien établis. Il y a des peines portées contre toute espèce de malversation de la part des artisans & des marchands. Il y a différens officiers chargés de tenir la main à ce qu'elles soient observées.

Dans le commerce de toutes les denrées, on ne connoît en Perse d'autre mesure que le poids. On pèse les fruits, les légumes, le bois, le charbon, &c. Tout acheteur peut se dédire de tous les marchés qu'il fait, même par écrit, & se fait rendre son argent en renvoyant la marchandise, quand même ce seroit un morceau d'étoffe ou toute autre chose. Raisonnement qui a sa source dans la connoissance du pouvoir de l'intérêt personnel sur les hommes: on présume que celui qui achete est toujours plutôt lésé que celui qui vend; &, dans tous les cas, la loi condamne le dernier.

Point de longs procès dans ce royaume. Les plus considérables se terminent en une ou deux audiences. La justice se rend sommairement. Les avocats, les procureurs sont inconnus; cha-

cun plaide sa cause soi-même. Il est vrai que des jugemens si-tôt rendus, ne sont souvent qu'une prompte injustice achetée par la plus riche des parties; la corruption régné si ouvertement dans les tribunaux, qu'on ne peut aborder un juge sans lui faire un présent. Il y a cependant d'anciennes ordonnances qui décernent la peine de mort contre les plaideurs qui donnent, & contre les juges qui reçoivent; mais la cupidité est plus forte que la loi. Au reste, il est plus d'un pays où une prompte injustice est préférable encore à une justice lente, qu'il faut acheter à force de sollicitations & de patience. Un créancier a les plus grands droits sur ses débiteurs. Il peut les arrêter & les emprisonner dans sa maison, les battre lui-même, pourvu qu'il ne les estropie pas; les traîner par la ville, les faire battre dans les places & les carrefours, vendre leurs biens, leurs femmes, leurs enfans. La preuve testimoniale est d'une grande authenticité dans le droit Persan. Mais les témoins ne sont pas plus incorruptibles que les juges: on les achete en raison de la faveur de leur témoignage. Au défaut de la preuve par témoins, on admet les parties au serment. C'est à ce sujet qu'on voit un exemple singulier de la diversité des opinions, & un effet ridicule des préjugés de l'éducation. Les Musulmans jurent sur l'alcoran, les Juifs sur le pentateuque, les Guebres

sur le feu, les Banians sur le corps d'une vache, & les Chrétiens sur l'évangile.

La justice criminelle ne s'exerce que par les magistrats séculiers. Les juges ecclésiastiques ne peuvent infliger d'autre peine que la bastonnade ou des amendes. Le Roi est le seul qui puisse condamner à une peine capitale. Lorsqu'un criminel mérite la mort, on présente les informations au Roi, & c'est lui qui prononce l'arrêt. Il est ensuite exécuté par les domestiques des juges. Les filoux sont marqués d'un fer chaud au front; les voleurs & les faux monnoyeurs ont le poing coupé. Aux faux témoins on leur verse du plomb fondu dans la bouche, en leur bouchant le gosier avec un linge fort épais, qui empêche le plomb de descendre dans la gorge; ce supplice n'est pas mortel, & on n'en perd pas même la parole.

Il n'y a pas de prisons publiques en Perse; point de bourreaux en titre, ce qui prouve que les loix sont douces, & les crimes fort rares. Chardin, dans l'espace de dix ans qu'il a habité ce royaume, ne vit exécuter qu'un seul criminel. Le meurtre, l'assassinat, l'homicide, sont des crimes capitaux qui ne se pardonnent jamais. Le Roi même ne peut faire grâce, à moins que les parens du mort n'y consentent. La coutume est de remettre le coupable entre leurs mains. C'est le juge qui est chargé de cette commission, & qui l'exécute en leur disant : *Je vous livre*

*le coupable : la loi vous permet de répandre son sang ; mais souvenez-vous que Dieu est miséricordieux.* Cette exhortation n'empêche pas qu'ils ne lui arrachent la vie dans les tourmens les plus cruels que puissent inventer la rage & la vengeance.

*Etat militaire.*

Le nombre des troupes entretenues dans ce royaume ne répond ni à son étendue ni à sa puissance. Dans les temps les plus florissans, on n'y a pas vu au-delà de cent vingt mille soldats effectifs. Communément les armées n'y font que de quarante à cinquante mille hommes. On peut juger du désordre qui régnoit dans l'administration militaire de cet état, par ce que Chardin rapporte. En 1666, Abbas II. faisant la revue générale de ses troupes, il s'aperçut qu'on faisoit repasser devant lui jusqu'à douze fois les mêmes hommes. Comme la place de soldat est ici une sorte d'emploi qui n'oblige à aucun service en temps de paix, les enfans embrassent l'état de leur pere, & la profession de soldat est héréditaire. Ils ne connoissent ni les garnisons, ni les disciplines, ni aucunes évolutions militaires. Un soldat vit tranquillement sur ses terres ou dans sa maison, & passe par an deux revues, dans lesquelles on visite ses armes, après quoi on le renvoie chez lui : aussi

les armées Persanes s'occupent-elles plus d'observations que de dispositions pour attaquer l'ennemi. Elles négligent de se retrancher dans des camps, & se contentent de se poster avantageusement jusqu'à ce qu'elles aient trouvé l'occasion de combattre avec succès, sans rien donner au hasard. Le député du commerce Anglois, que nous avons déjà cité, nous apprend, dans la peinture qu'il a donnée du camp de Nader-Cha, que les étendards de l'empire sont si grands qu'il faut douze hommes pour les soulever, & que cela est fait exprès pour que l'ennemi ne puisse les enlever, si ce n'est dans le cas d'une déroute entière (a). On ne voit à la suite de ces armées ni gros bagages, ni beaucoup d'artillerie, dont l'usage ne s'est introduit que depuis Nader-Cha. Le séjour qu'elles font à un même endroit est si court, & ces peuples sont naturellement si sobres, que les subsistances ne manquent jamais. De cette façon, une armée de quarante à cinquante mille hommes se meut avec plus de facilité qu'un corps de troupes légères Européennes. Le plus grand embarras qui puisse contrarier les opérations du général, c'est qu'il est obligé de prendre l'avis des astrologues. S'agit-il d'avancer, de reculer, de le-

---

(a) Voyez les voyageurs modernes. Nous avons rapporté les expressions du traducteur, *tome III, page 222.*

ver son camp , de l'alleoir , de se mettre en marche , c'est aux astrologues à marquer l'heure favorable pour tous ces mouvemens. Les places de guerres que la Perse entretient pour sa défense sont en très-petit nombre , & leur force tient plus souvent à la difficulté du lieu , qu'à la régularité des fortifications , & à la bonté des ouvrages extérieurs.

*Finances.*

Tous les revenus du Prince consistent en différens droits , dont nous ne ferons pas l'énumération. Ce sera en dire assez , que de rapporter que le Roi de Perse perçoit environ cent millions de notre monnoie , non compris les présens qu'il reçoit de ses sujets , ainsi qu'on l'a vu ci-devant , & les provisions de toute espece de denrées que les gouverneurs des provinces sont tenus de lui envoyer. Comme elles surpassent de beaucoup la consommation de sa maison , le superflu se convertit en argent. Ces souverains ne dépensent pas la vingtième partie de leurs revenus. Tout est régi par des officiers royaux , dont les coffres sont toujours remplis , & qui versent directement au trésor royal.

Une partie des troupes a la jouissance de certaines terres , dont elle tire sa subsistance ; l'autre partie est payée moitié par le Roi & moitié par les grands seigneurs qui ont des gouver-

hérens héréditaires, & qui sont comme des vicerois. Les ministres, les officiers de la couronne ne tirent rien non plus du trésor du Roi, ils ont des terres annexées à leurs charges. Si l'on défraie les ambassadeurs étrangers dans tout le royaume, ce n'est pas aux dépens du souverain comme le croit Tournefort, qui loue beaucoup cette coutume, mais aux frais des habitans, sur lesquels on impose des taxes dans tous les lieux par où passent ces ambassadeurs. La dépense en bâtimens n'est pas plus à charge à l'état. Il n'en coûte que l'achat des matériaux. Toutes les sortes d'ouvriers nécessaires à la construction, sont obligés de venir travailler par corvées pendant le temps qui leur est assigné.

Deux tribunaux, dont les fonctions répondent à celles de nos chambres des comptes, sont chargés de veiller à l'administration des finances, de connoître de tous les différens qui surviennent, & d'examiner la conduite & les comptes de tous les officiers qui y sont employés: mais un coupable n'attend pas leur décision. Les présens & l'argent rendent les juges favorables, & le plus grand concussionnaire est bientôt absous, lorsqu'il est libéral.

#### *Marine & Commerce.*

Quoique la Perse soit située entre deux grandes mers, l'une au midi & l'autre au nord, toute

la marine consiste en quelques bateaux, qui servent à visiter les navires étrangers qui viennent mouiller dans ses ports, & à décharger leurs marchandises. Quelquefois l'état entretient aussi des barques destinées à s'opposer aux incursions des Cosaques, mais elles sont si lourdes & si mal construites, qu'elles ne méritent pas d'attention,

Le commerce est ici une profession si distinguée, que les grands seigneurs & le Roi même ne font pas de difficulté de l'exercer. Les Princes ont leurs commis, leurs facteurs, leurs magasins dans les principales villes du royaume, & font vendre publiquement leurs marchandises. Un négociant de Perse, ainsi que de toute l'Asie, ne fait presque jamais d'affaires lui-même; il a des commis, des correspondances par-tout où s'étend son commerce, & il ne sort que rarement de son séjour.

La manière dont on conclut les marchés est assez remarquable pour mériter place ici. L'acheteur & le vendeur se tiennent par la main droite, qu'ils couvrent de leur mouchoir ou de leur manteau; & ainsi, sans se parler, & avec un visage égal & immobile, ils font leurs marchés par le seul mouvement des doigts. Le bout du doigt vaut un, le doigt plié cinq, le doigt étendu dix. La main entière étendue cent, & fermée mille.

Les principales marchandises sont la soie,

dont on distingue trois sortes, suivant les trois degrés de qualités qu'elle peut avoir, le poil de chevres & de chameau, du tabac, des fruits de toute espece, secs & confits, des chevaux, des cuirs, des nattes, différentes étoffes de leur fabrique, des gommés & des drogues de tout genre. Les Persans seuls ne font qu'un commerce médiocre; le plus considérable est entre les mains des Indiens, des Juifs, des Arméniens & des Hollandois. Les établissemens de ces Européens l'emportent sur tous ceux des autres nations qui y commercent. Les Persans disent qu'il fait bon négocier avec toutes les nations d'Europe, excepté avec la Hollandoise, qui trompe toute la terre, & à qui il est impossible d'en faire à croire. En effet, dit ce voyageur, il n'y a presque point de négociant qui traite avec les Hollandois, qui ne se ruine & ne finisse par une banqueroute.

Quoique les Anglois aient eu des établissemens en Perse plus de dix ans avant les Hollandois, cependant leur commerce n'y a pas beaucoup d'étendue. Ce furent eux qui fournirent au grand Scha-Abbas des vaisseaux pour enlever l'isle d'Ormus aux Portugais, & le Monarque Persan donna les soldats. Il leur accorda en récompense de grands privilèges, & entre autres la moitié du produit des douanes de Bender-Abassi. Mais ce traité est si mal exécuté, que les Anglois ne retirent pas la vingtième

partie du produit réel de cette douane. Le commerce Anglois auroit pu devenir très-considérable, si le projet de se servir de la mer Caspienne & de la voie de Pétersbourg & d'Astracan, eût eu tout le succès qu'on s'en étoit promis. En 1736, M. Elton avoit obtenu les patentes les plus favorables de Nader-Cha, alors régent de Perse, pour les marchands Anglois; & ce commerce fut autorisé par un acte du parlement d'Angleterre, malgré les oppositions des compagnies des Indes & de Turquie, qui fournissoient la Perse de ses marchandises. La cour de Russie approuva aussi ces établissemens. M. Elton devint surintendant du commerce des Anglois en Perse, ce fut ce qui entraîna l'anéantissement. Cet agent, qui étoit d'un caractère turbulent & impérieux, s'étant brouillé avec le consul de Russie à Astrabad sur la mer Caspienne, passa au service de Nader-Cha en 1743. On a prétendu que son dessein étoit de faire construire des vaisseaux pour ce Prince, & d'établir une flotte sur la mer Caspienne. L'année suivante, la cour de Pétersbourg, piquée de la conduite de l'agent Anglois, interdit absolument l'entrée de la mer Caspienne à cette nation, & anéantit par-là toutes les espérances que ce commerce avoit données. M. Elton fut lui-même assassiné, peu de temps après la mort de Nader-Cha,

par ordre des ministres Persans (a). Les François ont fait différentes tentatives pour s'y procurer aussi des établissemens dans ce royaume, mais elles ont toujours été infructueuses.

*Monnoies, Poids & Mesure.*

L'or n'a point cours en Perse. L'argent & le cuivre sont les seuls métaux dont on fabrique les monnoies courantes. Le premier sert à faire le chayé, dont la valeur est environ de cinq sols de France, le mahmoudi qui vaut deux chayés, & l'abassi qui en vaut quatre ou une de nos livres. Les monnoies de cuivre sont le kasbé & le demi-kasbé, qui font la dixieme & la vingtieme partie d'un chayé. Toute la monnoie se fait au marteau, & chaque province en fabrique. L'empreinte que portent celles d'argent est comme celle du grand sceau de l'empire. D'un côté, le nom du Roi, du lieu & de l'année; de l'autre, la confession de foi Persane. *Il n'y a de Dieu que Dieu, Mahomet est le prophete de Dieu, Aly est le lieutenant de Dieu*: & autour de ces paroles, le nom des douze Imans, successeurs de Mahomet. Les pieces de cuivre ont sur une face un lion surmonté d'un soleil, & ce sont les armes de Perse; & sur l'autre, l'année, & le lieu où elles sont fabriquées.

---

(a) Voyez l'extrait du voyage de M. Hanway dans le tome III. des voyageurs modernes.

Les poids dont on se sert dans le commerce sont de deux sortes, le grand & le petit. Ils employent le mot de *man* ou *batman* pour exprimer celui de livre dont nous nous servons. Le man de petit poids revient à cinq livres quatorze onces, poids de Paris, & le man de grand poids est précisément le double. Les divisions qu'ils font sont le ratel, qui est la sixieme partie du petit man, le derhem qui est la cinquieme, & qui porte chez nous le nom de dragme. Le mercel qui est le demi derhem, le dung qui est la sixieme partie du mercel, & enfin le grain d'orge qui vaut le quart d'un dung. Tous les poids d'orient se réduisent au grain d'orge, qui paroît avoir servi de premiere mesure aux hommes. Ainsi qu'en France, il y a des autres poids pour les pierreries & pour la médecine. Leurs dénominations sont peu différentes des nôtres: ce qui mene à croire que de même qu'eux, nous les avons empruntés de l'Arabe.

Ils ont de deux sortes d'aunes; l'une royale qui est de trente-cinq pouces, & l'autre qui en fait les deux tiers. La mesure géométrique est le girib. Nous en avons parlé ci-devant. La lieue Persane s'appelle *fars-sang*, qui veut dire pierre de Perse. Les Grecs nous ont fait connoître ces lieues sous le nom de *parasangue*. Elles valent six mille pas ou deux lieues communes de France.

*Caractere des Persans.*

On a pu remarquer par tout ce que nous avons dit de la Perse, que ses habitans sont en général assez spirituels, doués d'une grande mémoire, & d'heureuses dispositions aux sciences & à toutes fortes d'arts & d'exercices. Leur gout pour le faste, pour les plaisirs & la dépense n'a d'autres bornes que leurs facultés. Vivre & jouir, voilà leur maxime; toutes leurs actions, toutes leurs démarches, tous leurs desirs tendent à cette fin. Tranquilles sur le passé, sans inquiétude pour l'avenir, ne desirant des richesses que pour les répandre & les faire servir à leur satisfaction; ennemis du travail & passionnés pour la volupté, ils aiment à vivre dans l'éloignement de toute sorte d'affaires, & la mollesse a pour eux beaucoup de charmes. C'est de cette maniere de penser, que leur vient une grande indifférence pour la gloire des armes, & beaucoup d'inaptitude aux fatigues de la guerre, sans cependant qu'on puisse les taxer de lâcheté. Point de peuple dont les mœurs soient plus douces, qui ait l'air plus affable, le caractère plus insinuant. Sans être généreux, les Persans sont très-humains envers les étrangers, & exercent l'hospitalité envers tous les hommes, sans distinction de créance & de religion. Ils pensent sur ce dernier point fort différemment des Turcs, qui ont pour tous les cultes étran-

gers une aversion brutale & un mépris insultant ; ce qui annonce un esprit grossier , une raison esclave des préjugés de l'éducation. Les Persans sont les plus tolérans de tous les orientaux , & ne diffèrent pas , à cet égard , des Tartares Calmouques , dont on a vu l'indifférence sur cette matière. Ils permettent à ceux même qui ont embrassé le mahométisme , de l'abjurer lorsqu'il leur plaît. Les prières de tous les hommes leur paroissent également bonnes & agréables à Dieu. Dans leurs maladies , ils ne font pas de difficulté de recourir aux sacrifices des religions étrangères , & la crainte de la mort excite alors leur superstition naturelle. Cependant , remarque Chardin , cette tolérance générale des Persans ne s'étend pas jusqu'aux ecclésiastiques ; ils sont ici , comme par-tout ailleurs , pleins de fiel & de rage contre les gens qui ne professent pas leurs sentimens , & on fait assez ce que peuvent sur leur esprit la haine & la vengeance.

Ces tranquilles Asiatiques s'emporent rarement , & ne se battent jamais. Leur colere s'exhale en injures & en grossieretés les plus déshonnêtes ; mais le nom de Dieu est toujours sacré & respecté. Ils ne voyent qu'avec étonnement un Européen blasphémer ce saint nom dans ses emportemens , & l'outrager par les plus affreuses imprécations. Au contraire , dans leurs discours familiers , ils ne parlent de Dieu que

pour le bénir pour exalter ses perfections. Ils mettent le nom de Dieu à la tête de toutes leurs lettres, & ils ne commencent rien, sans lui faire une invocation. Il est vrai que la plupart du temps c'est moins l'effet d'une piété véritable que de l'ostentation; car en général le Persan est fourbe & hypocrite autant que le Chinois. Le soin qu'il prend d'avoir un maintien modeste n'est autre chose que l'art d'en imposer à la multitude & de parvenir à ses fins. Pour peu qu'on leve le masque qui couvre ces belles apparences de vertu, on reconnoît un homme dissimulé, menteur, infidèle dans le commerce, & capable des plus honteuses supercheries. Ainsi qu'à la Chine, la civilité, la politesse, la flatterie servent de voile à tous les vices, & le cœur humain se trouve étouffé sous tous les artifices de l'hypocrisie.





## ISLES

DU GOLFE PERSIQUE,

ET

DEPENDANTES DE LA PERSE.

*Ormus, Kismich, Lareca & Babren.*

**L**A plus connue de ces quatre isles est celle d'Ormus, quoique d'une étendue peu considérable. Elle est éloignée de Bender-Abassi d'environ cinq à six lieues. Sa circonférence n'en a pas plus de douze à quinze. La chaleur qui y régne, jointe à la nature du sol qui est rempli de sel, la rend absolument stérile. On assure qu'il n'y croît pas un brin d'herbe, & qu'on est obligé d'y porter toutes les choses nécessaires à la vie. Cette isle fut long-temps la clef du commerce qui se faisoit dans toute l'étendue du golfe, & le centre des forces Portugaises sur cette mer. On y voyoit une grande ville qui contenoit quarante mille habitans; mais les Portugais exerçoient avec un orgueil insupportable une tyrannie qui ruinoit les commerçans Européens qui alloient de Perse aux Indes, ils en exigeoient des droits au dessus du capital; ce fut

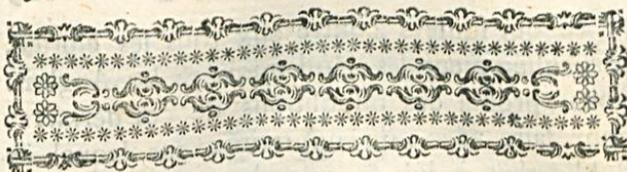
fut ce qui souleva contre eux tous les esprits, particulièrement les Hollandois & les Anglois. Abbas profita des dispositions de ces derniers, pour faire avec eux un traité, par lequel ils s'obligerent à lui fournir des vaisseaux & de l'artillerie. Avec ce secours, il prit Ormus, la ruina entièrement, & n'y laissa subsister qu'un petit fort, où le gouvernement entretient toujours une garnison.

L'isle de Kismich, aussi placée dans le golfe Persique, est assez bien peuplée, & son terroir passe pour être bon. La longueur de cette isle est de trente lieues du levant au couchant sur dix à douze de largeur.

Lareca est une autre isle plus petite que celle d'Ormus, & n'en est éloignée que d'une lieue. Il suffit d'avoir indiqué les noms de ces isles.

Celle de Bahren, fameuse par la pêche des perles, est située dans le golfe de Bassora, & appartient encore à la Perse. Elle est trop peu considérable, pour mériter d'autre description,





## DE L'ARMÉNIE.

### INTRODUCTION.

**L**es auteurs qui nous ont fourni des lumières sur cette contrée, sont les mêmes que ceux que nous avons consultés, pour traiter de l'empire Persan. Mais comme ils ne parloient que de la partie sujette à la Perse, nous avons donné tous nos soins à nous procurer des connoissances plus étendues sur l'Arménie en général. C'est ce que nous avons trouvé dans un ouvrage qui porte pour titre : *Etat présent de l'Arménie, tant pour le temporel que pour le spirituel, avec une description du pays & des mœurs de ceux qui l'habitent* (a). Le nom de l'auteur est ignoré; mais il y a tout lieu de croire que c'est à quelque missionnaire Européen qu'on doit cette description, & il paroît qu'il y a résidé fort long-temps vers la fin du dernier siècle. Tournefort nous a aussi fourni quelques éclaircissemens sur ce pays.

(a) Cet ouvrage, qui forme un volume in-12, a été imprimé à Paris en 1694.



# É T A T

D E

## L'ARMÉNIE.

L'Arménie considérée dans toute son étendue est située entre les 38 & 42 degrés de latitude, le 58 & le 69 degrés de longitude. Ainsi elle a du nord au sud, soixante & quinze lieues de vingt-cinq au degré, & deux cent de l'est à l'ouest. A l'exemple des anciens, nos géographes la divisent en grande & petite, ou en haute & basse. La première qu'on nomme indifféremment Arménie orientale, ou majeure, est partagée entre le Roi de Perse & le Grand-Seigneur, & porte le nom de Turcomanie. L'Arménie mineure ou occidentale est toute entière sous la domination des Turcs.

On n'est pas d'accord sur l'étymologie du nom d'Arménie que porte cette contrée. Sans entrer dans le détail des opinions & des systèmes différens à ce sujet, il paroît que ceux qui le font venir du mot Hébreu Aram, qui signifie haut & élevé, sont assez bien fondés,

parce qu'en effet ce pays est fort élevé. D'autres écrivains croient ne l'être pas moins à soutenir qu'Aram, petit-fils de Noé, ayant eu ce pays en partage, lui donna son nom. Nous ne déciderons point lequel des deux sentimens est le plus probable; ce point est trop inutile pour nous arrêter davantage.

#### CLIMAT D'ARMÉNIE.

*Fleuves qui l'arrosent. Sa situation avantageuse.*

L'Arménie devrait être par-tout fort tempérée, à ne considérer que l'élévation du pôle; mais elle est généralement froide à cause des grandes chaînes de montagnes qui la coupent en différens endroits. Il se trouve cependant quelques cantons où la chaleur est excessive pendant l'été; ce qui fait que la terre y donne toutes sortes de productions. La plus haute & la plus considérable des montagnes, est le mont Ararat, que les Persans appellent *Agri*, & les Naturels *Mésésonsar*. Elle est fameuse par l'opinion commune où l'on est que l'arche s'y arrêta après le déluge. On raconte (a) qu'il y

---

(a) Voyez l'histoire de Thamas-Koulikan, in-12, 1740, page 4.

L'histoire universelle, traduite de l'Anglois, tome 13, page 21.

avoit autrefois un chemin qui conduisoit au sommet de cette montagne, où l'on pouvoit voir les anciens restes de cette arche, mais que malheureusement un tremblement de terre a fermé ce passage, de façon que personne ne peut se convaincre de la vérité de la tradition. La plaine, aux environs de l'Ararat, est des plus fertiles & des plus agréables, dit Tournefort (a). On y trouve des champs tous couverts de tabac, de toutes sortes de grains, d'arbres fruitiers & de vignobles, mais il y manque des oliviers; & je ne fais où la colombe qui sortit de l'arche, en supposant qu'elle se soit arrêtée sur le mont Ararat, alla chercher un rameau d'olivier: on ne voit pas un de ces arbres dans cette contrée, ou il faut que l'espèce s'en soit perdue; cependant les oliviers sont des arbres immortels. Notre missionnaire anonyme ajoute qu'on a vu sur cette montagne dix mille Chrétiens crucifiés sous Adrien, après la victoire qu'il remporta sur les peuples qui habitoient les bords de l'Euphrate.

Ce fleuve, un des plus grands du monde, prend sa source dans le mont Ararat, & coule d'abord d'orient en occident; mais il se tourne ensuite vers le midi, pour aller se jeter dans le Tygre, autre grand fleuve, qui a aussi sa

---

(a) Tome 3, lettre 19, page 192.

source dans l'Arménie, & qui est, dit-on, si rapide, qu'il parcourt autant de chemin dans un jour, qu'un cheval pourroit en faire dans sept.

L'Araxe & le Kur ou Kiros, dont nous avons parlé, tirent leur origine de l'Arménie, & contribuent à rendre sa situation tout-à-fait avantageuse. Cette contrée placée comme au centre de notre continent, peut communiquer naturellement avec l'Asie & l'Europe, par le moyen de ses grandes rivières & des mers qui l'avoisinent. L'Euphrate & le Tygre lui ouvrent un passage facile dans la Perse, dans l'Arabie & dans les Indes. L'Araxe & le Kur conduisent à la mer Caspienne, par laquelle on entre en Moscovie & dans la grande Tartarie. La mer noire mène à la petite Tartarie sur les côtes de la Natolie, & ensuite par la communication du Bosphore, dans tous les états d'Europe.

*Qualités de son terroir; ses productions en tout genre.*

La diversité du climat de ce pays le rend abondant dans tout ce qui est nécessaire à la vie. Il y a du bled en quantité, & on laboure les terres avec quatorze ou quinze paires de bœufs attelés à la même charrue. Chaque paire a un conducteur qui est monté sur un des deux

bœufs, & tous crient ensemble comme des matelots qui font une manœuvre dans un vaisseau.

Le vin y est abondant, & de très-mauvaise qualité, suivant Tournefort (a); mais les fruits & le gibier n'y manquent pas. Le même voyageur nous apprend que ce pays a (b) plusieurs mines d'argent, de cuivre, & qu'il produit du sel commun fossile, du sel ammoniac, & différentes plantes dont il donne la description.

#### *Villes d'Arménie.*

L'Arménie renferme quelques villes peu considérables par leur grandeur. Elles n'ont ni édifices somptueux, ni fortifications qui méritent d'être considérées. Erzerom est la capitale de l'Arménie Ottomane, & assez peuplée. C'est le centre du commerce de tout le pays; son lustre vient de ce qu'elle sert de passage aux caravanes qui vont de Perse à Alep, à Smyrne, à Constantinople, & *vice versa*.

Erivan est la capitale de l'Arménie Persane, & située dans une belle plaine, à douze lieues du mont Ararat. Cette ville a quelques forti-

---

(a) Tome 3, édit. in-8°. page 108.

(b) On peut consulter le tome 3 des voyages de ce savant, page 117, 127 & 151.

fications, mais elles ne sont ni belles ni d'une grande défense [a]. C'est dans cette plaine que la tradition des Arméniens veut que Noé ait habité avec sa famille avant & après le déluge. A une lieue de la ville, ils montrent l'endroit où ils prétendent que ce patriarche a planté la vigne. Ils sont assez simples, dit Tournefort, de croire que les vignes qui existent sont encore de l'espèce de celle qu'il planta [b]. Ils sont encore beaucoup de contes sur l'origine de la ville d'Erivan; mais toutes ces absurdités marquent l'orgueil & l'ignorance, & ne méritent pas notre attention. A quelques lieues d'Erivan, se voit un ancien monastère appelé des Trois-Eglises, auprès du bourg d'Ich Miadzin, qui peut loger quatre-vingt moines, où l'on reçoit fort bien les étrangers. Près de là, est le palais du patriarche d'Arménie, dont la juridiction s'étend sur une vingtaine d'évêques, & sur un grand nombre de couvens des deux sexes.

### PEUPLES D'ARMÉNIE.

*Leurs usages, leur langage & leurs sciences.*

Les habillemens & la façon de vivre des Arméniens sont les mêmes à peu près qu'en Per-

---

(a) *Id.* page 197 & suiv.

(b) Tome 3, lettre 19, page 198.

se. Outre la langue Turque qui est usitée dans tout le pays, suivant notre anonyme, le peuple a un langage vulgaire, & les savans une langue particuliere qu'ils appellent littéraire. C'est dans cette dernière que se composent tous les livres. Elle est un peu rude & assez difficile à apprendre, parce qu'elle n'a nul rapport avec aucune langue du monde; cependant elle est très-féconde, très-majestueuse, & fort expressive. Tous les termes les plus abstraits de religion, des sciences & des arts qu'elle fournit, prouvent évidemment que l'ignorance ne régnoit pas en Arménie comme à présent; & qu'il devoit y avoir, comme on le fait d'ailleurs, de fameux docteurs & d'habiles maîtres. Les caractères de cette langue sont fort beaux, quelques-uns prétendent que saint Jean Chrysostôme en est l'inventeur. C'est un mérite très-distingué, que de bien lire & de bien entendre cette langue savante. Il n'y a pas deux siècles qu'ils n'avoient pas d'autres livres que des manuscrits: mais aujourd'hui, en 1684, ils en ont en quantité, qu'ils font imprimer en plusieurs villes d'Europe.

#### *Religion des Arméniens.*

Saint Barthelemi & saint Tadeé, qui, suivant Baronius, souffrirent le martyre en l'an 44 [de l'ère chrétienne, porterent les lumières

de l'évangile dans le royaume d'Arménie. Elles avoient ensuite été obscurcies par les ténèbres de l'idolâtrie & de l'ignorance, lorsque, sous le regne du grand Constantin, un nouvel apôtre y parut avec éclat. Ce fut saint Grégoire, que les Arméniens appellent *l'illuminateur*, parce qu'il fit refleurir parmi eux la religion Chrétienne. Ce saint, suivant le rapport des écrivains ecclésiastiques & des Arméniens, se rendit à Rome avec Tiridate, alors Roi d'Arménie, qu'il avoit converti, & dont il avoit même essuyé de rudes persécutions. Là, en présence de l'Empereur Constantin & de Tiridate, il fit au nom de toute sa nation l'union de l'église Arménienne à l'église Romaine; reconnut solennellement la primatie du S. siege de Rome, & saint Sylvestre alors pape, pour le chef de toute la Chrétienté. Le souverain pontife établit saint Grégoire patriarche de l'Arménie, & lui accorda plusieurs beaux privilèges, dans lesquels ses successeurs se sont toujours maintenus, quoiqu'ils aient rompu l'union, & que leur schisme les ait retranchés du corps de l'église catholique.

Tant que la religion Romaine à fleuri en Arménie, observe notre pieux anonyme, elle a donné beaucoup de saints religieux, des prélats vertueux, des docteurs éclairés, & une infinité de martyrs; mais depuis qu'elle est séparée de l'église catholique, la science est tarie,

la foi est morte , & les peuples sont réduits à traîner une misérable vie dans l'esclavage. Leur schisme a été suivi de plusieurs erreurs : voici celles qu'ils ont reçues.

Ils ne reconnoissent qu'une seule nature en J. C. & font la divinité passible , mais ils admettent toutes les propriétés & toutes les opérations particulieres des deux natures , que les Catholiques distinguent dans le Verbe Incarné. Ils croient que non - seulement la nature divine souffrit en J. C. mais encore la Ste. Trinité , ainsi que l'enseignent les *aphtartodocites*. Ils joignent trois croix ensemble , les attachent à un même morceau de bois , & les appellent la *Sainte Trinité*. Dans les hymnes sacrées où se trouvent ces mots , Dieu saint , Dieu fort , ils ajoutent , qui avez été crucifié pour nous.

Ils croient que le Saint Esprit , qui , selon eux , procède du pere par le fils , est au dessous d'eux , ce qui fait que des trois croix dont nous venons de parler , celle du milieu est plus petite que les deux autres.

Ils prétendent encore , ainsi qu'Eutychès , Dioscore & d'autres hérésiarques , que les deux natures qui sont unies en Jesus - Christ , sont réellement mêlées & confondues , qu'elles n'en font qu'une.

Dans la croyance où ils sont que Jesus - Christ nâquit le jour d'après l'annonciation , ils célèbrent sa naissance le lendemain de cette fé-

te. Ils prétendent qu'avant de naître de la Vierge Marie, le Sauveur avoit pris un corps dans le ciel, que celui dont il nâquit revêtu n'étoit que fantastique & apparent; qu'enfin c'est une absurdité de se persuader que Dieu ait voulu s'abaisser jusqu'à demeurer dans le sein d'une femme, mais qu'on doit croire qu'il n'a fait qu'y passer comme par un canal. Ils ont retranché de l'évangile le passage qui rapporte que Jesus-Christ eut une sueur de sang, & que la terre en fut toute baignée, parce qu'ils regardent cette circonstance, comme une foiblesse qui déshonore la majesté divine.

Ils prétendent que, lorsque Notre Seigneur descendit aux enfers, il en retira toutes les ames, qui furent placées dans un lieu mitoyen entre le ciel & la terre, où les élus n'ont d'autre béatitude que l'espérance de jouir un jour de la gloire, & les réprouvés que la crainte de retourner aux enfers.

C'est une impiété, suivant eux, d'honorer les images. Ils n'adorent que la croix, après y avoir enfoncé un clou & l'avoir baptisée. Toutes les cérémonies légales, quoiqu'elles aient été abolies, ils les observent assez strictement. Ils sacrifient un agneau le jour de pâques, & frottent de son sang le seuil de leur porte. Ils brûlent les os de la victime, & conservent les cendres & le sang en signe d'expiation. Ils offrent pour les morts des sacrifices de moutons

& de bœufs, & les regardent comme une chose indispensable pour leur procurer leur salut. La confession leur est connue, mais ils la pratiquent si superficiellement & si rarement, qu'ils ignorent ce qui est nécessaire pour la validité & l'intégrité de ce sacrement. Un troisième mariage est défendu par cette religion, & passe pour une fornication. Un homme veuf ne peut épouser qu'une veuve, à qui la loi prescrit aussi de ne prendre qu'un veuf pour mari. Une accouchée ne peut aller à l'église qu'après quarante jours.

Les Arméniens ont plusieurs jeûnes très-longs & très-rigoureux, dont la pratique est généralement établie & régulièrement observée. On en compte dix, de chacun une semaine, non compris le carême; & dans tous ces jeûnes, ils ne font qu'un repas par jour, au coucher du soleil. La messe se dit avec du pain sans levain, & ils ne mêlent point d'eau avec le vin dans le calice. Cet usage leur plait si fort, que c'est ordinairement, dit Chardin, pour le détruire qu'il en coûte le plus aux catholiques Romains. Si quelques-uns de leurs prêtres & de leurs évêques vont à Rome abjurer leurs erreurs, dès qu'ils sont de retour en leur patrie, ils retranchent l'eau de la messe, & c'est par-là qu'ils commencent à rentrer dans le *giron* de l'église Arménienne.

Le clergé des Arméniens est composé d'un

patriarche, de plusieurs évêques, de docteurs appellés vertabiets, & d'une multitude de prêtres & de moines, qui sont tous de l'ordre de saint Basile. C'est parmi eux que le patriarche choisit les évêques, & ils continuent toujours à résider dans les couvens & à suivre la regle. Chaque évêque s'attache ordinairement quelques vertabiets qui lui servent de conseil, & comme de grands vicaires, & qui résident avec eux. Ces évêques & leurs docteurs ne disent presque jamais la messe: les autres prêtres ne la célèbrent que le dimanche. Dans les villes même, ces derniers ont chacun leur tour pour cette célébration; de façon qu'un prêtre est quelquefois six ou dix mois sans dire la messe, à proportion du nombre qui se trouve dans un même endroit. Le mariage est permis aux simples prêtres, mais ils ne peuvent se marier deux fois. Quoique le clergé d'Arménie soit fort vicieux & fort ignorant, à commencer par le patriarche, qui vend tous les évêchés & les autres dignités ecclésiastiques, le peuple a cependant pour lui beaucoup de respect & de soumission.

#### REVOLUTIONS D'ARMÉNIE.

##### *Son état présent.*

Il est aisé de présumer, après ce que nous

avons rapporté de la tradition des Arméniens touchant l'arche de Noé, qu'ils font remonter leur origine jusqu'aux enfans de ce patriarche; mais l'opinion des savans d'Europe est que les Syriens sont leurs premiers ancêtres. Elle est d'autant plus vraisemblable, qu'il est prouvé par divers témoignages que les anciens Arméniens se servoient de caracteres Syriaques, & que leur langue différoit peu de celle des Syriens. L'Arménie a eu long-temps ses Rois particuliers, & Diodore de Sicile cite Barzane comme un des premiers, & qui étoit contemporain de Ninus.

Elle fut ensuite partagée en plusieurs petits royaumes, qui s'affoiblirent les uns & les autres, & qui, suivant Xénophon, tomberent à la fin sous la puissance d'Astiage, Roi des Médes. Cyrus en fit une province de son empire, & elle resta ainsi jointe à la Perse jusqu'après la conquête d'Alexandre. Toute l'Arménie fut divisée alors en deux royaumes, qui subsisterent jusqu'au temps de Tigrane, qui les réunit après avoir ôté la vie à Artane, Roi de la petite Arménie. Pompée en dépouilla ensuite Tigrane. Les Romains en investirent successivement plusieurs princes jusqu'au regne de Vespasien, qui en fit une province de son royaume. Lors de la décadence de la puissance Romaine en orient, la petite Arménie retomba sous la domination des Perses, sur lesquels les Turcs la

conquirent. Ils la possèdent encore aujourd'hui.

Le sort de la grande Arménie fut peu différent. Elle eut d'abord ses Rois, devint province Romaine, fit ensuite partie du royaume des Parthes, & fut réunie à la Perse vers le cinquième siècle de notre ère. Les Arabes, les Tartares qui inonderent la Perse dans le septième siècle, la subjuguèrent aussi, & l'ont possédée jusqu'en 1515, que Selim, Empereur des Turcs s'en empara. Ses successeurs l'ont possédée jusqu'à présent, à l'exception de la partie orientale qui appartient à la Perse. L'Arménie Turque est encore habitée par des Curdes, peuples errans, & par d'autres peuples fortis du Turkestan, & appelés Turkmans, d'où est venu le nom de Turcomanie à cette contrée. Ils sont errans ainsi que les peuples de Tartarie, & nourrissent de nombreux troupeaux. On prétend que c'est de ces Turkmans, que les Turcs tirent leur origine.

Nous parlerons ci-après du Turkestan.

#### *Mœurs des Arméniens.*

La nation Arménienne a, généralement parlant, d'excellentes qualités. On remarque que ces orientaux ont un grand fonds de bon sens & de prudence. Ils parlent peu, & ne se déterminent jamais qu'après s'être long-temps consultés; ce qui les rend fort habiles dans toute  
espece

espece d'affaires. Ce sont les Arméniens qui font presque tout le commerce de l'Orient, & qui contribuent beaucoup à celui qui se fait dans toutes les grandes villes d'Europe. Quoiqu'ils paroissent d'un tempérament froid & peu robuste, ils sont pourtant infatigables. Rien ne les rebute : ni le danger d'être exposés à périr de misere dans des pays perdus, couverts de neige ou brûlés par le soleil, ni les fatigues d'un voyage de six mois, pendant lequel ils sont exposés à toutes les injures de l'air, ne peuvent mettre obstacle à leur gout pour le commerce. Venir du fond des Indes en Angleterre, en Hollande, est pour eux un voyage qui n'a rien de difficile, & qu'ils répètent souvent dans le cours de leur vie. A cette activité, ils joignent une grande sobriété & une grande modération dans leur conduite. Il est rare de voir parmi eux des querelles d'éclat, & des emportemens violens. Quelque estimable que leur paroisse un homme, ils l'évitent soigneusement, s'ils remarquent qu'il soit sujet à des mouvemens de colere. Ils ne sont pas moins humains & pas moins hospitaliers que les Persans. Leur conversation a beaucoup de douceur, d'affabilité & d'honnêteté, & en général la fréquentation des Européens, que leur procure le commerce, leur ôte beaucoup de cet air sombre & sauvage, qu'on voit d'abord aux autres peuples de l'Orient. Ils aiment assez la lecture, les livres de

piété, & ils y employent une partie des jours de fête.

Tous ces beaux avantages sont obscurcis par plusieurs défauts, qui ont leur source dans la cupidité de ces peuples. Ils sont soupçonneux & défiants au dernier point. Il faut être sur ses gardes en traitant avec eux ; & il est très-difficile de lier un commerce d'amitié. Ils sont encore fort adonnés à l'ivrognerie ; & l'amour de leurs intérêts est leur passion dominante.





# G É O R G I E .

---

## INTRODUCTION.

**A**ux connoissances que nous avons puisées dans les auteurs que nous avons cités aux articles de la Perse & de l'Arménie, nous avons joint ici celles que nous ont fourni les peres Lamberti & Zampi, missionnaires en Géorgie vers la fin du siecle dernier. Il seroit seulement à souhaiter que leurs relations, moins minutieuses sur les détails de la religion des peuples qu'ils ont fréquentés, fussent plus étendues sur l'histoire naturelle, sur les mœurs & le gouvernement de ces mêmes peuples [a].

---

(a) Elles se trouvent dans le septieme volume des voyages au nord, recueillis & imprimés par Bernard.

---



---

 D I V I S I O N

## GÉOGRAPHIQUE

## DE LA GÉORGIE.

**T**out le pays compris sous le nom de Géorgie, peut se diviser en deux parties; savoir, la Géorgie Turque & la Géorgie Persane. A la prendre en général, ses bornes sont au nord, la Circassie & le Caucase; à l'est, la Perse; au sud, l'Arménie; & à l'ouest, la mer Noire. Dans cet état, la Géorgie étant placée entre le quarante & le quarante-huitième degrés de latitude, & entre le soixante-quatre & le soixante-douzième degrés de longitude, a deux cent lieues du sud au nord, & cent quatre-vingt du couchant au levant.

La Géorgie Turque comprend la Mingrelie, le royaume d'Imirette, & la principauté de Guriel.

La Géorgie Persane renferme le royaume de Carduel & celui de Caker. Il suffira de décrire la vie civile & privée des Mingreliens, pour donner une idée de celle de tous les autres peuples de ces contrées.



# G É O R G I E

## TRIBUTAIRE DU GRAND-SEIGNEUR

---

### MINGRELIE.

*Sa topographie , son climat.*

Cette partie de la Géorgie est l'ancienne Colchide , fameuse par l'expédition des Argonautes pour la conquête de la toison d'or. Le mont Caucafe d'un côté , la mer Noire d'un autre , les forêts dont ce pays est couvert , y rendent le climat très-humide & très-mal sain dans l'été. Les campagnes y sont assez unies , mais marécageuses , & s'élevent à mesure qu'on s'éloigne de la mer pour arriver au mont Caucafe. Cette montagne , la plus haute de l'Asie , est à son sommet toujours couverte de neige , & d'un accès très-difficile. Charadin dit qu'elle est pleine de précipices affreux , que les sentiers y sont si rudes , qu'il put à peine la traverser en huit jours à cheval , quoi-

K 3

que le trajet ne soit que de trente - six lieues. Nombre de fleuves & de rivières considérables prennent leur source dans cette haute montagne. Parmi les premiers, on distingue le Phasé, l'Indus, qui sépare la Perse de l'Inde, & qui a donné son nom à cette partie de l'Asie. Le Phasé, à ce que dit le P. Lamberti, a un cours d'abord fort impétueux, mais ensuite si imperceptible, qu'on s'apparçoit à peine de quel côté il court. On le met au nombre des quatre grands fleuves qu'on dit avoir arrosé le paradis terrestre, & qui est appelé *phison*. [a]. Il va se jeter dans la mer Noire par deux embouchures très - profondes, près desquelles il forme plusieurs îles très - agréables. Les Turcs l'appellent *Fachs*, & les Mingreliens *Riont*. C'est du nom de ce fleuve que Martial prétend que le faisan a tiré le sien, parce qu'il se trouve une grande quantité de ces oiseaux sur ses bords, ainsi que dans toute la Géorgie [b]. Cet auteur dit que ce furent les Argonautes qui en apportèrent en Grece.

Les rivières auxquelles le Caucase donne naissance, sont en grand nombre, & paroissent provenir de la fonte des neiges, dont le som-

---

(a) Les trois autres sont, l'Euphrate, le Tigre & l'Araxe, appelé *Gébon* par l'historien sacré.

(b) *Arginâ primum sunt transportata carinâ.*  
*Ante miki notum nil nisi phasis erat.*

met de ce mont est perpétuellement couvert. Elles n'offrent d'autres particularités que celles d'être extraordinairement abondantes en truites & en esturgeons.

---

É T A T

DE LA MINGRELIE.

*Qualités de son terroir ; ce qu'elle produit en tout genre.*

L'Air humide qui régné continuellement dans ce pays, & les qualités marécageuses du sol, rendent en général les terres d'un mauvais rapport. On n'y voit que peu de fortes de grains & de légumes. Les fruits y sont de mauvais gout & presque sauvages. Le seul qui y vienne bien est le raisin. On plante la vigne près des arbres, & elle s'éleve jusqu'à la cime des plus hauts. Chardin dit avoir vu des seps si gros, qu'à peine il pouvoit les embrasser. Le grain le plus commun ici, & qui fait la nourriture ordinaire de tous les peuples voisins du Caucase & de la mer Noire, est le gom. Il est menu comme la coriandre, & fort ressemblant au millet. On le cultive comme le bled de Turquie, à qui sa tige ressemble par la hauteur. &

par la forme. Il se recueille au mois d'Octobre ; & ne demandé d'autre préparation pour être mangé que d'être bien sec. On jette le grain dans de l'eau bouillante, où il se réduit en une pâte fort blanche qui se mange chaude, & qui est d'assez bon gout, suivant Chardin; mais il observe qu'il faut avoir soin de boire du vin pur en mangeant cette espece de poudding, pour en tempérer les propriétés froides & laxatives, qu'il a au plus haut degré. On ne nous parle d'aucune plante de cette contrée, si ce n'est de la petite centauree, de la réglisse & du lin qui y est la plus commune de toutes, & que l'on cultive le plus généralement. On nous dit aussi qu'il s'y trouve des vignes, & qu'on y fait du vin. Les animaux sauvages & domestiques sont les mêmes ici qu'en Perse, & le gibier de terre & de riviere y est fort commun. Il n'est point de pays où l'on voie une aussi grande quantité d'oiseaux de rapine. Le voisinage du Caucase, où ils font leurs nids, en produit de toutes les especes, depuis l'aigle & le faucon jusqu'à l'épervier. *Peut-être aussi, dit le bon missionnaire Lamberti, que le même ciel qui porte les hommes au brigandage, fait les mêmes impressions sur les oiseaux.*

Le même nous apprend que la Mingrelie renferme des mines d'or, d'argent & de fer; d'ocre & d'antimoine, mais que ces peuples sont si jaloux de ces richesses, qu'ils prennent

tous les soins possibles pour en cacher la connoissance à leurs voisins.

La Mingrelie n'a ni villes ni bourgs, mais seulement deux villages sur le bord de la mer Noire, où les Turcs viennent apporter des marchandises. La nation habite dans des maisons éparées çà & là, & placées chacune à la volonté du propriétaire. On ne peut faire mille pas sans en rencontrer trois ou quatre l'une proche de l'autre. Le souverain du pays a neuf ou dix châteaux bâtis dans des bois impénétrables, & fortifiés d'une tour de pierre qui est au centre, & qui sert à mettre en sûreté tout ce que le prince a de plus précieux. Au reste, tous ces bâtimens sont pauvres & misérables.

## M I N G R E L I E N S.

*Leur portrait. Leurs mœurs. Leurs usages. Leurs sciences.*

Tous nos voyageurs s'accordent à dire que le sang de Mingrelie est très-beau, que les hommes y sont grands & bien faits, les femmes charmantes, & de la taille la plus admirable. Elles ont outre cela, dit Chardin, un regard tendre, qui semble caresser tous ceux qui les regardent, & demander de l'amour. Elles se peignent les sourcils, se fardent, mettent tout en œuvre pour se parer de leur mieux.

Leur habit est à peu près semblable à celui des Persanes , & leur coëffure à celle des Européennes. Elles sont gracieuses , affables , amies des cérémonies , & fort complimenteuses ; mais d'ailleurs les plus méchantes femmes de la terre , superbes , perfides , fourbes , cruelles & impudiques. Il n'est point de méchancetés dont elles n'aient , point de ressorts qu'elles ne fassent jouer pour se faire des amans , pour les conserver , & pour les perdre , lorsqu'elles ont lieu de s'en plaindre.

Les hommes n'ont pas de meilleures qualités que les femmes , & font leur étude de voler. Ils racontent avec une satisfaction extrême tous les larcins qu'ils ont faits , ils en exagèrent le nombre avec complaisance ; on les loue avec excès , & c'est pour eux la plus grande gloire. L'imposture , le meurtre , l'adultère , l'inceste , la bigamie , tous les crimes les plus honteux sont communs ici , & semblent être des vertus. La jalousie ne trouble point les ménages ; & un adultère pris en flagrant-délit , en est quitte pour payer un cochon au mari , & il se mange entre les trois parties. La façon de penser de ces peuples vicieux , n'est pas moins criminelle que leur conduite , & la nature semble ne jamais parler à leur cœur. Ils soutiennent qu'il y a d'autant plus de bonheur à avoir plusieurs femmes & plusieurs concubines , que l'on en a beaucoup d'enfans que l'on vend , &

qui rapportent de l'argent ou des marchandises. Par une suite de ces principes dénaturés, ils ont la barbarie d'égorger les nouveaux nés, lorsque les facultés ou la commodité de les nourrir leur manquent, ou lorsque ces innocentes créatures sont malades.

Rien n'est plus misérable que l'habillement de ces peuples, les payfans y vont presque nuds, & les gentilshommes avec l'air de la plus grande pauvreté, sont fort sales & fort dégoutans. Les femmes ont aussi le même défaut. J'approchois toujours d'elles, dit Chardin, fort épris de leur beauté, mais dès que j'étois resté un moment à leur côté, la mauvaise odeur qu'elles exhaloient, étouffoit l'amour qu'elles m'avoient donné.

Le logement & la façon de manger de ces peuples, ne dérogent point à la mal-propreté de leurs vêtemens. Les maisons n'y ont ni fenêtres ni cheminées. Le feu s'y fait au milieu, & le jour n'entre que par la porte. Point d'autres meubles que des tapis, des nattes ou des bancs. Le peuple est logé avec son bétail, tous y sont tourmentés par la vermine, qui fourmille par-tout. Toute la batterie de cuisine consiste en un seul chaudron, où se fait le gont dont nous avons parlé, & toute la vaisselle est en bois. Il n'y a point ici de table particulière pour le maître de la maison. Hommes, femmes, enfans & valets, tous mangent ensemble; le

prince & toute sa suite jusqu'au dernier palfrenier. On se range en rond dans une cour autour d'une nappe de toile peinte, ou de cuir, & étendue par terre. Chacun se place plus près ou plus loin du maître, selon sa qualité. Des légumes, du poisson sec ou rôti composent tout le dîner des maîtres, les gens n'ont que le gom. Dans les grands festins, on tue un cochon, une vache, un bœuf, on les fait rôtir en entier, & on les sert sur une civiere. La civilité envers les étrangers est de leur servir des morceaux de viande où il y ait des os, apparemment parce que l'usage des fourchettes & des cuillers étant ignoré, il leur est plus facile de porter la viande à la bouche. La boisson ordinaire est le vin, & nos voyageurs conviennent tous qu'il est très-agréable au goût, & très-bon à l'estomac. On le boit toujours pur & à grands coups. Les festins ne finissent jamais que les convives ne soient hors d'état de boire davantage.

On présume bien que chez de pareils peuples, il n'existe ni sciences ni beaux arts. L'agriculture est la seule profession qui soit connue & exercée avec une sorte d'intelligence; ce sont des femmes qui sont les médecins du pays, & elles n'ont d'autres connoissances que celles que l'expérience leur a enseignées, & qui se réduisent à ordonner des purgatifs ou des confortans.

*Religion.*

Les missionnaires qui nous servent de guide, rapportent que la tradition attribue à l'apôtre saint André la gloire d'avoir le premier prêché la foi en Mingrelie; mais depuis cette époque, elle a été altérée par un si grand nombre de cérémonies du rit juif & idolâtre, que les habitans sont tombés dans l'ignorance la plus épaisse, & dans un aveuglement déplorable. Leur religion est la même que celle des Grecs quant au fonds. Pourvu qu'ils observent exactement les jeûnes & les abstinences prescrites; en faisant une bonne œuvre ou un présent à l'église, ils se croient absous des crimes les plus graves. Il est vrai que leurs évêques & leurs prêtres les entretiennent dans cette créance en leur vendant tous les sacremens, & en leur donnant l'exemple du dérèglement le plus criminel. A la tête du clergé est un patriarche appelé *catholicos*, qui a six évêchés à sa nomination, & qu'il vend à celui qui lui en offre davantage. Les simples prêtres, de leur côté, vendent leur ministère le plus cher qu'ils peuvent, & c'est ce qui fait tout leur revenu. Le droit de faire des sacrifices, qui leur est réservé, leur procure encore des profits considérables, ainsi que le don qu'on leur attribue de

prédire & d'enseigner les moyens d'être heureux.

Les Mingreliens ont différentes fêtes, dont les principales ne sont jamais mieux solennisées qu'à manger & boire avec excès. Le jour de l'an se célèbre par une cérémonie singulière. Elle consiste à promener avec soi ce que l'on a de plus précieux, & à attacher aux portes des branches de lierre. A Pâques on se donne des œufs réciproquement à l'église; on se souhaite de bonnes fêtes, & on passe la journée dans la débauche. Le même jour, c'est la coutume chez les princes d'apporter un agneau rôti devant eux à la fin de la messe. Le prince le met en pièces avec ses mains, & le distribue lui-même à toute sa suite, & c'est là leur communion paschale. Nous en avons assez dit pour faire voir que ces peuples ne sont chrétiens que de nom. Passons aux cérémonies de leurs mariages & de leurs enterremens.

#### *Mariage.*

L'union conjugale n'est proprement qu'un contrat de vente, par lequel les parens de la future conviennent de la livrer après l'exécution des conditions stipulées. Le pere de l'épouse donne un grand festin, après lequel le mari emmene sa femme chez lui avec sa dot, qui consiste, pour l'ordinaire, en habits, bijoux

& quelque bétail. Une nouvelle fête commence ici & dure trois ou quatre jours & autant de nuits. Cependant la cérémonie de l'union n'est pas encore faite, & l'on a grand soin d'en cacher l'instant par la crainte des sortilèges. Au reste, elle se fait en tout temps, à l'église ou à la porte, & même dans une cave; car ils révérent cet endroit autant que leurs églises [a]. Voici en quoi consiste cette cérémonie. Les deux mariés paroissent devant un prêtre, avec un parent ou un ami qui sert de parrain. Pendant que le prêtre récite quelques prières, le parrain met une espee de voile sur la tête des deux conjoints, & coud ensuite leurs habits l'un à l'autre. Puis il met sur leur tête des couronnes de fleurs, changeant alternativement ces couronnes, & les faisant passer trois ou quatre fois de la tête du mari sur celle de la femme, selon que le prêtre récite certaines oraisons. Il prend ensuite un morceau de pain qu'il rompt en sept parties, & leur en met dans la bouche à chacun une, & recommence jusqu'à la septieme qu'il mange lui-même. Il leur donne aussi à boire à chacun trois fois dans la même coupe, & boit ce qu'ils ont laissé. Alors il ne reste plus, pour parfaire l'union, que la

---

(a) Voyez la relation du pere Lamberti, page 158. Chardin, tome I. page 214.

cérémonie qui n'exige pas de témoins, & qui n'est jamais oubliée.

*Funérailles.*

Il n'y a pas moins de singularité dans les devoirs qu'ils rendent à leurs morts, que dans les cérémonies du mariage. Dès qu'un parent ou un ami est à la dernière extrémité, on lui ôte tout ce qu'il a sous la tête, de façon qu'elle reste pendante, & que le malade est bientôt étouffé; alors tout le monde qui est présent, & dans la maison, s'arrache les cheveux, & pousse des lamentations affreuses. Tous semblent une troupe de désespérés. Si c'est une femme qui a perdu son mari, elle déchire ses habits, elle se dépouille nue jusqu'à la ceinture, s'arrache les cheveux, se bat la poitrine à grands coups de poing, & s'enlève avec les ongles la peau du sein & du visage. A toutes ces grimaces, elle ajoute encore des grincemens de dents, des hurlemens & des contorsions qui la feroient prendre pour une possédée dans les accès de sa fureur diabolique. Les hommes témoignent leur douleur à peu près de la même manière à la mort de leurs femmes. Cette rage funebre dure dix jours dans tout cet éclat, & diminue ensuite insensiblement. Pendant cet espace de temps, les parens des morts, les amis, hommes & femmes viennent le pleurer, & se rangent,  
dans

dans ce dessein, autour du cadavre. Tous se battent la poitrine des deux mains, en criant comme en chœur, *vaih, vaih*, ou *ohi, ohi*. Les cris & les coups étant mesurés, & allant ensemble, cette scene forme la plus cruelle image d'un désespoir qu'on ne peut regarder sans frémir. Tous s'arrêtent au même instant, & l'horreur de ce silence est ensuite interrompu par les premiers emportemens.

Le quarantieme jour du deuil on enterre le mort. Un évêque dit la messe, & tout ce qui a appartenu au défunt, comme son cheval, ses armes, lui est dévolu de droit. On ne se sépare qu'après un grand festin que l'on donne à tous ceux qui sont venus pleurer ou assister aux obseques. Rien n'est plus ruineux pour les maisons qu'un pareil enterrement. D'abord la messe de l'évêque coûte plus de cinq cens écus. La plus grande partie de ces pleureurs ne viennent se lamenter auprès du mort que dans le dessein de vivre pendant quarante jours aux dépens de la succession. Qu'on juge par-là si leur affliction est bien sincere, & si un deuil semblable peut faire sensation sur des Européens qui en sont les témoins.

Le lendemain de Pâques, on célèbre la fête des Trépassés. On porte des fleurs sur les sépultures, on y allumie des cierges, & le prêtre bénit les viandes qui servent à se régaler les uns les autres sur le cimetièrè même, jusqu'à la fin de la journée.

*Gouvernement des Mingreliens.*

Il paroît par le récit de tous les voyageurs, que le Souverain de Mingrelie jouit d'un pouvoir absolument despotique dans ses Etats, quoiqu'il paie un tribut au Grand-Seigneur. Toute la nation se divise en trois ordres, la noblesse, les gens du peuple & les gens riches qu'ils appellent *faceurs*. On donne le nom de *ginasca* aux gentilshommes de la première classe, & celui de *ginandi* aux autres. Les premiers ont seuls le droit d'avoir des gentilshommes à leur service. Les *ginandi* se servent de *faceurs* ou des *moinalli*, nom que l'on donne à ceux qui composent la classe du peuple. On ne connoît d'autre noblesse que celle qui se transmet par le sang, & personne ne peut sortir de son rang, fût-elle la plus riche de toute la contrée. Le peuple est esclave, & les gens de cet ordre servent de bêtes de somme aux gentilshommes, qui, dans leurs voyages, les chargent de leurs effets, & se font suivre à pied; en un mot, le nombre des serfs fait la richesse des gentilshommes. Ils sont les juges souverains de la vie & de la mort de leurs sujets. Lorsqu'une famille est éteinte, ils héritent de tous ses biens, ou même si elle se trouve réduite à une seule personne, ils la vendent aux Turcs pour s'emparer de ce qu'elle possède. Tous les nobles passent leur vie à chasser & à voyager

de côté & d'autre, traînant après eux leur famille, femmes, enfans & domestiques, & allant manger chez leurs payfans, qui sont obligés de les recevoir de leur mieux. Le Prince fait aussi annuellement ces sortes de visites dans tous ses états. Il reçoit ses tributs dans ses domaines & des présens par-tout ailleurs. Il juge aussi les procès sur le champ, & sans s'arrêter, prenant les requêtes qu'on lui présente, & prononçant son jugement toujours en chemin faisant. Si l'affaire est d'une grande discussion, & qu'il faille entendre des témoins, le Prince ordonne aux parties de se rendre à l'endroit où il doit passer la nuit, & là il prononce en dernier ressort. Tous les autres seigneurs en font de même dans leurs terres, & terminent les différens de leurs vassaux. Mais s'il arrive quelque contestation entre des nobles, elle se plaide avec les armes, & la force en décide. On fond, à main armée, sur les terres de la partie adverse, on enleve ses vassaux, on extermine ses bestiaux, on pille, on brûle, on abat tout ce qu'on rencontre; on se livre enfin aux transports de la rage la plus furieuse. Si les deux partis se rencontrent, on se livre un combat sanglant. Le plus foible & le plus maltraité ne manque pas alors de recourir au Souverain, qui, sans cela, ne prendroit aucune connoissance de ces querelles. Il mande le vainqueur par une personne de considération de sa

cour, suivant sa qualité, & il accommode le différent. Cependant la paix ne dure, d'ordinaire, que jusqu'à une occasion favorable de se venger.

Comme il n'y a point de gentilhomme qui n'ait quelque querelle, c'est ce qui les engage à aller toujours bien armés & suivis de tous les gens qu'ils peuvent entretenir. Leur défiance est telle qu'ils ne se couchent jamais qu'avec leur épée, & la mettent sous leur ventre pour s'endormir. Les autres armes dont ils se servent sont la lance, l'arc, le fabre, la masse d'armes & le bouclier. Quelques-uns ont aussi des armes à feu; en général, ils sont tous bons soldats & ne servent qu'à cheval.

La justice criminelle n'est pas moins sommaire que la justice civile, & appartient aussi aux seigneurs ou à des juges qu'ils nomment. Il y a des peines capitales pour les crimes; & le supplice le plus grand est d'ôter la vue avec un fer rouge qu'ils appuyent sur les yeux. Dans les cas où les criminels ne sont pas convaincus, on a recours au jugement de Dieu, anciennement en usage en Europe. Le soupçonné est obligé de retirer une croix du fond d'une chaudière d'eau bouillante. On enveloppe ensuite son bras, on le cachete, & trois jours après on l'examine: s'il ne paroît aucune marque de brûlure, il est déclaré innocent; dans le cas contraire; il est puni. Si le soupçon d'un

crime tombe sur deux personnes, on les fait combattre l'une contre l'autre, & la première blessée est déclarée coupable & condamnée au supplice.

Lorsque le Prince est en guerre avec ses voisins, chaque seigneur est obligé de venir le joindre avec un nombre de soldats proportionné à ses richesses. Ces troupes ne gardent ni ordre ni rang en chargeant leurs ennemis, & n'ont pas d'autres officiers que leurs propres seigneurs. Leurs guerres se réduisent à tomber sur le pays ennemi, à le ravager & à faire le plus de prisonniers qu'ils peuvent. Ont-ils abattu un homme de cheval, ou le surprennent-ils, le chef de la troupe saute à terre & lie l'ennemi avec la corde qui lui sert en tout temps de ceinture, & le donne à garder & à conduire à ses gens. Celui qui fait ainsi des prisonniers a sur eux droit de vie & de mort, & communément il les vend aux Turcs.

Chardin rapporte que les revenus du Prince de Mingrelie ne montent pas au-delà de vingt mille écus. Les droits d'entrée imposés sur les marchandises, ceux de sortie, les esclaves qu'il vend, les confiscations qu'il fait, c'est là tout ce qui compose ses richesses. Il est vrai que tout entre dans ses coffres, parce qu'il est servi par ses vassaux sans appointemens, & que son domaine lui fournit toutes les denrées dont il a besoin pour la consommation de sa mai-

fon. Toute la cour est composée de deux cent gentilshommes, & la suite de deux ou trois cent personnes.

Le commerce de Mingrelie ne consiste qu'en échanges qui se font à des foires assignées en certains endroits, & dans certains temps. On y apporte des draps, des feutres, toutes sortes de grosses étoffes, d'armes, de harnois de chevaux, de cuirs & d'ustenciles de ménage. On remporte des esclaves, dont le nombre monte annuellement à dix ou douze mille, de la soie, des peaux de bœuf, du buis, de la cire & du miel qui a la plus grande réputation. Il n'y a point de monnoie dans le pays. Au milieu du siècle dernier, un de leurs Princes avoit fait fabriquer des piéces d'argent de la même façon que les abassis qui ont cours en Perse; mais les matieres ont manqué après sa mort, & la fabrication en a été totalement abandonnée. Cependant ils reçoivent les piaftres & toutes les monnoies étrangères, mais sans prix déterminé, & seulement en échange de ce qu'ils veulent donner d'après l'estimation qu'ils en font.

*Révolution de Mingrelie.*

Tout ce qu'on nous apprend des différentes révolutions qu'a essuyées la Mingrelie, se réduit à dire qu'elle étoit autrefois dépendante du royaume d'Imirette; qu'un de ses gouverneurs

s'étant révolté contre son Roi, s'en attribua la souveraineté, & prit le titre de Dadian (a), & que c'est de lui que descendent les Princes qui gouvernent la Mingrelie depuis quinze ou seize générations, & qui sont aujourd'hui sous la dépendance du Grand-Seigneur. Chardin dit que le tribut que le Prince de Mingrelie paie à la porte, est de soixante mille brasses de toile de lin. Avant de terminer cet article, il est bon de faire remarquer un usage universel dans ces contrées; c'est qu'un inférieur ne peut rien présenter à son supérieur, soit présent, lettre ou requête, qu'un genou en terre. Il y a apparence qu'il a pris sa source à la cour des Empereurs Grecs, où il portoit le nom d'adoration, & qu'il s'est de-là répandu vers la fin du bas empire chez tous ces Princes chrétiens voisins de la mer Noire, & autrefois vassaux de l'Empereur.

---

(a) M. Peyssonel, auteur de l'essai sur les troubles actuels de Perse & de Géorgie, de qui nous empruntons ce récit, s'est trompé, si l'on en croit le pere Lamberti, en rapportant d'après Chardin, que le nom de Dadian est un titre qui signifie Chef ou Roi. Le Missionnaire dit que c'étoit le nom propre de cet usurpateur, qui a passé ensuite à ses descendants. Il ajoute que le titre de Roi est désigné par celui de *Chefilpe*. Voyez *les Voyages au Nord*, 7e. vol. pag. 137.

Le missionnaire Lamberti rapporte, d'après Ammien Marcellin, que les Mingreliens tirent leur origine des Egyptiens. Cette opinion est fondée sur le témoignage de Diodore de Sicile, lequel dit que le Roi Sésostris ayant subjugué la Schytie, laissa sur les bords du Palus Méotide une colonie d'Egyptiens, qui, de son temps, pratiquoient encore la circoncision, & semoient beaucoup de lin, ainsi que les Egyptiens. Pour moi, continue le Missionnaire, j'ajouterai à la probabilité de ce sentiment, que les Mingreliens sont, ainsi que les peuples qu'on vient de nommer, fort attachés à l'interprétation des songes, & que leurs entretiens du matin roulent toujours sur ceux qu'ils ont eus pendant la nuit.





R O Y A U M E  
D'IMIRETTE EN GEORGIE,  
*TRIBUTAIRE DE LA PORTE.*

**C**HARDIN donne à cet état cent vingt lieues de long & soixante de large. Ce pays, que les anciens ont connu sous le nom d'Ibérie, est rempli de bois & de montagnes comme la Mingrelie ; mais il s'y trouve des vallées plus spacieuses & des plaines plus fertiles. On y voit aussi quelques bourgs, quelques villages & trois châteaux placés dans des lieux naturellement très-fortifiés, qui appartiennent au Prince du pays. Il en avoit un quatrième qui étoit même le plus considérable. Les Turcs le lui enleverent dans le siècle dernier.

Quant aux mœurs, à la religion & aux usages, ce sont les mêmes qu'en Mingrelie, même penchant au brigandage, au larcin, à la perfidie, à la dissolution & à toutes sortes de débauches.

## PRINCIPAUTE

## DE GURIEL

**C**E petit pays s'étend le long de la mer Noire, depuis la riviere de Phafe jusqu'à un autre qui en est éloignée de quarante lieues. Il est renfermé entre l'Imirette, la Mingrelie, le Caucase & la mer Noire.

Le sol y est aussi marécageux qu'en Mingrelie; les terres y sont aussi peu fécondes, les habitans vicieux au même degré que leurs voisins, & tout aussi misérables.

Le Grand-Seigneur possède dans cette principauté une petite ville & une forteresse, appelées Akalziké; elles sont bâties dans le mont Caucase, & il y tient une garnison & un Pacha qui la commande. C'est à ce gouverneur que les Princes d'Imirette & de Guriel envoient leurs tributs. Celui du premier consiste en quatre-vingt enfans, filles & garçons, depuis dix ans jusqu'à l'âge de vingt. Le Prince de Guriel en donne quarante-six en observant les mêmes conditions.

L'histoire de ces deux souverainetés ne nous apprend que ce que l'on voit arriver si fré-

quemment chez des barbares & dans des royaumes dont le trône est mal affermi, des usurpations, des tyrannies, des guerres cruelles, des cruautés inouïes, tous les crimes enfin que l'ambition, la vengeance inspirent, & que la force exécute.





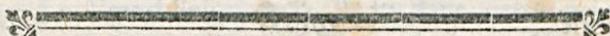
# G É O R G I E

## P E R S A N E ,

APPELLE'E GURGISTAN.

*Sa division géographique, son état actuel, usages  
& religion de ses habitans.*

**L**A Géorgie Persane, appelée simplement la Géorgie, comprend les principautés de Caket & de Karduel.



## R O Y A U M E

# D E C A K E T .

**L**A principauté de Caket forme la partie orientale de Gurgistan, & s'étend, du midi au nord, l'espace de soixante lieues de France, sur trente de largeur du levant au couchant.

L'air y est plus sain qu'en Mingrelie; mais les paysans n'y sont ni plus libres, ni moins

misérables. Toutes leurs occupations consistent à cultiver la terre & à rendre à leurs seigneurs les services auxquels la servitude les oblige. Il n'y a point d'autre ville que celle de Caket dans tout ce petit royaume, qui est aujourd'hui réuni au gouvernement général de la Géorgie, sous l'autorité d'un viceroi qui réside à Teflis.

Chardin rapporte, qu'étant dans cette dernière ville, il entendit dire qu'il y avoit eu autrefois beaucoup de villes considérables dans le Caket, & qu'elles avoient été détruites par tous ces peuples septentrionaux, sortis des environs du Caucase, tels que les Alains, les Vandales & d'autres Barbares qui ravagerent plus d'une fois l'Europe. C'est dans cette contrée que les anciens plaçoient le pays des Amazones; mais notre voyageur, qui a eu soin de prendre des informations sur l'existence de ces guerrières, dit n'avoir rencontré personne qui eût fréquenté leur pays, mais beaucoup de gens qui en parloient. Il y a apparence qu'on a donné ce nom à des Princesses de cette contrée, peut-être de la Circassie & du pays des Usbecks, où l'on sçait qu'elles ont l'usage de monter à cheval ainsi que les hommes, & de se faire suivre par des personnes de leur sexe, portant des armes & un poignard à leur cein-

ture (a). Pour ce qui est de la mamelle que Ptolomée, Strabon & d'autres écrivains disent qu'on leur brûloit, ainsi que des enfans mâles qu'elles faisoient périr, ce sont autant de fables, & elles ne sont pas rares dans l'histoire Grecque.

La religion établie au Caket est la même qu'en Mingrelie. La congrégation de la Propagande y envoie de temps à autre quelques missionnaires pour y prêcher l'évangile; mais ils y font peu de profélytes; & c'est moins, ainsi que le dit Chardin, pour tirer des fruits considérables de leurs travaux, que pour l'honneur de l'Eglise Romaine; ces missionnaires étant d'ailleurs plus occupés à guérir les corps qu'à sauver les ames. On verra ci-après ce qui fait parler ainsi ce voyageur.

---

(a) Voyez ci-après l'article de la Grande-Bulgarie.





ROYAUME  
DE KARDUEL.

*Son étendue, son climat, ses productions,  
ses villes, ses habitans.*

**L**A position de cette souveraineté est à l'Ouest du Caket auquel elle confine, ainsi qu'à la Circassie, à l'Arménie & à la mer Noire. Elle peut avoir environ cent vingt de nos lieues du nord au sud, & soixante & dix de l'est à l'Ouest.

La température de l'air est à peu près la même ici qu'en Perse, à la réserve que l'hiver y est plus froid, & l'été plus chaud. Les terres y sont aussi très-fertiles, pourvu qu'on prenne le soin de les arroser. Tous les fruits d'Europe y sont excellens, ainsi que le vin dont il s'en tire une grande quantité pour les pays circonvoisins, & même pour la provision du Roi & des grands seigneurs de Perse: on y élève beaucoup de vers à soie, & cette marchandise fait un des principaux commerces du pays. Le

bétail, le gibier, la volaille de Perse se trouvent ici en abondance; & suivant Chardin, on ne peut rien manger de plus délicieux que le cochon de cette contrée. Les animaux sauvages sont les mêmes qu'en Mingrelie; mais les oiseaux de proie n'y sont pas si communs, ce qui fait que le gibier y est si abondant, que notre voyageur assure qu'il n'y a point de pays au monde où l'on puisse faire meilleure chère, avec moins de dépense. Le poisson n'est pas plus rare que le gibier. Le Kur qui arrose le Karduel, & la mer Caspienne qui en est proche, en fournissent des deux sortes également bons & à bon marché.

On ne compte que quatre villes dans tout ce canton: *Gory*, *Suram*, *Aly*, & *Teflis*. Les trois premières ne sont proprement que des places de guerre, composées d'un petit nombre de maisons qu'habitent des marchands, & dominées chacune par une forteresse où le Roi de Perse entretient une garnison de cent hommes Persans.

Quant à *Teflis*, c'est une ville assez considérable, & la capitale de toute la Géorgie. Elle est bâtie au pied d'une montagne, & arrosée d'un côté par un bras de la rivière de Kur qui lui sert de fortification. De l'autre côté, elle est environnée d'un rempart, & protégée par une citadelle assez forte, que les Turcs construisirent en 1576, après s'être rendus maîtres  
de

de la ville sous le commandement du fameux Mustapha Pacha. On compte dans Teflis vingt mille habitans, la plupart Géorgiens ou Arméniens, & quelques Juifs & Mahométans. Ces derniers ont seuls le privilege d'habiter dans la citadelle, & la garde en est confiée à des Persans. Quelqu'effort que les Musulmans aient fait pour bâtir une mosquée dans Teflis, les Géorgiens n'ont jamais voulu le permettre; & dans la citadelle même où ils en ont une, les Mollahs n'ont pas droit de monter sur le minaret pour annoncer les heures de la priere. La religion chrétienne du rit Grec est la seule qu'on y professe librement. Il y a quatorze églises; dont huit appartiennent aux Arméniens, & six aux Géorgiens, & le service s'y fait avec la plus grande liberté. Les édifices publics, tels que les bazards, les caravanserais sont des ornemens de la ville, ainsi que le palais du Prince; mais ils n'offrent rien de bien remarquable.

Les capucins ont une église & une maison à Teflis, où réside le préfet des missions que cet ordre a dans tout le pays. Ils y ont été reçus à titre de médecins, & ils ne s'y sont conservés que par le besoin que l'on a de leur ministère dans ce genre. Le plus habile d'entre eux réside auprès du Prince, dont il cherche à ménager la protection, pour défendre ses freres de la persécution du clergé qui s'oppose de tout son pouvoir aux progrès de leur mission.

Et en effet, elle a toujours été infructueuse, quoique la cour de Rome ait accordé à ces religieux tous les privilèges & toutes les facilités qui pouvoient contribuer à étendre leurs travaux apostoliques. Par exemple, ils ont la permission de pratiquer la médecine, la chirurgie, de se faire payer de leurs cures, de leurs opérations. On leur donne en payement du vin, de la farine, du bétail, des chevaux, des jeunes esclaves. Ils vendent tout ce qui ne leur est pas nécessaire. Assurément, sans ces secours pourroient-ils subsister avec vingt-cinq écus romains que la congrégation donne pour pension annuelle à chaque missionnaire, cette somme valant cent livres de notre monnoie? Outre ces belles prérogatives, ils sont encore autorisés à dire la messe sans avoir quelqu'un pour la servir, à la célébrer en toutes sortes de lieux & en toute espece d'habits; à absoudre tous péchés, à se déguiser comme ils veulent, à avoir des esclaves, à acheter, à vendre, à prêter & à emprunter à intérêt. Malgré tous ces privilèges, dit Chardin, ces bons peres ont très-peu de succès dans toute la Géorgie.

Ils virent d'abord chez eux beaucoup de peuple attiré par la nouveauté & par une petite musique de quatre à cinq voix, d'un luth & d'une épinette, mais la foule cessa bientôt; & il ne vient plus aujourd'hui à leur église que cinq ou six pauvres gens à qui ces mission-

naires font gagner quelque chose. L'école qu'ils tiennent est fréquentée par sept ou huit petits garçons misérables, que le desir d'être nourris y fait venir bien plutôt que celui d'être instruits dans la religion catholique. Ce qui s'opposera toujours à la conversion des Géorgiens, c'est qu'ils ne croient pas que les Capucins soient bons chrétiens, parce qu'ils sont d'Europe, & qu'ils ont appris que dans leur pays ils ne jeûnent pas comme eux; pratique que ces schismatiques regardent, ainsi qu'ils l'observent eux-mêmes, comme le point le plus essentiel de la religion chrétienne.

*Peuples de Karduel.*

Si l'on s'en rapporte à Chardin, le sang de Géorgie est non seulement le plus beau de l'Orient, mais de l'univers; je n'y ai pas remarqué, dit ce voyageur, un visage laid parmi l'un & l'autre sexe, mais j'y en ai vu d'angéliques. La nature a répandu sur la plupart des femmes des graces si attrayantes, des agrémens si séduisans, que je tiens pour impossible qu'on puisse les voir sans les aimer. Un peintre, avec l'imagination la plus vive, ne pourroit donner à ses figures un visage plus charmant, une taille plus dégagée & plus parfaite que celle des Géorgiennes. La seule chose qu'on pourroit leur reprocher, c'est de se farder sans goût & sans

intelligence, & cet usage est le plus grand ornement qu'elles prétendent ajouter à leur beauté (a). La malpropreté ne regne pas parmi elles, ainsi que dans la Mingrelie. Les habillemens de l'un & de l'autre sexe sont exactement les mêmes qu'en Perse, ainsi que les maisons & les logemens des grands seigneurs & des gens riches.

*Religion. Gouvernement. Finances.*

La religion que professent les Géorgiens est celle des Mingreliens, & ils ne sont pas meilleurs chrétiens que ces derniers, si ce n'est que ceux-ci jeunent plus strictement & plus rigoureusement, font des prières plus fréquentes. Quant aux mœurs & aux dispositions des Géorgiens, toutes les relations en font une peinture tout-à-fait défavantageuse. On les représente comme des fourbes, des fripons, des traîtres, des ingrats & des menteurs, d'une impudence sans égale. L'ivrognerie, l'impudicité, l'avarice &

---

(a) Tournefort trouve cet éloge outré; il dit n'avoir pas trouvé ces femmes aussi belles qu'il s'attendoit à les voir, & prend de-là occasion de s'inscrire en faux contre les descriptions que la plupart des voyageurs en ont faites, tome 3, pag. 156. Il dit dans un autre endroit, qu'il trouve Chardin fort exact, mais trop prévenu en faveur des Géorgiennes, pag. 165.

l'orgueil regne encore dans tous les états; personne ne prête que sur gages, & le moindre intérêt est de deux pour cent par chaque mois. Les femmes sont aussi vicieuses que les hommes, & il y a apparence que la dissolution générale des mœurs vient de leur passion pour le plaisir, & pour les plus honteuses débauches.

Une sorte de gouvernement féodal est établi ici comme en Mingrelie, & la noblesse exerce ses droits avec la dernière tyrannie. Le prince, quoique Mahométan, nomme le Patriarche & a toutes les prélatures, qu'il remplit de ses parens. Les gentils-hommes s'arrogent le même pouvoir dans leurs terres, non seulement en donnant les bénéfices, mais encore en emprisonnant & en punissant les gens d'église avec autant de sévérité que leurs serfs.

Ils font travailler ces ecclésiastiques à toutes sortes de corvées, leur enlèvent leurs femmes, leurs enfans pour les vendre aux Turcs. Le Prince & les seigneurs de Géorgie, ainsi que ceux d'Arménie, sont depuis long-temps dans l'habitude d'abjurer l'évangile, & de prendre le turban toutes les fois que leur intérêt, les Turcs ou les Persans exigent ce sacrifice: que ne doit-on pas attendre de gens qui n'ont ni mœurs ni religion?

Cette noblesse ne croit pas se dégrader à exercer les fonctions de bourreau: au contraire, les gens de qualité, dit Tournesort, s'en font

un honneur, & c'est un titre glorieux pour les familles: on s'y vante d'avoir eu plusieurs bourreaux parmi les ancêtres, & on se fonde sur ce principe, qu'il n'y a rien de plus noble que d'exécuter la justice sans laquelle on ne sçauroit vivre en sûreté.

Les revenus du Prince consistent en une pension de trois cent tomans (a), qu'il reçoit de la cour de Perse, & en pareille somme que lui rapportent les douanes & les entrées sur les vins & eaux-de-vie. Outre cela, chaque feu lui paye un mouton par an, ce qui peut aller à quarante mille. Il leve aussi des tributs en beurre, en vin, en cire & en toutes les denrées du pays. Les Géorgiens, ainsi que les Arméniens, payent encore au Roi de Perse une capitation de six abassis par tête, malgré les faucons & les esclaves des deux sexes que le Prince de Géorgie est obligé d'envoyer chaque année à Ispahan.

*Origine du nom des Géorgiens, & précis des révolutions arrivées dans le Karduel.*

Les Géorgiens ne se donnent point d'autre nom que celui de Carthueli, & l'on croit que celui de Géorgiens vient du mot Georgi, qu'i

---

(a) Le toman vaut 50 livres de France.

signifie laboureur, sous lequel Pline & Pomponius Mela parlent des peuples de l'Ibérie & de l'Albanie qui forment la Géorgie actuelle.

L'histoire ne nous apprend rien des ancêtres de ces peuples. On sçait seulement qu'ils avoient des Rois très-puissans qui se déclarerent pour Mithridate & Tigraue son gendre, lorsque Lucullus vint leur faire la guerre. Plutarque observe qu'ils n'avoient jamais été soumis jusqu'au temps de Pompée, qui s'avança jusqu'à trois journées de la mer Caspienne, & qui conquit tout le pays compris entre le Kur & le Caucase. Dion rapporte que l'Empereur Claude rendit ensuite l'Ibérie à un de ses Rois appelé Mithridate, lequel fut tué & dépossédé par son frere Pharasmane; mais tous ces faits ne sont pas plus intéressans que le récit de Constantin Porphyrogenete, qui rapporte que la famille des Princes Géorgiens prétendoit descendre de David & de Betsabée, & qu'un de leurs ancêtres, nommé David, quitta Jérusalem pour aller s'établir en Géorgie, où il forma un royaume puissant. L'histoire moderne nous offre des détails plus certains sur les révolutions que cette contrée a essuyées depuis deux siècles; & M. Peyssonel, qui les a donnés, mérite toute notre créance. On peut consulter son ouvrage que nous avons déjà cité si souvent; nous ne nous occuperons que des événemens de notre siècle. Un Prince nommé Vachtan, ayant pris possession

du Karduel & de la vice-Royauté de la Géorgie en 1719, trouva un ennemi si formidable dans Mehemet Kouli-Kan, alors Roi de Caket, qu'il implora l'assistance des Turcs qui s'emparèrent de son gouvernement, & le remirent à Bakar, fils de Vachtan, à condition qu'il embrasseroit le Mahométisme. Bakar ne jouit que peu de temps de sa vice-royauté sous la dépendance des Turcs; voyant qu'il n'avoit aucune autorité, & qu'elle étoit toute entière entre les mains du gouverneur Turc, il renonça au Mahométisme & se retira dans des gorges, où il fit pendant quelque temps une résistance inouïe. Forcé de céder enfin, il passa en 1724 en Russie avec toute sa famille. Dix ans après, Nader-Cha étant entré en Géorgie avec une armée formidable, à laquelle s'étoit joint Teimouras, frere de Mehemet Kouli-Kan, qui lui avoit succédé dans la principauté de Caket, les Turcs furent entièrement chassés du Karduel, & ce petit royaume rentra sous la domination de la Perse. Nader-Cha déclara Teimouras, qui lui avoit rendu de grands services, Viceroy de toute la Géorgie, & ce Prince prit possession de cette dignité en 1740, & vivoit encore à Teflis en l'année 1753, avec la réputation, dit M. Peyssonel, d'homme sage, de bon Prince, de pere tendre, de général habile, & entièrement occupé de la gloire de son fils Heraclius qui depuis a occupé quelque temps le trône de Perse.

---

P E U P L E S  
D U M O N T C A U C A S E.

**N**ous ne devons pas oublier de parler ici des peuples qui habitent le mont Caucase, sans être ni Géorgiens ni Arméniens, ni soumis à aucune espece de gouvernement. Ce sont des montagnards auxquels on a donné différens noms, & qui habitent dans des pays couverts de bois, & affreux par leur situation. On distingue les Suanis, les Abcasses, les Alains, les Zigues & les Caracholis. Comme le pays de ces sauvages n'a jamais été fréquenté, on n'a aucune connoissance de ses productions, non plus que de la façon de vivre de ces peuples. Tout ce que l'on sçait à ce sujet, c'est que les Suanis sont les plus civilisés. Ils touchent à la principauté d'Imirette, où ils viennent par troupes au commencement de l'été pour louer leur industrie & travailler à la campagne. La récolte faite, ils remportent en paiement des chaudrons, du fer, des toiles, des draps, du sel, enfin, tout ce qui est nécessaire à leur entretien. Dans l'hyver, ils viennent apporter des sommes de bois aux habitations des Géorgiens, & remportent de même des marchandises pour leur salaire. Le P. Lamberti nous

les représente comme des gens d'une grande taille, bien proportionnés, braves & vigoureux, mais laids de visage, & d'une malpropreté très-dégoutante. Ils trouvent dans leur pays tous les alimens dont ils ont besoin, & ce n'est que pour avoir des habits & toute sorte de mercerie & d'ustenciles qu'ils vont travailler en Géorgie. Leur occupation ordinaire est la chasse; quelques-uns entretiennent aussi des troupeaux.

Les Abcasses, qui habitent la partie septentrionale du Caucase, sont aussi bien faits que leurs voisins, mais d'une figure agréable avec un beau teint, un temperament robuste, & une adresse singuliere à tout ce qu'ils entreprennent. Ils ne vivent que de chasse, de laitage comme les Tartares, & ont une aversion très-grande pour le poisson. Ils entretiennent des troupeaux nombreux auxquels leur pays, qui est agréable & coupé par des collines fertiles, fournit des pâturages abondans. Ils se rassemblent au nombre de quinze ou vingt familles, & choisissent le sommet de quelques collines pour y dresser leurs cabanes. Ensuite ils environnent ce lieu de haies & de fossés pour n'être point surpris de leurs voisins, ou de leurs compatriotes, qui se font une occupation de s'enlever leurs femmes, leurs enfans les uns aux autres pour les vendre aux Turcs, chez lesquels les esclaves Abcasses sont fort estimés à cause de leur adresse

& de leur beauté extérieure. Il ne faut chercher dans tous ces peuples du Caucase ni loix ni religion, ni rien qui annonce un culte établi. Chacun, à cet égard, suit ses lumières, & se conduit par les principes de l'intérêt personnel, plutôt que par ceux que dicte la raison & l'équité.

On retrouve ici envers les morts les mêmes usages qu'on a vu pratiquer par les Tunguses dans la Sibérie. On met le cadavre dans un tronc d'arbre creusé, on suspend cette espece de biere aux plus hautes branches d'un arbre, & on y attache aussi les armes, les habits du défunt; son cheval n'est pas oublié: & dans l'idée de le lui envoyer, ils le font courir auprès de l'arbre sur lequel repose le cadavre jusqu'à ce qu'il creve, & alors ils l'attachent au tronc du même arbre.

Les Alains, les Zigues & les Caracholis, ou Karakirgues, mènent une vie semblable à celle des Suanis & des Abcasses; raison pour laquelle nous n'en parlerons pas.

P A Y S  
D E S U S B E K S.

---

I N T R O D U C T I O N.

**E**Ntre le pays des Calmouques, au nord ; l'Inde & la Perse au sud, le Tibet à l'orient, & la mer Caspienne à l'ouest, régne un long espace de terre qui s'étend à l'ouest depuis le grand Kobi desert au nord ouest de la Chine jusqu'à la mer Caspienne. C'est ce qui comprend le pays des Usbeks, c'est-à-dire, le royaume de Karazm, la grande-Buckarie & le Turkestan.

Ce pays, dont nous avons promis la description dans notre troisieme volume ayant été très-rarement visité par les Européens, on n'en connoissoit guere que l'existence, jusqu'à l'auteur des notes sur l'histoire généalogique des Tartares. Mais cet écrivain, qui a fait tant de figure dans nos volumes précédens, a donné des éclaircissemens sur cette région. Cette source nous a fourni de bons matériaux, en y joignant quelques circonstances qui se trouvent dans les voyages du pere Avril,

de Chardin, dans la description des pays aux environs de la mer Caspienne, insérée dans le septième volume des voyages au nord, dans l'histoire générale des voyages, & dans la description de l'empire de Russie par M. de Strahlenberg.



## D I V I S I O N

D U P A Y S

## D E S U S B E K S.

Cette région est divisée en trois grandes parties séparées l'une de l'autre par l'interposition d'un désert qui est formé par des branches du grand Kobi; elles sont connues sous le nom de Charasm ou Karasm de grande & petite Bukarie & de Turkestan. Nous avons parlé de cette dernière qui appartient aux Calmouques dans le troisième volume de cet ouvrage. Il n'est plus question que de faire connoître le Karasm & la grande Buckarie, l'une & l'autre habitée par les Tartares Usbeks.



## ROYAUME DE KARAZM.

*Sa situation, son étendue.*

**C**E pays, qui formoit anciennement un royaume particulier, porte le nom de Karazm dès le temps d'Hérodote (a), puisque cet historien & Ptolomée, après lui, ont parlé de Khorasmia. Dans l'état où il est actuellement, il peut avoir cent soixante de nos lieues du nord au sud, & cent vingt de l'est à l'ouest. Il confine au couchant à la mer Caspienne; au nord, au Turkestan & au pays des Calmouques; à l'orient, à la grande Buckarie; au midi, à la province de Chorasan, appartenante à la Perse, dont il est séparé par des déserts d'une grande étendue, & par la rivière d'Anin qu'il ne faut pas confondre avec l'Amur, fleuve de la Mongalie, dont nous avons parlé ci-devant.

---

(a) Histoire générale des voyages, tome 7 page 144.

En général, le Karazm est situé dans un désert sablonneux dont il est environné, ou plutôt n'est lui-même qu'un désert entremêlé de montagnes & de plaines très-fertiles, par-tout où elles sont arrosées de lacs & de rivières. On ne dit rien des productions de ce pays, si ce n'est qu'on nous apprend qu'il a en quelques endroits d'excellens pâturages, des campagnes où l'on cultive le riz, d'autres où croît fort bien la vigne, où l'on tire du vin passablement bon, & où l'on trouve d'excellens melons qui se conservent jusqu'en hyver, & que l'on transporte à Pétersbourg pour la cour de Russie. L'auteur des notes sur l'histoire des Tartares, rapporte qu'on cueille ces melons encore verts, & qu'ils mûrissent après être cueillis.

La fertilité de cette région lui vient d'un grand lac & de trois rivières, qui sont l'Amur, le Khefel & le Sir. Suivant la carte de l'empire Russe par Kyrillow, ce lac, qui porte le nom de lac d'Aral, a presque la même forme que la mer Caspienne; mais il n'a que soixante lieues du sud au nord, & vingt-cinq ou trente de l'est à l'ouest. Ses eaux sont extrêmement salées, & nourrissent les mêmes poissons, & avec la même abondance que la mer Caspienne. Il reçoit les eaux de différentes rivières, sans cependant être sujet à aucun débordement, & sans avoir aucun canal visible par où il paroisse se décharger de toutes les eaux qu'il reçoit. Les

Tartares, qui habitent ses bords, tirent un double avantage de ce lac. Le premier, d'y faire des saignées pour arroser leurs terres, & le second, de trouver dans l'intérieur de ces canaux, lorsque les parties aqueuses sont entièrement desséchées, une croute de sel cristallisé : c'est ce qui en fournit le Karazm & le Turkestan. La rivière que les Usbeks & les Persans nomment Amur, est l'Oxus si fameux dans l'histoire ancienne. Elle produit en abondance toutes sortes de poissons, & si l'on en croit notre auteur, l'univers n'a rien de plus charmant que ses bords. C'est là qu'on voit croître ces melons dont on vante si fort l'excellence, & plusieurs autres fruits délicieux qui se transportent aux Indes & dans la Russie.

Le Khesel, que les Usbeks nomment Khesil, & le Sir appelé Daria par les Russes, ne sont remarquables en rien, sinon que le premier qui se déchargeoit dans la mer Caspienne, tombe actuellement dans le Lac d'Aral, & que le dernier a été l'occasion de la perte de trois mille Russes massacrés par les Usbeks. Nous donnerons le précis de cette défaite ci-après. Nous avons à parler actuellement des villes du Karazm & des peuples qui l'habitent.

Notre auteur divise le pays de Karazm en dix-huit ou vingt provinces, dont le détail n'auroit rien d'intéressant. Urgens, capitale de tout ce royaume, est situé au nord de la rivière

vière d'Amù, à quarante lieues du rivage oriental de la mer Caspienne, sous le trente-neuvième degré cinquante minutes de latitude. Cette ville a été considérable dans les siècles passés ; mais depuis qu'elle est tombée entre les mains des Tartares, & que le bras de l'Amù, qui baignoit ses murs, a pris un autre cours, il ne lui reste plus de son ancienne splendeur que l'apparence d'une grande ville. Sa circonférence est d'une grande lieue, & ses murs sont de briques cuites au soleil. Si l'on en excepte les mosquées & le château bâtis de brique, tous délabrés & tombant en ruine, les autres édifices ne sont que de mauvaises cabanes de terre. L'unique partie de cette ville qui soit entretenue avec un peu de soin, est une grande rue qui en fait le centre, & dont une partie sert de bazar où les marchands étalent leurs marchandises ; ce qui fait qu'elle est couverte en cet endroit pour garantir les marchandises de la pluie. Quoique les droits qui se payent à Urgens ne soient que de trois pour cent, le commerce y est cependant peu considérable actuellement, parce que les marchands ne trouvent pas de sûreté parmi les Tartares Mahométans, ni pour leur personne, ni pour leurs richesses, & qu'il arrive souvent que les exactions accidentelles qu'ils supportent, vont plus loin que la valeur des marchandises. On peut juger par la peinture misérable de cette capitale, si les autres villes du Karazm, qu'on trouve nommées dans

L'histoire des Tartares, méritent seulement d'être citées. La plus considérable de toutes, après Urgens, est celle de Chajuk, vers la grande Bukarie, sous le quarantième degré quarante-cinq minutes de latitude.

## HABITANS

DU ROYAUME DE KARAZM.

*Leurs mœurs, leurs usages.*

L'auteur, qui nous sert de guide, distingue trois sortes d'habitans dans le royaume de Karazm: les Sartes, les Turkmans & les Usbeks. Il observe que les Sartes, qui sont les plus anciens habitans du pays, tirent leur subsistance de leurs bestiaux & de l'agriculture (a). Les Turk-

---

(a) Les Sartes paroissent avoir beaucoup de ressemblance avec les habitans naturels de la grande & de la petite Buckarie; & l'auteur auroit bien fait de s'expliquer à ce sujet, soit en nous apprenant si ce n'est qu'une même nation, soit en nous indiquant en quoi ces deux peuples diffèrent. M. de Stralhenberg assure que les Sartes, qu'il appelle Sertes ou Bukares indifféremment, habitent les pays des Usbeks, la petite Buckarie, & qu'enfin ils sont partagés en trois classes, les vasseaux, les bourgeois, les commerçans. *Description de l'empire Ruffien, tome 2. page 160.*

mans ou Tucomans, ainsi que nos historiens les appellent, tirent leur origine du Turkestan. Dans l'onzième siècle ils se séparèrent des Kauklis, avec qui ils habitoient ce pays, dans la vue d'aller chercher fortune ailleurs, & s'établirent dans le Karazm longtems avant les Tartares-Usbeks. Ils s'étoient divisés en deux troupes, dont l'une ayant fait le tour de la mer Caspienne par le nord, alla s'établir dans les parties occidentales de l'Arménie, qu'on appelle encore actuellement Turcomanie ou pays des Turcomans, & desquels les Turcs tirent leur origine.

La seconde division des Turkmans s'établit sur les bords de la rivière d'Amu & sur les côtes de la mer Caspienne. C'est de celle-ci dont il est question ici. Ces peuples sont grands, robustes, & ressemblent beaucoup aux Tartares par la figure & les habillemens. Ils vivent du produit de leurs troupeaux; l'hyver ils habitent les villes & les villages qu'ils ont sur le bord de l'Amu & vers les côtes de la mer Caspienne; l'été ils campent dans des lieux qui leur offrent de l'eau & de bons pâturages. Leur religion est le Mahométisme, avec la différence que ceux qui sont établis dans le pays d'Astrabath dépendant de la Perse, sont de la secte des Chias, & que les autres professent celle de Sunni; au reste, les uns & les autres n'ont pas la religion fort à cœur. En général, ils sont d'un caractère turbulent, & ce n'est qu'avec peine qu'ils supportent le joug des

Tartares. Ils sont braves comme eux, excellens hommes de cheval, mais moins adonnés au pillage. Comme ils sont soumis aux Usbeks par droit de conquête, ils leur payent un tribut, & souffrent bien des vexations de la part de ces maîtres tyranniques; mais la branche des Turkmans, qui vit sous la domination de la Perse, est traitée avec bien plus de douceur. Les uns & les autres sont composés d'environ cent mille familles. Ils sont divisés en tribus, comme tous les Tartares dont nous avons parlé, & sont gouvernés de la même manière par leur Taiska & leurs Murfes, qui ont les mêmes prérogatives que parmi les autres nations.

#### TARTARES - USBEKS.

Le nom d'Usbeks, qu'on donne indifféremment aux Tartares du Karazm, & à ceux de la grande Buckarie, leur vient, suivant Abulghazikan, d'Ulbeke un de leurs Kans. Cet usage de prendre le nom d'un prince pour lui témoigner l'affection générale de ses sujets, a toujours été en honneur parmi les habitans de Tartarie, & nous avons remarqué que le nom de Tatare n'avoit pas eu d'autre source.

Le corps des Usbeks, tant du royaume de Karazm, que de la grande Buckarie, est composé de quatre tribus qui peuvent mettre aisément sur pied une armée de quarante à cinquante

mille hommes de bonne cavalerie. Ainfi que les Sartes & les Turkmans, les Usbeks de Karazm nourrissent auffi des troupeaux, mais ils ne se bornent pas à vivre du simple produit qu'ils rapportent. Ils trouvent des reffources plus sûres dans le brigandage; auffi s'y adonnent-ils autant que les faifons le leur permettent. En hyver ils habitent les villes & les villages qui font au centre du pays. En été, ils campent dans des lieux où ils connoiffent de bons pâturages, mais en même tems favorables à leur goût pour la rapine, cherchant fans celle l'occafion de piller & de détruire. Ils font des incursions continuelles fur les terres de Perfe & de la grande Buckarie dont ils font voifins. Les traités font un frein trop foible pour arrêter leurs rapines, parce que les esclaves & le butin qu'ils enlevent dans leurs courfes, font leur principale richeffe. Ils n'ont aucune connoiffance des arts & des sciences. Leur vie fe paffe dans l'oifiveté: leurs récréations confiftent à fe raffembler en grand nombre, & à discourir enffemble.

Tout le pays eft divisé entre plufieurs Princes de la même race, dont l'un néanmoins prend le titre de Kan de Karazm, avec une forte d'autorité fur les autres, qui n'a que fon habileté pour mefure. Sa réfidence eft dans la ville d'Urgens, ou aux environs, vers les frontieres de Perfe. Comme il campe pendant l'été fur les bords de l'Amu, fon camp porte le nom de Chiva; c'eft ce

qui a fait donner aux Usbeks , par les Russes , celui de Tartares de Chiva. Ce Kan est souverain dans ses états , sans aucune dépendance de celui de la grande Buckarie , ni d'aucune autre puissance , & il a un conseil composé des Murfes , qui partage avec lui les détails du gouvernement.

C'est dans le pays de Karazm qu'a regné Abulghazikan , ce prince historien à qui on est redevable de l'histoire généalogique des Tartares. Ainsi qu'il le dit lui-même , il descendoit en ligne directe de Zingiskan , & étoit né à Urgens en 1605. Il signala d'abord sa jeunesse par une grande valeur & par son attachement pour son pere , à qui trois de ses freres firent long-tems la guerre , & qu'ils eurent l'horrible cruauté de massacrer avec un autre de leurs freres , après les avoir tenus prisonniers pendant un an. Abulghazi échappa heureusement à leurs cruautés , mais il ne put éviter la trahison. Il fut pris endormi , & envoyé en Perse où il resta dix ans dans une captivité , qui n'eut pour lui d'autre rigueur que d'être observé d'assez près pour l'empêcher de se remettre en liberté. Il parvint cependant à la recouvrer , & se rendit dans le Karazm , où il commença à regner en l'année 1643. Il ne jouit de la souveraineté que pendant vingt ans ; il s'en démit volontairement en faveur d'Amuscha Mahamet Bayadur-Kan , son fils , & consacra à la retraite le reste de sa vie , qui ne fut pas de longue durée , ayant expiré en l'année 1662.

Ce fut pendant ce temps qu'il travailla à son ouvrage ; mais la mort Payant surpris avant qu'il eût pu le porter à sa perfection , il chargea , en mourant , son fils & son successeur d'y mettre la dernière main. Ainsi , tout ce qui est subséquent à son regne , vient d'Amuscha Bayadur-Kan , qui termine son ouvrage par ces lignes. *Moi Amuscha Mahamet Bayadur-Kan , j'ai mis la dernière main à ce livre à Chajuk en l'an 1076 , de l'hégire , c'est à dire 1665 , appelé Gillan ou le Serpent , & j'ai été obligé de m'acquitter de cette tâche moi-même , parce qu'il se trouve fort peu de gens de lettres dans nos provinces.*

Depuis ce tems , on scait par Chardin que les Usbeks ont eu différentes guerres avec la Perse , dans laquelle ils font des incursions si promptes qu'on n'a ni le tems de les prévenir , ni celui de s'opposer à leur retraite. L'écrivain qui a donné des notes sur l'histoire d'Abulghazi , nous apprend que la postérité de ce Prince historien regnoit encore en 1714 dans le pays de Karazm , & qu'un de ses petits-fils envoya , en la même année , un ministre à Pétersbourg pour conclure un traité d'alliance & de commerce avec la Russie ; mais il y a apparence qu'il ne fut pas conclu , puisque c'étoit le Kan des Usbeks qui commandoit en personne , en 1719 , l'expédition contre les Russes sur les bords du Sir.

---

**GRANDE BUCKARIE.**
**S A S I T U A T I O N.**

**C**ette contrée, qui paroît comprendre la Sogdiane & la Bactriane des anciens, avec leurs dépendances, est située entre le trente-quatrième & le quarante-sixième degré de latitude, & entre le soixante & dix-septième & le quatre-vingt-douzième degré de longitude. Ses bornes sont au nord, la rivière de Sir qui la sépare du pays des Calmouques : à l'est, la petite Buckarie dont notre troisième volume offre la description : au sud, la Perse & les états du Grand-Mogol ; & à l'ouest, le pays de Karazm. Ainsi sa longueur est du sud au nord, de trois cent lieues, & de trois cent cinquante de l'est à l'ouest.

Suivant notre auteur, la nature n'a rien refusé à ce beau pays pour en rendre le séjour agréable. Les montagnés renferment des mines très-riches. Les vallées sont d'une fertilité surprenante en toutes sortes de fruits & de légumes. L'herbe croît abondamment dans les campagnes. Les rivières sont remplies d'excellens poissons. Le bois, qui est si rare dans toutes ces contrées, est ici commun en quantité d'endroits ; en un mot, c'est le plus riche terroir de toute l'Asie septentrionale ; mais tous ces avantages servent peu

aux habitans Tartares. La paresse les porte à piller & massacrer leurs voisins, préférablement à employer un travail médiocre à cultiver les biens-faits que la nature a prodigués dans leur pays.

### S A D I V I S I O N.

On divise la grande Buckarie en trois grandes provinces. Celle de Buckarie, proprement dite, celle de Maurenner, qui a pour capitale le Samarkand & celle de Balk. Chacune est gouvernée par un Kan particulier, qui dépend de celui de Buckarie.

### PROVINCE DE BOKARA.

*Ses Filles, ses Habitans, leurs usages.*

La province de Buckarie, proprement dite à Bokara, ou Boghar pour capitale. Cette ville est à vingt journées au sud est d'Urgens; elle est fort grande & fortifiée d'un rempart revêtu de gazons. Elle est divisée en trois parties, dont l'une est formée par le château du Kan qui y fait sa résidence ordinaire. La seconde est composée des logemens des Murles, officiers & autres attachés à la cour. La troisième, qui est la plus grande, renferme les bourgeois, les marchands & tous les artisans. Chaque profession occupe un quartier à part dans cette dernière division. Toutes les maisons particulières sont de terre, mais les édifices publics sont bâtis de pierres. On pré-

tend que cette ville a donné naissance au fameux médecin Avicenne.

Bokara est arrosée par une petite rivière dont les eaux ont la propriété d'engendrer aux jambes de ceux qui en usent, des vers longs d'une aune, qui se tiennent entre cuir & chair. Ils sortent chaque jour de la longueur d'un pouce, & l'on prend soin de les rouler à mesure pour les tirer doucement par cette voie; mais s'ils se rompent dans l'opération, le malade périt infailliblement. Malgré cet inconvénient, il est défendu de boire d'autres liqueurs que de l'eau & du kannés ou lait de jument. Ceux qui violent cette loi, sont condamnés au fouet dans les places publiques. Il y a des officiers établis pour veiller à son exécution, & ils exercent leur charge avec la dernière rigueur. Cette police sévère vient du chef de la religion, qui est plus respecté à Bokara que le Kan même. Jenkinson dit en avoir été témoin pendant le séjour qu'il fit dans cette ville.

La province de Bokara renferme encore trois ou quatre villes qui n'ont rien de remarquable. Elle a appartenu autrefois à la Perse; mais le zèle de la religion l'en a séparée. Quoiqu'elles professent toutes deux le Mahométisme, les Buckariens querellent sans cesse les Persans, parce qu'ils conservent des moustaches. Ils ont cette méthode en si grande horreur, qu'ils les appellent caffres ou infideles. C'est ce qui a

porté la province de Bokara à se soustraire à la domination Persane, & ce qui entretient perpétuellement la guerre entre ces deux états.

La situation de Bokara est très-favorable au commerce, & la rend le passage des caravanes Russes à la Chine. Les Persans y apportent aussi différentes marchandises, & sur-tout des étoffes de laine & de soie. Au reste, les marchands courent ici les mêmes risques qu'à Urgens, & cette crainte n'est pas propre à y en attirer un grand nombre.

#### PROVINCE DE MAURENNER.

Cette province avoit autrefois beaucoup de villes florissantes, dont la plupart sont aujourd'hui ruinées entièrement, ou dans une grande décadence. La principale est Samarkand, qui est située sur une rivière & dans une vallée nommées l'une & l'autre *Soga*, sous le quarante-unième degré vingt minutes de latitude, à sept journées au nord de Bokara. Quoique Samarkand ait beaucoup perdu de la splendeur qu'elle avoit dans les siècles passés, cependant elle est encore d'une grande étendue, bien peuplée & fortifiée par de gros boulevards de terre. On y voit plusieurs maisons bâties de pierre, dont il se trouve quelques carrières aux environs. Le château qui sert de résidence au Kan, est l'édifice le plus spacieux de la ville; mais aujourd'hui

d'hui que cette province appartient au Kan de Bokara, il tombe en ruine. Et lorsque ce souverain vient passer quelque tems à Samakarn, il campe dans des prairies voisines de la ville.

L'académie des sciences de Samakarn est une des plus célèbres & des plus fréquentées de tous les pays Mahométans. La petite riviere qui traverse la ville, & qui va se jeter dans l'Amu, apporteroit de grands avantages aux habitans par les communications qu'elle pourroit leur donner avec la Perse & la Russie, s'ils avoient l'industrie de la rendre navigable; mais pour faire fleurir le commerce à Samarkan, il lui faudroit d'autres maîtres & d'autres voisins que des Tartares Mahométans. On prétend que cette ville fournit le plus beau papier de soie de toute l'Asie, & en effet, il est fort recherché de tous les Orientaux. Le pays produit toutes sortes d'excellens fruits qui passent dans la Perse & dans les états du Grand-Mogol.

Parmi neuf à dix autres villes de la province de Maurenner, on distingue Otrar que les Arabes appellent Farab. Elle est célèbre par la mort de Tamerlan, arrivée en 1405. Quoiqu'elle soit peu considérable aujourd'hui, c'étoit la capitale du Turkestan, lorsque ce royaume étoit dans un état florissant.

## PROVINCE DE BALK.

C'est la plus petite des trois divisions de la grande Buckarie. Elle a son Kan particulier qui en tire un bon revenu, parce qu'elle est très-fertile & très-bien cultivée. Elle abonde particulièrement en soie, dont on y fabrique de jolies étoffes. Les montagnes ont de riches carrières de lapis, & des mines d'or & d'argent, que les torrens entraînent en poudre lorsque les neiges viennent à fondre.

La ville de Balk, capitale du pays, est bâtie sur les frontières de Perse, & la plus considérable de toutes les villes qui sont possédées par les Tartares Mahométans. Elle est grande, belle, bien peuplée, & avec des fortifications d'une bonne défense. C'est dans cette ville que périt, ainsi qu'on l'a dit l'instituteur de la religion des Guébres, le célèbre Zoroastre. Le château du Kan est un grand édifice à l'orientale, presque entièrement construit de marbre qu'on tire d'une montagne voisine. Comme les étrangers jouissent d'une entière liberté dans cette capitale, & que les droits sur les marchandises y sont très-modiques, elle est devenue le centre de tout le commerce qui se fait entre la grande Buckarie & les Indes. On compte encore cinq à six autres villes dans la province de Balk. elles n'offrent rien qui mérite attention.

Les Usbeks, qui obéissent au Kan de Balk,

font les plus civilisés de toute leur nation, & vraisemblablement ils doivent cet avantage à la fréquentation qu'ils ont avec les Persans & les Indiens. Mais si l'on excepte l'industrie & le goût du travail, qui sont un peu plus communs parmi eux que chez les autres nations Tartares, il n'y a nulle différence pour la religion & pour les usages, & ils ne sont pas moins livrés que les autres au vol & au pillage.

Le Kan de Balk est absolument indépendant, & c'est uniquement à la jalousie des princes voisins qu'il est redevable de la conservation de ses états. S'il est attaqué d'un côté, il est sûr d'être secouru de l'autre, par la crainte d'avoir un voisin trop puissant & par-là dangereux.

## HABITANS

### DE LA GRANDE BUCKARIE.

Outre les Usbeks qui forment la nation dominante dans la grande Buckarie, cette province a ses habitans naturels qui portent le nom de *Tajik* ou Buckariens. Ce mot de *Tajik* est un terme de mépris que les Usbeks ont donné à ces peuples, & qui signifie citadin ou bourgeois, parce qu'ils ne se mêlent jamais de guerre, & qu'ils mènent une vie tranquille & laborieuse, professant tous le commerce ou les arts mécaniques. Tout ce que nous avons dit des Bucka-

riens, qui habitent la petite Buckarie, convenant également à ceux-ci il seroit inutile de transcrire cette description, on peut y avoir recours.

Les Tartares Usbeks de la grande Buckarie n'ont rien qui les distingue de ceux dont nous avons parlé. Nous ajouterons seulement ici que les femmes aspirent aussi à la gloire militaire, & ne sont pas moins amies de Mars que de Venus. Elles vont souvent à la guerre avec leurs maris armés ainsi qu'eux, de cotte de mailles & d'un petit bouclier, & s'exposent aux coups avec la même bravoure; la plupart sont très-bien faites, & ne manquent pas plus de beauté que de courage. Peut-être est-ce cet usage qui a donné lieu à la fable des Amazones, dont les anciens ont débité tant de fables avec admiration.

Nous ne parlerons pas de la succession des différens Kans qui ont régné à Bokara & à Balk. On n'a des connoissances sur ce sujet que jusqu'en 1658, & les historiens Persans sont peu d'accord avec Abulgazi. On peut consulter l'ouvrage de ce dernier, ainsi que les extraits que nous ont donné Texeira, & d'Herbelot, le premier dans son histoire de Perse, & l'autre dans sa Bibliothèque orientale.

É T A T  
DU TURKESTAN.

S A T O P O G R A P H I E.

**L**E nom de cette contrée signifie pays des Turcs. Les Arabes & les Persans lui donnent celui de Turan qu'ils font venir de *Tur*, fils d'un Roi de Perse de la première race ; mais les Turcs & les Tartares, sur-tout les Mahométans, assurent que le nom de Turc vient de Turk, fils aîné de Japhet, qu'ils regardent comme le pere commun de tous les habitans de la grande Tartarie, où les Turcs ont pris leur origine.

Le Turkestan est borné au nord par la riviere d'Yemba & par des montagnes qui ne sont que des côteaux en cet endroit ; à l'est par les pays qu'habitent les Calmouques, au sud par le royaume de Karazm, & par une partie de la grande Buckarie à l'ouest ; enfin par la mer Caspienne. Sa longueur est d'environ cent vingt lieues & sa largeur de cent. Ses bornes sont aujourd'hui fort resserrées en comparaison de ce qu'elles étoient avant l'invasion de Gengiskan. On ne connoît que deux rivières considérables dans ce pays, le Sir & l'Yemba. La première est cette fameuse riviere connue des Arabes sous le nom de Si-han,

han, & des Grecs sous celui de Jaxartes. On voit plusieurs villes bâties sur les bords qui sont très-fertiles. Le Sir tombe dans le lac d'Aral, après un cours d'environ cent cinquante lieues. C'est cette riviere qui donna lieu à la malheureuse expédition des Russes, dont nous avons promis un précis.

Pierre le Grand, feignant d'être bien informé qu'on tiroit beaucoup d'or de la riviere de Sir, mais dans le fond n'ayant d'autre desir que de faire fleurir le commerce; il prit dans sa feinte persuasion, les raisons de faire des établissemens sur cette riviere qu'il prévoyoit devoir lui ouvrir une communication sûre avec les Etats de l'Asie Méridionale, parce qu'il supposoit qu'elle se déchargeoit dans la mer Caspienne. Pour tenter l'exécution de son projet, il donna ordre à des personnes entendues dans la marine, d'accompagner les Cosaques du Jaik dans leurs expéditions sur les côtes de la mer Caspienne, pour découvrir l'embouchure du Sir, que les Russes appellent Daria. Ces commissaires ne trouvant aucune riviere considérable qui se déchargeât dans la mer Caspienne, que celle du Khetel, dont nous avons parlé ci-devant, ils en conclurent que c'étoit celle qu'ils cherchoient, d'autant plus que les Cosaques assuroient qu'elle se nommoit Daria ne sachant pas que parmi les Usbebs Daria est un nom appellatif qui signifie riviere. Ils se bornèrent donc à sonder l'entrée

du Khesel, & retournerent faire leur rapport à la cour de Russie, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour reconnoître cette embouchure.

En 1719, le Czar envoya par la voie d'Astracan, le brigadier Beckowitz, avec un corps de 2600 hommes, pour se mettre en possession de l'embouchure reconnue en y bâtissant un fort. Mais les Tartares ayant pris de l'ombrage de ce qu'on étoit venu diverses fois reconnoître la riviere de Khesel, & remarquant par les différens canaux qu'ils faisoient à cette riviere pour arroser leurs terres qu'il ne seroit pas difficile de détourner son cours & de le diriger dans le lac d'Aral, situé beaucoup plus bas que le Khesel, ils s'arrêterent à cette observation, & la mirent à profit en conduisant cette riviere dans le lac d'Aral, par trois bras qu'ils lui creuserent. Beckowitz arriva quelque temps après cette opération par la mer Caspienne, & trouva l'embouchure du Khesel à sec.

Cependant pour exécuter les ordres de l'Empereur, il débarqua ses troupes & se mit à bâtir des forts, autant qu'il étoit possible dans un terrain des plus sablonneux. A peine étoient-ils capables de quelque résistance, lorsque des Usbeks de Karazm, que les Russes appellent Tartares de Chiva, vinrent fondre en grand nombre sur ce nouvel établissement. Beckowitz fit une si belle défense, que le Kan Tartare désespérant de le

vaincre par la force eut recours à la ruse. A cet effet, il lui fit dire secretement qu'au fond du cœur il étoit sincérement attaché aux Russes, & qu'il ne desiroit rien avec plus d'ardeur, que de les voir établis dans son voisinage; mais qu'il se trouvoit obligé de s'opposer à leur entreprise, pour satisfaire les Princes, ses parens & ses voisins. Que leur résolution étoit de faire le lendemain un dernier effort, & que s'il n'avoit point de succès, il tenteroit de les faire accéder à un accommodement.

Le Kan avoit fait faire déjà les mêmes protestations à la cour de Russie, c'est ce qui ne laissa aucune défiance à Beckowitz sur la sincérité de celles-ci. Les Tartares ne manquerent pas le jour suivant de renouveler leur attaque avec tant de vigueur que la plupart combattirent à pied contre leur usage. Mais ayant été repouffés, le Kan envoya deux de ses murses au général Russe pour entrer en conférence. Beckowitz qui avoit été choisi pour cette expédition, parce qu'il entendoit la langue Tartare, demanda que les trois saignées qui avoient été faites au Khesel, fussent rebouchées & qu'il reprît son ancien cours. Les Tartares répondirent que ce travail étoit impraticable par la grande impétuosité des eaux, Beckowitz proposa de s'en charger avec ses troupes, pourvu qu'on lui donna des otages. Comme c'étoit précisément ce que le Kan desiroit, on fut bientôt d'accord. Le général Russe laissant une

partie de ses gens pour la garde des forts, se mit en marche avec le reste. Mais les otages qui devoient aussi lui servir de guide, le menerent par des deserts où il ne trouva que l'eau croupissante qui manqua au bout de cinq jours. Dans cette extrémité ses guides lui proposerent de diviser ses gens en différentes troupes qui suivroient des routes séparées pour trouver plus facilement les secours qui leur manquoient, il fut obligé de suivre ce conseil, quoiqu'il en vit clairement le danger. En effet, les Tartares vinrent fondre sur les Russes qui s'étoient séparés en petits corps, massacrerent Beckowitz ainsi qu'une partie de sa petite armée, & enleverent le reste pour l'esclavage. Ceux qui étoient demeurés pour la garde des forts, retournerent bien vite à Altracau.

L'Yemba, la seconde riviere du Turkestan, quoique très-peu profonde, est remplie de toutes sortes d'excellens poissons & bordée par des campagnes, dont on vante la fertilité & l'aspect. On ne trouve sur ses bords, ni villes, ni villages, mais seulement des huttes & des tentes de Tartares.

## DIVISION

DU TURKESTAN,

*ses Habitans.*

Tout le Pays compris sous le nom de Turkestan, est divisé en deux parties. Celle de l'EST,

qui est occupée par les Karakalpakhs ou les Mankats & celle de l'Ouest, qui a pour maîtres les Kafarkis ou Tartares de la horde de Kafakia.

PARTIE OCCIDENTALE

*du Turkestan.*

La partie Occidentale a pour capitale la ville de Turkestan, qui l'est aussi de tout le pays, & où le Kan des Karakalpakhs fait sa résidence en hiver. Cette place bâtie de brique, sur le bord d'une petite riviere, n'a de remarquable que la beauté de sa situation.

Les Habitans de cette partie du Turkestan, sont une tribu de Tartares nommés Mankats, auxquels les Russes ont donné le surnom de Karakalpakhs, à cause de la forme de leurs bonnets, qui sont ouverts par devant & par derriere avec de larges bords des deux côtés. Ces bonnets portent le nom de koulpakhs en Russie (a). Ces Karakalpakhs, sont des brigands de profession, qui n'ont d'autres fonds pour leur subsistance, que quelques troupeaux & ce qu'ils enlèvent aux Russes qui habitent dans leur voisinage. Ils passent même souvent les montagnes des Aigles en troupes nombreuses, auxquelles s'associent les

---

(a) Voyez l'Histoire générale des Voyages, tome 7, page 243.

Kafatiks , & pouffent leurs courses jusques dans l'intérieur de la Sibérie.

Quoique les Karakalpakhs , forment une nation puissante par le nombre , l'autorité de leur Kan est fort bornée. Les Murfes ont pris sur eux tant d'ascendant , que leur volonté régle entièrement les peuples. Ils ont un titre militaire qui revient à celui de colonel & qu'ils désignent par le mot Bijaul. Ces Tartares peuvent mettre en campagne jusqu'à vingt mille chevaux.

## PARTIE ORIENTALE

### *du Turkestan.*

Taschant est la capitale de cette partie & bâtie sur le Sir , sous le cinquante-quatrième degré de latitude. Notre auteur (a) dit , que c'est une ville fort ancienne , qui a été plusieurs fois détruite & rebâtie dans les fréquentes guerres des princes ses voisins.

Elle est la résidence en hiver du Kan de la Horde de Kafakia , & l'été il campe sur les bords du Sir selon l'usage de tous les premiers Tartares.

Les Kafatkis , sujets du Kan , ressemblent beaucoup aux Calmouques par la figure , par la taille & les habillemens. On observe que le nom de Kafatki signifie une nation sauvage. Ces peuples

---

(a) L'Auteur des Notes sur l'Histoire généalogique des Tartares , page 30.

font presque toujours à cheval. Lorsqu'ils ne font pas occupés de leurs incursions & de leurs brigandages, la chasse est le seul travail auquel ils se livrent. Ils abandonnent à leurs femmes & à leurs esclaves le soin de leurs troupeaux & de leurs habitations. Les chevaux Kasats ont peu d'apparence, mais ils sont pleins d'ardeur & passent pour les plus fiers des chevaux Tartares.

Cette nation occupe de fort belles contrées sur les bords de l'Yemba, mais leur inclination étant tournée à la rapine, ils ne cultivent pas plus de terres que leurs besoins ne le demandent. Leurs troupeaux avec le gibier de leur chasse, font presque leur unique nourriture. Ils sont continuellement en guerre avec les nations payennes qui les avoisinent, & se joignent ainsi que nous avons dit aux Karakalpaks, pour pénétrer dans la Sibérie & y commettre les plus grands désordres. Cependant, il leur arrive souvent d'être très-maltraités dans ces courses, & d'ailleurs ce qu'ils peuvent dérober n'égale pas ce qu'ils recueilleroient de leurs propres terres, s'ils étoient capables de les cultiver, mais ils aiment mieux s'exposer à mille fatigues & à toute sorte de dangers pour vivre de leurs pillages, que de s'attacher à des occupations régulières, qui leur feroient mener une vie plus douce & plus abondante. Les esclaves qu'ils font dans le Karazm & dans la grande Buckarie, ils les vendent aux Persans, aux Arméniens ou aux Indiens. Ce com-

merce est le seul qui attire chez eux des marchands étrangers, & le seul aussi qui se fasse avec sûreté dans leur pays. Ils gardent peu d'esclaves pour eux-mêmes, excepté ce qui leur en est nécessaire pour le soin de leurs troupeaux, mais ils réservent ordinairement toutes les jeunes femmes & les filles qu'ils peuvent enlever dans la Sibirie.

Quoiqu'ils fassent profession du Mahométisme, ils n'ont ni Alcoran, ni Molhas, ni Mosquées. On les croit en état de mettre environ trente mille hommes en campagne; de sorte qu'en se joignant avec les Karakalpaks, ils peuvent composer une armée de cinquante mille combattans, tous de cavalerie.

L'autorité de leur Kan n'est pas moins bornée que celle du Kan des Karakalpaks, & c'est entre les mains des Murfes que le pouvoir réside presque entièrement.

L'Histoire Orientale ne donne que des connoissances fort imparfaites sur la succession des princes qui ont régné dans le Turkestan. On sçait seulement qu'on donnoit le nom de Turcs aux habitans de cette contrée & qu'ils possédoient le Karazm & les deux Buckaries. Gengiskan leur enleva en 1218 ces trois royaumes; il paroît même que leur race fut détruite avec leur pouvoir, car on n'apprend plus rien d'eux dans cette vaste contrée, excepté dans le Turkestan, qui est la dernière partie de leurs anciens états, dont ils

conservent la possession, mais une partie bien peu considérable, si l'on la compare à ce qu'ils avoient autrefois possédé (a).

---

(a) Voyez l'Histoire de ces Princes de M. de Guignes, tome I, pag. 285.

L'Histoire universelle de M. de Grace, tome 7. pag. 535.





# TURQUIE ASIATIQUE.

---

## INTRODUCTION.

**N**Otre plan nous conduisant naturellement à traiter de la partie des Etats du Grand-Seigneur, qui est située en Asie nous devons nous y conformer sans doute ; mais comme ces pays sont assez connus par les différentes rélations que la France entretient avec la Porte-Otomane, & dans toutes les villes qu'on appelle échelles du Levant, qui sont de l'Empire Turc, nous nous ferions un scrupule de nous étendre sur la Turquie Asiatique, autant que sur des contrées plus éloignées & absolument étrangères à des François. Ces motifs font que nous n'en parlerons qu'avec la plus grande précision. Nous aurons soin cependant d'indiquer les voyageurs où l'on pourra se dédommager de notre silence. Voici quels sont ceux d'où nous avons tiré les éclaircissemens succeints qui vont suivre.

Paul Lucas (a), Tournefort, le Baron de Beauveau (b), Doubdan (c), Moriffon (d), Schaw, Otter, dont nous avons déjà cité l'ouvrage. M. Maudrell, M. Drummond, consul Anglois à Alep, & le Docteur Rouffel, médecin Anglois, dont les voyages sont compris dans le recueil des voyageurs modernes. Il est étonnant que l'écrivain, à qui on doit la traduction de cette collection, publiée en Anglois, y ait donné si peu de soin, qu'on y trouve les erreurs les plus frappantes. Nous n'en citerons qu'une. La préface parlant des voyages de M. Drummond annonce, qu'il a enrichi le public par sa description de l'Etat de Tripoli, & fait connoître le récit des differens Etats de la Barbarie. Cependant on est fort étonné de trouver que M. Drummond

---

(a) Ce Voyageur a fait deux fois le voyage d'Asie & d'Afrique. Nous nous sommes servi des deux éditions; l'une de Paris, 1704, en deux volumes in-12, avec le titre de Voyage en Asie & en Afrique; l'autre porte celui de Voyages de Paul Lucas, faits en 1714 par ordre de Louis XIV. dans la Turquie, la Sourie, la Palestine, la haute & basse Egypte. 3 vol. in-12. Rouen, 1728.

(b) Relation d'un Voyage du Levant, in 4°. Nancy, 1715.

(c) Voyage de la Terre-Sainte, in-12. Paris, 1666.

(d) Relation historique d'un Voyage au Mont Sinai & à Jérusalem. Toul. 1704, in 4°.

n'a voyagé qu'en Syrie & dans l'isle de Chypre. L'Auteur François a pris Tripoli de Syrie, pour la république de Tripoli, qui est située en Afrique.

E T E N D U E  
DE LA TURQUIE ASIATIQUE,

*sa Division.*

Nous comprenons sous le nom de Turquie Asiatique, tous le pays que le Grand-Seigneur possède en Asie, & qui est situé entre le deuxième & le quarante-cinquième degré de latitude, & le quarante-quatrième & le soixante-dix-huitième de longitude, son étendue du sud au nord est de six cent soixante lieues, & de six cent seize de l'est à l'ouest.

On divise communément cette vaste région en six grandes parties, sçavoir la Natolie, l'Arabie, la Syrie, le Diarbeck, la Turcomanie & la Géorgie. Nous avons donné ci-devant la description de la Turcomanie ou de l'Arménie majeure, ainsi que de la Géorgie. Il ne nous reste à parler ici que des trois autres parties, parce que nous destinons un article particulier à l'Arabie.

L A N A T O L I E.

La Natolie anciennement appelée Asie mineure, pour la distinguer de la haute Asie, qui ren-

ferme la Perse & les Indes, est une grande pres- que isle, qui a pour bornes à l'est l'Arménie, à l'ouest l'Archipel, au sud une partie de la Méditerranée & au nord la mer noire; elle s'étend depuis le quarante-quatrième degré de longitude jusqu'au soixante-troisième, & depuis le trente-sixième de latitude, jusqu'au quarante-deuxième; ainsi sa longueur peut être d'environ deux cent lieues, sur près de cent quarante de large.

Le nom de Natolie, qu'on donne à cette contrée, vient des Grecs, qui le lui ont donné à cause de sa situation, qui est orientale par rapport à la Grece. On peut dire en général de ce pays, qu'il est fort tempéré surtout du côté du nord, où il est rafraîchi par plusieurs rivières qui le rendroient d'une grande fertilité s'il étoit cultivé. C'est-là que se trouvent, le *Melas*, le *Lycus*, le *Granique*, le *Scamandre*, le *Simoïs*, le *Pactole*, le *Meandre* & plusieurs autres fleuves connus par les anciens Poètes & Historiens. Mais il est fort difficile de les reconnoître, parce qu'ils ont aujourd'hui changé de nom & que les Turcs se contentent de nommer les rivières d'un mot générique, *sou* ou *sou-sou*, qui veut dire eau.

#### CLIMAT DE NATOLIE.

*Ses productions, ses villes.*

L'air de l'Asie mineure, n'est pas le même partout. On la divise en quatre principaux gouver-

nemens, qui font la *Natolie propre*, l'*Amâsie*, l'*Aladulie* & la *Caramanie*; dans les deux premiers, l'air est extrêmement grossier & mal sain, la peste y fait souvent de cruels ravages & les tremblemens de terre y sont très fréquens. Dans les deux autres, l'air y est pur & on n'y éprouve pas des accidens aussi funestes.

Le terrain de Natolie est assez fertile en tout ce qui peut servir aux besoins de la vie. Les légumes, les fruits, le gibier & toutes les sortes d'animaux qu'on a vu en Perse, se retrouvent ici. Mais malgré ces avantages, les terres resteroient incultes, si les habitans naturels n'avoient des esclaves qui sont chargés de la cultivation. Les Turcs ainsi que presque tous les Orientaux, sont naturellement si fort portés à la paresse; les cérémonies de leur religion, leurs prières fréquentes, leurs ablutions réitérées, leur enlèvent tant de temps qu'il leur en reste bien peu à donner au travail. A ces motifs de fainéantise, se joint encore la crainte d'être vexé par les exactions des administrateurs des droits du Grand-Seigneur, lesquels ne mettent point de bornes à leur cupidité. Les habitans de la campagne se persuadant qu'ils n'amasseroient des biens que pour les commis du Pacha qui les gouverne, croyent trouver leur sûreté dans l'indolence & la négligence des avantages que la nature a placés dans leurs terres; ainsi dit Paul Lucas, ce beau pays ne produit plus ces immenses richesses qui ont fait l'ob-

jet de l'ambition de tant de princes & qui obligoient les plus sages des Romains à se plaindre de ce que les trésors de l'Asie avoient introduit le luxe dans la ville de Rome & dans tout l'Empire.

La Natolie renferme un grand nombre de villes, parmi lesquelles on distingue, Chutaye, Amazie, Maraz & Koni ou Iconium, chacune capitale des quatre provinces que nous avons nommées ci-devant & servant de résidence à des Beglierbeys qui en sont les gouverneurs. Les autres villes sont Angora, Halycarnasse, Smyrne, Nicomédie Akissar; la plupart de ces villes sont peuplées de commerçans & du nombre de celles qu'on appelle échelles du levant, parce qu'elles servent d'entrepôts pour les marchandises que l'on veut faire passer en orient, & pour celles que l'on en tire pour apporter en Europe. Smyrne est la plus considérable de toutes les échelles & passe pour être un des plus riches magasins du monde. C'est un port dans un golphe de l'Archipel, à quarante lieues de Constantinople; on y compte cent mille habitans. La liberté de conscience y étant permise chacun y professe paisiblement sa religion, moyennant un tribut qu'on paye au gouverneur. Il n'y a que les François qui en soient exempts. Les tremblemens de terre auxquels Smyrne est fort sujette, y ont causé en différens temps plusieurs changemens. La peste qui y regne souvent, enleve une multitude d'habitans. En 1763, ce cruel fléau y fit périr plus de dix mille ames.

Quoiqu'on ignore quel a été le fondateur de Smyrne, on n'en est pas moins persuadé de son antiquité. On sçait qu'Alexandre eut dessein de la rétablir par vénération pour la mémoire d'Homere, que l'on croit y avoir pris naissance. Mais Rhodes, Salamis, Argos & quelques autres villes revendiquent l'honneur d'avoir vu naître ce grand Poëte. On trouve près de Smyrne, une espece de terre que les Franais appellent terre à savon. On la ramasse le matin, & on employe plusieurs chameaux à en transporter de grandes quantités en différentes savonneries, placées aux environs de la ville. On la mêle avec de l'huile, & lorsqu'elle a bouilli dans cet état pendant plusieurs jours elle devient un excellent savon.

La Natolie est célèbre par des antiquités qui donnent une grande idée de l'opulence & de la magnificence qui y regnoient autrefois. On voit en différens endroits des vestiges de plusieurs édifices superbes, bâtis par les Romains; tels que des cirques, des amphithéâtres & des temples. Ces derniers sont bâtis en entier de marbre blanc. On trouve encore dans la Natolie, plusieurs villes fameuses dans l'histoire ancienne & moderne, par des événemens mémorables. Telles sont Ancyre, appelée Angouri ou Angora; elle étoit capitale de la Paphlagonie, & c'est dans une plaine voisine que Mithridate fut défait par Pompée, & long tems après Bajazet, Empereur des Turcs, par Tamerlan, dont nous avons déjà tant parlé.

Cette

Cette ville est aussi le lieu de la naissance de l'Hérétique Photius. Elle a aujourd'hui une fabrique de camelots qui passent pour les plus beaux de l'Univers. Nicée est célèbre par les conciles généraux, tenus contre Arius en 325, & en 787 contre les Iconoclastes ou briseurs d'images. Ephese, si fameuse par le temple de Diane, que brûla Erostrate, ne montre plus que des restes misérables de son ancienne splendeur. Mais l'Histoire Ecclésiastique la célèbre pour avoir reçu des épîtres de saint Paul & de saint Jean, & pour avoir vu tenir un concile général contre Nestorius l'an 431. Halycarnasse est remarquable par l'avantage d'avoir été la patrie de Denis d'Halycarnasse & d'Herodote, Historiens si connus, & d'avoir renfermé le mausolée admirable qu'Artémise avoit fait élever à Mausole son époux.

Sardes, ancienne résidence de Crésus & des Rois de Lydie, Milet, Troye, Pergame, Laodicée, Phocée dont on croit qu'une colonie vint bâtir Marseille, toutes ces villes n'offrent plus que des ruines. Abydos que les amours de Léandre & de Héro ont rendu célèbre autant que le pont que Xercès y fit construire avec six cent soixante-quatorze bateaux, pour passer son armée prodigieuse, est si ruinée aujourd'hui qu'on ignore précisément l'endroit où elle étoit située.

Les trois autres provinces qui composent la Natolie, offrent aussi quelques monumens dignes

d'attention & chers aux amateurs de l'antiquité. Ils pourront consulter les voyages de Paul Lucas & les autres que nous avons indiqués. Nous allons finir cet article, en disant deux mots du gouvernement de ces quatre provinces & des habitans qui les peuplent.

Elles sont, comme nous avons dit, gouvernées par quatre Beglierbeys, en qui résident toute l'autorité & qui n'ont au-dessus d'eux que le Grand-Seigneur qui les nomme. Chacun de ces gouverneurs généraux, a sous ses ordres des especes de sous-gouverneurs appellés Sangias, & différens officiers qui sont à sa nomination, qui lui rendent compte des tributs qu'ils sont chargés de lever sur les peuples.

Il y a aussi de même que dans tous les Etats du Grand-Seigneur, des Cadis ou juges qui connoissent de toutes les affaires civiles & criminelles, & qui rendent la justice de la même façon que les juges Persans; c'est à dire, que la libéralité d'une des parties, décide plutôt le jugement que la légitimité de son droit.

Il se trouve en Natolie un grand nombre de chrétiens Grecs ou Arméniens, restes infortunés, dit notre voyageur, de ces anciennes églises que les apôtres avoient établies dans cette contrée & qui sont si connues dans leurs épîtres & dans l'apocalypse de saint Jean sous le nom des sept égli-

tes (a). Ces Chrétiens qui sont Schismatiques, depuis tant de siècles, gémissent à présent sous la domination des Mahométans, qui leur font de continuelles avanies & les réduisent par leurs extorsions à une extrême pauvreté ou à la nécessité de changer de religion, pour améliorer leur condition. On pourroit s'étonner, sans doute, & avec raison qu'étant en aussi grand nombre qu'ils le sont dans toute l'Asie, ils n'entreprennent point de se délivrer de leur joug, mais ils aiment leurs chaînes & n'ont rien retenu de la grandeur de leurs ancêtres. Ils vivent dans une si grande soumission, qu'un Turc, un bâton à la main, fait trembler dix de ces malheureux.

## L A S Y R I E.

*Sa situation, son étendue, sa division.*

Toute cette contrée, comprend la Syrie, proprement dite, la Phénicie, la Palestine ou la Judée, qui forment trois Beglerbeglics.

## S Y R I E P R O P R E.

Le premier de ces trois Gouvernemens, c'est-à-dire, la Syrie propre, est appelée par les Orien-

---

(a) Ces sept Eglises, autrefois si fameuses en Asie, sont Smyrne, Ephese, Laodicée, Pergame, Thiatire, aujourd'hui Akissar, Sardes & Philadelphie.

taux *Souri* ou *Soristan*. Elle jouit d'un air pur & très-serein. Le ciel y est rarement obscurci par des nuages. Par-tout, le pays est entrecoupé de plaines riantes & très-fertiles, dont l'aspect est diversifié par quelques montagnes arides & par des rochers nus & stériles qui forment un contraste agréable. Mais il en est de ce pays comme de la Natolie. Quelque bon & quelque fertile qu'il soit naturellement, on n'en tire pas tous les avantages qu'il pourroit procurer, par des raisons d'indolence & de fainéantise. D'ailleurs, l'aspect des belles campagnes de ce pays est gâté, par les objets tristes & facheux qui se présentent à chaque pas à un voyageur curieux. Grand nombre de villes, de places considérables autrefois bien bâties & remplies d'habitans, ne montrent plus que des ruines, ou paroissent des déserts. Plusieurs églises chrétiennes, autrefois célèbres par leur magnifique structure, ne sont plus que des montceaux de pierres couverts d'herbes & de buissons, où les bêtes sauvages viennent chercher une retraite.

Alep est la capitale de toute la Syrie, & la seconde ville de l'empire Turc. Elle est grande, bien peuplée, & l'une des plus marchandes du Levant. Elle sert de résidence à un Beglierbey, qui commande dans toute la province. Toutes les nations d'Europe y entretiennent des consuls & des comptoirs pour leur commerce, parce qu'Alep est l'entrepôt de tout celui qui se fait en-

trè la Méditerranée & les Indes. On croit que cette ville est la même dont il est parlé dans l'écriture, sous le nom d'*Aram Sobah*. A six journées au sud-est d'Alep, se voient les ruines de la fameuse Palmyre ou Tadmor; tous les voyageurs n'en parlent qu'avec admiration. Les restes de plusieurs colonnes de porphyre, les inscriptions qui existent encore, donnent la plus grande idée de l'ancienne magnificence de cette ville (a). A une lieue de Palmyre, est une grande vallée toute couverte de sel, qu'on croit être celle dont parle le prophète Samuel (b), & où David gagna une bataille sur les Syriens.

La Syrie, proprement dite, renferme encore Antioche, autrefois capitale de la Syrie. Les Turcs l'appellent *Antachio*. Elle est célèbre dans l'église chrétienne, pour avoir été l'endroit où les disciples du Seigneur prirent, pour la première fois, le nom de Chrétiens.

Alexandrette, nommée *Scanderone* par les Turcs, ville qui a un bon port sur la Méditerranée.

---

(a.) On en trouve une description très-détaillée, dans les Transactions philosophiques, N°. 217, 218. Voyez aussi le Voyage de M. Robert Wood, sçavant distingué par son érudition & par sa qualité de secrétaire de M. Pitt, ministre d'état d'Angleterre, si célèbre en Europe pendant la guerre terminée en 1762. Cette relation se trouve dans le tome premier des Voyageurs modernes.

(b.) Liv. 2. chap. 8, vers. 13.

Nous ne devons pas oublier de parler d'un beau monument du travail des Turcs, qui se voit dans la plaine voisine d'Antioche. Il est d'autant plus précieux que cette nation n'a jamais montré beaucoup de goût pour l'immortalité. L'ouvrage en question est un grand chemin qui traverse la plaine d'Antioche dans toute sa largeur, laquelle est de quatre lieues sur quinze de long. Cette belle chaussée est portée sur un grand nombre d'arches, sous lesquelles coulent plusieurs rivières. Elle fut construite en six mois par les ordres du Grand Visir Achmet, afin de faciliter le passage aux troupes du Grand-Seigneur, qu'on étoit obligé d'envoyer très-fréquemment dans les provinces orientales de l'Empire, pour y éteindre les séditions qui s'y allumoient.

Près du comptoir Anglois à Scanderone, & sur le bord de la mer, est un grand édifice qui paroît n'avoir jamais été achevé, & appelé communément le château de Scanderberg; parce qu'on suppose que ce valeureux Prince d'Albanie le fit élever dans le tems de ses guerres contre les Turcs. La baye de Scanderone offre encore aux curieux un vieux bâtiment délabré, que les habitans nomment la colonne de Jonas, prétendant que c'est l'endroit même où ce prophète fut vomé par la baleine.

#### L A P H E N I C I E.

Damas, que les Turcs appellent *Scham*, est la capitale de cette province, & la résidence du

Beglierbey qui la gouverne. Il est inutile de parler des productions de la Phénicie; elles sont les mêmes que dans toute cette partie de la Turquie, & elles consistent en grains, en vins & en fruits de toute espèce.

Quant à la ville de Damas, on sçait combien elle est renommée pour la trempe de l'acier, pour les eaux de rose, & pour avoir fabriqué la première les étoffes de soie qui portent son nom. Cette ville est située près du mont Liban, si fameux par ses cédres, & sur lequel les Maronites possèdent plus de quatre cent villages, dans ce nombre on distingue celui de Canobin, à cause d'un couvent de ce nom, dont on attribue la fondation à Théodose le Grand, & qui sert de résidence au patriarche de ces Chrétiens, connu sous le nom de patriarche d'Antioche. On ne fera peut-être pas fâché d'avoir quelques connoissances de ces anciens Chrétiens; aussi bien est-ce la seule chose intéressante dont nous ayons à traiter dans cet article, après avoir dit que les Phéniciens passent pour avoir été les inventeurs de la navigation & de l'écriture (a), & que la Phé-

---

(a) On connoît ces vers de Lucain,  
*Phœnices primi fama si creditur ausi*  
*Mensuram rudibus vocem signare figuris,* &c.

si heureusement rendus par Brebeuf, dans la traduction de la Pharsale du Lucain, liv. 3, pag. 80 de l'édition de Rouen de 1682.

nicie renferme la ville de Tripoli, appelée Tripoli de Sourie ou *Tarabolor*, port de mer; celle de Sour, qui est l'ancienne Tyr renommée par sa belle écarlatte, & par le siège de sept mois qu'elle soutint contre Alexandre; celle de Saint-Jean d'Acre, autrefois Prolemaïde, ancienne résidence des chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, & qui fut ruinée en 1291 par les Sarrasins; & enfin celle de Seyde, autrefois Sydon, dont le commerce étoit si considérable. Toutes ces villes sont des ports où il se fait aujourd'hui peu de commerce, & les deux dernières sont presque tout en ruine.



DES  
CHRETIENS MARONITES  
ET DES DRUSES.

**L**Es peuples auxquels on a donné le nom de Maronites, forment une nation sujette du Prince des Druses, & la plus pauvre de toutes les nations chrétiennes du Levant. Paul Lucas est de tous les voyageurs, celui qui en a parlé le plus en détail: c'est de lui que nous avons extrait ce qui va suivre. On ne fait pas au juste quel est le nombre de ces sectaires; on croit qu'il peut monter à cent cinquante mille. Ils se trouvent dispersés dans les montagnes du

Liban & de l'anti - Liban , où ils ont construit des villages qu'ils habitent : on en compte quatre cent. C'est-la qu'ils se trouvent en plus grand nombre. On en voit plusieurs aussi dans les villes d'Alep, de Damas , de Tripoli, de Seyde & quelques autres du Levant , & dans l'isle de Chypre ; mais aucun d'eux n'est en état de donner quelques éclaircissemens sur leur nombre , leur origine & les révolutions qu'ils ont essuyées. Ils aiment bien mieux , dit notre voyageur , favoir quel est celui de leurs mûriers qui rapporte le plus de feuilles , combien chaque compatriote en retire tous les ans de livres. C'est-là toute l'ambition de ceux qui habitent le Liban : car , comme toutes leurs richesses consistent dans les vers à soie , ils n'oublient rien de ce qui peut regarder la culture de ces arbres. Malgré leur ignorance , ils conservent une espece de généalogie , lorsque leurs prédécesseurs ont été ecclésiastiques ; mais ils ne la font monter que jusqu'à leur grand-pere , ou tout au plus à leur bifaïeul. Ils reconnoissent parmi eux deux familles distinguées , qui prennent la qualité de nobles ou seigneurs depuis deux ou trois générations. C'est à ces nobles appellés *Cheks* , que la nation doit un grand nombre d'églises , de monasteres des deux sexes , & plusieurs villages qui sont bâtis sur ses montagnes ; le Prince des Druses , qui est lui-même tributaire du Grand-Seigneur , est le souverain de tout ce petit pays.

C'est de lui que les Cheks Maronites obtiennent la permission de faire des établissemens ; & c'est ce Prince qui leur accorde la souveraineté précaire dont ils jouissent sur leur nation. Ces Maronites ne peuvent prendre les armes que par ordre du Prince des Druses ou de la Porte , & leur nombre va à peine à 3000 fantassins qui font de fort mauvaises troupes. Ils ne sont pas plus experts dans les sciences que dans l'art militaire. Les plus savans bornent toutes leurs connoissances à savoir lire & écrire. Ils parlent Arabe , mais leurs caracteres sont Syriaques ou Chaldéens ; en sorte que bien des ecclésiastiques ne savent ni lire ni écrire dans leur langue naturelle. Toute leur application consiste à reciter l'office divin en Syriaque , dont la plupart n'entendent même pas le sens , parce qu'elle n'est plus en usage que dans quelques villages où elle se parle encore d'une manière très - corrompue.

L'ambition des plus puissans Maronites qui habitent les villes , est de devenir marchands ; & c'est pour eux le plus haut degré d'honneur & de fortune où ils puissent atteindre. Le plus grand nombre exerce différens métiers sans beaucoup d'industrie.

Ceux des montagnes sont encore moins en état de tenter la fortune. Les moins pauvres se contentent , pour subsister , d'entretenir auprès de leurs habitations un petit bâtiment composé d'une seule pièce , qui sert de retraite & d'au-

berge aux voyageurs. Des alimens fort grossiers répondent très-bien au logement misérable où on les prend ; mais l'air & la fatigue du voyage fervent si bien d'affaïsonnement à ces mauvais repas , qu'on ne laisse pas d'y manger quelquefois avec excès. Au reste, si l'on n'est ni bien logé, ni bien traité, on n'a pas le désagrément d'être rançonné par le maître de l'auberge. Les Maronites ne demandent jamais rien à leurs hôtes, & se contentent de ce qu'ils leur donnent. Le plus grand avantage qu'ils retirent de tenir ces hôtelleries, c'est qu'ils sont exempts de toute espece de contribution.

Le pays des Maronites n'étant pas propre à leur fournir du vin, non plus que du bled, toutes leurs ressourcés sont dans la vente de la soie qu'ils tirent d'une multitude de vers qu'ils nourrissent. Ils ne connoissent d'autre soin, & toute leur application se porte vers l'éducation de ces insectes. Il seroit difficile de rien ajouter à l'industrie avec laquelle ils cultivent leurs mûriers, de prendre plus de peine à les arroser, à faire couler de petits ruisseaux, à pratiquer de petits canaux dans les endroits plantés de ces arbres. La possession des mûriers est à leurs yeux le plus grand avantage que la nature a fourni aux hommes. Lorsque je leur parlois des ouvrages immenses que Louis XIV avoit faits pour porter les eaux de la Seine à Marly & à Versailles, dit Paul Lucas, ils demandoient

combien ce Prince avoit de mûriers à arroser, ne pouvant concevoir qu'on pût faire de la dépense pour un autre sujet, & n'ayant nulle idée de la magnificence & de la pompe des cours.

On feroit étonné, sans doute, que des gens si grossiers blâmassent les usages d'Europe, & nous taxassent de manquer d'esprit. C'est cependant un fait qui va bientôt être éclairci : d'ailleurs ces Maronites sont très-éclairés sur leurs intérêts, très-habiles à faire valoir leurs droits, pleins de mépris pour le luxe & le clinquant des villes, & enfin très-contens dans leur médiocrité. Comment se peut-il faire, disent-ils avec étonnement, que les Francs qui ont tant d'esprit, en manquent dans leur conduite envers les femmes, qu'ils leur laissent la liberté de recevoir à toute heure des hommes dans leurs appartemens ; qu'ils les souffrent mêlées avec eux dans les églises, dans les spectacles, aux promenades & dans toutes les assemblées publiques & particulières ? Peut-on manquer de jugement dans un point aussi essentiel ? est-ce être sage que de confier ce qu'il y a dans le monde de plus estimable, qui est le bon ordre, au caprice d'une femme, dont la plus sage devient folle, dès qu'elle se voit en possession de faire ce qui lui plaît, ou qu'elle a tant soit peu d'autorité ? Etant de la nature du serpent, il ne faut jamais lui laisser lever la tête, si on veut n'en avoir rien à craindre.

D'après cette façon de penser si peu françoise, on se persuadera aisément que les hommes Maronites ont toute l'autorité dans le ménage, que leurs femmes sont gardées avec beaucoup de soins & corrigées avec sévérité. Cependant elles ont tant de respect & de déférence pour eux, qu'elles souffrent avec une docilité parfaite les corrections de ces *anti-François*. Une femme qui oseroit lever la main contre son époux, au moment même, où, armé d'un fouet ou d'un bâton, il la frappe sans ménagement, seroit regardée comme un monstre; & la nation en seroit un exemple terrible. Avec ces moyens si rebutans & si opposés à la douceur, ces hommes sont devenus les maîtres de leurs femmes, les ont rendues tres-sages, & si retenues qu'elles n'oseroient ni regarder un homme en public ou en particulier, ni lui parler à moins que ce ne soit un très-proche parent; encore est-ce avec beaucoup de précautions & une modestie qui semble ne leur rien coûter. Ces femmes sont précisément comme les esclaves de leurs maris, & même de leurs enfans mâles. Elles ne mangent avec les uns & les autres qu'après en avoir obtenu la permission. On a vu, dans le premier volume de ces *Mélanges*, que les Groëlandois en usent à peu près de même avec leurs femmes. Comment se peut-il faire que la même coutume se trouve établie à tant de distance, sous des climats si différens? La

condition des femmes devient-elle donc plus dure & plus misérable, en raison de ce que les mariés sont moins éloignés de l'état de la nature? C'est une réflexion bien obligeante pour le beau sexe; mais elle décide d'une manière incontestable le problème que nous avons proposé [ a ].

La religion des Maronites se ressent beaucoup de la vie agreste qu'ils mènent, & on peut fort bien dire qu'ils ne sont chrétiens que de nom. Ils avoient embrassé au cinquième siècle l'hérésie d'Eutichès; mais trois cent ans après ils furent ramenés à l'orthodoxie par un saint abbé, nommé Maron, qui fut depuis leur évêque, & dont ils ont tiré le nom qu'ils portent. Ils ne connoissent guere que les pratiques minutieuses de la religion. Ainsi que les Grecs, ils sont fort attachés aux jeûnes & à la prière. Ils ont plusieurs temps d'abstinence qu'ils pratiquent strictement; mais quant aux dogmes de leur religion, aux autres devoirs qu'elle prescrit, ils les ignorent absolument; & la négligence de leurs prêtres fait qu'ils reçoivent fort peu les sacrements.

Presque tous les curés sont mariés, & chacun d'eux habite un village, où il est fort respecté par rapport à son caractère & à sa vie ordinairement exempte de scandale & assez réglée, ainsi que celle de tous les autres prêtres. Mais

---

( a ) Voyez le premier volume de ces Mélanges.

les revenus des cures font si médiocres, qu'ils font obligés de travailler pour vivre de la même façon que leurs paroissiens. Les évêques font au nombre de dix ou douze, & tous religieux. Ce font eux qui élisent leur patriarche, qui se choisit parmi les évêques, & la cour de Rome confirme l'élection. On a l'exemple que ceux de ces prélats qui ont fait le voyage d'Italie, trouvent l'art de devenir les maîtres dans leur pays, & d'y établir leur autorité avec tout l'empire d'un despote.

---

### DES DRUSES.

Les sentimens sont fort partagés sur l'origine de ces peuples, & leur pays a esuyé toutes les vicissitudes auxquelles sont exposés ceux qui sont habités par des peuples guerriers, qui, tantôt étendent leurs conquêtes au loin, & tantôt sont resserrés dans les bornes étroites qu'il plaît à un vainqueur de leur prescrire. Quelques écrivains croient que les Druses ou Drusiens doivent leur origine à un seigneur François de la maison de Dreux, qui, vivement poursuivi par les Sarrasins en 1099, se retira suivi de quelques troupes, dans les gorges du mont *Engaddi*, près de *Bethléem*; & que dans la suite il peupla le mont Liban & tout le pays auquel il don-

na son nom. Ricaut est de ce sentiment. D'autres écrivains, & entr'autres Rabbi-Benjamin, mort en Espagne en 1173, parle des Druses qu'il avoit connus dans ses voyages, comme d'un peuple habitant du mont Liban. Cette opinion, adoptée par M. Puget de Saint-Pierre, l'a porté à rechercher la véritable source des Druses. Cet écrivain s'attache à prouver dans l'histoire qu'il a donnée en 1763 de ce peuple [a], qu'il descend de l'ancienne secte dont il est parlé dans l'histoire sacrée d'Elmacin; secte dont les principes autorisoient la plus excessive débauche & le mépris de toute espece de culte. L'union du cœur & de l'esprit étoit la règle fondamentale & la grande maxime de ces sectaires. Leur chef, dans le dessein de leur faire goûter son étrange doctrine, leur proposoit, pour exemple de la plus forte alliance, cette ligne où se joignent les deux parties du crâne, & dont la réunion forme le crâne entier. Cette ligne a nom *deuz* en Arabe, & de là est venu par corruption celui de Druse. Pour confirmer cette opinion, dit l'historien des Druses, il suffit de consulter les livres de leurs auteurs: on y trouve répété très-

---

(a) Histoire des Druses, peuple du Liban, formé par une colonie de François, avec des notes politiques & géographiques, in-12. à Paris, chez Cailleau, 1763.

fréquemment l'exemple de la réunion parfaite des deux parties du crâne , pour faire entendre que , comme la conservation de l'homme dépend de l'étroite union de son crâne , ainsi la perpétuité de la nation Drusienne dépend de l'union inviolable de ceux qui la composent.

Cependant , quoiqu'il soit prouvé que ce peuple existoit déjà dès le dixième siècle , il n'en est pas moins vrai , qu'après le malheureux événement qui renversa le trône de Godefroy de Bouillon , plusieurs des croisés se dispersèrent de côté & d'autre , & cherchèrent , dans les antres & les cavernes du Liban , une retraite assurée contre les cruautés des vainqueurs.

Les Druses sont gouvernés par un prince que l'on appelle Emir , & qui est tributaire du Grand-Seigneur auquel il fournit des troupes.

Le siècle dernier a vu à la tête des Druses le fameux Facardin , à qui la valeur & la prudence auroient acquis à juste titre le nom de grand , s'il ne s'étoit pas avili par des cruautés atroces. Ce Prince fut étranglé par ordre d'Amurat IV , à Constantinople où il étoit prisonnier. Depuis sa mort les Druses sont tombés dans l'ignorance & la barbarie. Mais on nous apprend que Melhem , qui gouverne aujourd'hui en 1763 les Druses , est un prince éclairé , vertueux , digne à tous égards du sang de Go-

desroy de Bouillon ; dont il se prétend descendu. C'est dans l'ouvrage de M. de Saint-Pierre qu'il faut chercher des connoissances plus étendues de tout ce qui concerne les Druses. Ce qu'on vient de voir en a été extrait, & seroit présumer assez favorablement de cette histoire. Mais on désireroit qu'elle fût moins surchargée de réflexions oiseuses & de notes tout-à-fait inutiles.

## DE LA PALESTINE.

Cette partie de notre continent, si célèbre dans l'écriture sainte, où elle est appelée *Terre de Chanaan*, *Terre promise* ou *Judée*, n'est presque plus qu'un désert souvent ravagé par les Arabes. Elle est bornée aujourd'hui au nord par la Phénicie ; à l'est, par la Syrie proprement dite ; à l'ouest, par la Méditerranée ; & au midi, par l'Arabie pétrée. Son étendue, du nord au midi, est d'environ soixante lieues, & de quarante du couchant à l'orient.

L'air y est par-tout fort sain & agréable, si l'on en excepte les environs du lac Asphaltite, & en général les habitans parviennent à une vieillesse avancée. On n'y retrouve plus cette fertilité merveilleuse qui lui faisoit produire avec profusion, tout ce qui est nécessaire à la vie, & dont l'écriture ne parle qu'avec les plus grands éloges, puisqu'elle appelle ce pays une *terre où*

*coule le lait & le miel.* La condition misérable à laquelle il est actuellement réduit , énerve le courage de ses habitans ; leur petit nombre fait que la plus grande partie du terrain est inculte. Les mêmes raisons , qui s'opposent aux progrès de l'agriculture , en bannissent aussi le commerce , & il ne s'y en fait aucun. Tout le lustre de cette contrée , que l'on désigne communément par le nom de Terre - Sainte , vient de ce qu'elle a été le théâtre de la vie & de la Passion du Sauveur du monde. Le desir de visiter ces lieux sacrés , dont nous parlent les livres ascétiques , attire de toutes les parties du monde chrétien , une foule de pèlerins guidés par la dévotion. Toutes les sectes des chrétiens ont des chapelles particulières consacrées à leur nation , & chacune y fait l'office suivant ses rites.

Ce pays est arrosé par plusieurs rivières , dont la plus considérable est le Jourdain. Il sort du mont Liban , & se jette dans le lac Asphaltire , qui porte le nom de mer-morte. Outre ce lac , on y voit encore celui de Tybériade ou de Génésareth , qu'on appelle mer de Galilée.

Le lac Asphaltire est ainsi nommé à cause de l'abondance de l'asphalte ou bithume qu'on recueille sur ses bords & sur ces eaux ; il est à six lieues de Jérusalem ; sa longueur est de vingt-quatre lieues , & sa largeur de six. Son nom de mer-morte lui vient , sans-doute de ce que ses eaux sont dormantes & fort amères. C'est dans

ce lieu suivant l'écriture, que Sodome, Gomorre & trois autres villes furent abimées par le châtiment de Dieu. On n'en découvre pas le moindre vestige. Thevenot rapporte que ce qu'on dit des fruits de cette contrée, qu'ils ont une belle apparence, & qu'ils tombent en poussière dès qu'on les touche, est un conte aussi faux que ridicule. Il en est de même de ce que quelques voyageurs simples ou ignorans ont rapporté sur ce lac: sçavoir, que ses eaux soutenoient à la surface tous les corps qu'on y jettoit, & que les oiseaux ne pouvoient voler sur sa surface, sans être étouffés par les vapeurs qui s'en exhalent. Au reste, les bords de ce lac, ainsi que les montagnes voisines, donnent une sorte d'argile grasse & noire, ressemblant à de la poix, & qui a une odeur de soufre très-forte. Tous les environs sont couverts d'une pierre sulfureuse qu'on brûle comme du charbon. Cette matière s'enflamme comme du bois, mais répand une fumée épaisse d'une odeur insupportable.

Jérusalem est la capitale de la Palestine. Cette ville autrefois si belle & aussi spacieuse, est réduite à une enceinte si peu considérable, qu'elle ne seroit pas connue si elle ne renfermoit le sépulchre de l'auteur de notre religion. Il est inutile de parler ici des différentes révolutions auxquelles elle a été exposée. Tout le monde fait que le but des Croisades étoit d'arracher aux Sarasins ou Arabes cette ville, ainsi que

toute la Palestine ; que l'on en vint à bout , & que Godefroy de Bouillon y fonda en 1099 un royaume qui ne dura que quatre-vingt-huit ans sous neuf Rois ; qu'enfin , la division s'étant mise parmi les différens Princes chrétiens qui gouvernoient la Terre-Sainte , Saladin en profita pour tomber sur Jérusalem , qu'il prit en 1187 , & tous les Chrétiens furent chassés de la Palestine. Les Sarafins garderent ce pays jusqu'en 1517 , que Selin I. Empereur des Turcs , en fit la conquête , & le réunit à l'empire Ottoman , dont il forme une province.

La ville de Naplouse , autrefois appelée Sichem ou Sichar Ascalon , d'où l'on prétend que nous est venue la première graine d'échalotte , dont le nom latin est *ascalonia* , est un port sur la Méditerranée , ainsi que Joppé. Cette dernière est l'abord de la plus grande partie des pèlerins qui vont à Jérusalem par mer. Gaza , autrefois si riche & si fameuse , sont les seules villes qu'on trouve encore en Palestine. Cette dernière est gouvernée par un Emir ou Prince souverain , qui paye tribut au Grand-Seigneur. Bethléem , Nazareth , lieux de la naissance & de l'éducation de Jésus-Christ , ne montrent presque plus que des ruines. Ces contrées , la Syrie & la Palestine , ont essuyé à la fin de 1759 différens tremblemens de terre effroyables qui ont fait périr beaucoup de monde. Les villes de Damas , Tripoli , Naplouse , &c. ont été presque entièrement ruinées.

Q. 3.

## LE DIARBECK.

*Sa Division.*

On divise cette province de l'empire Ottoman en trois parties, qui sont le Diarbeck propre, Lyerak & le Curdistan Turc. L'air du Diarbeck, est généralement bon, tempéré. Les terres y sont fertiles & abondantes en pâturages excellens, situés sur les bords de l'Euphrate & du Tygre qui arrosent cette contrée. Nous avons ci-devant parlé de ces fleuves.

Le Diarbeck propre, qui comprend l'ancienne Mésopotamie, se subdivise en trois gouvernemens ou béglerbeglics, qui sont ceux de Diarbekir, de Mardin & de Mosul: ce sont les trois villes les plus considérables du Diarbeck, dont nous n'avons à dire rien de particulier ni d'intéressant.

## L'YERACK.

La seconde partie du Diarbeck, appelée l'Yerack, est l'ancienne Chaldée ou Babylonie. C'est la contrée la plus orientale de l'empire Turc. Sa capitale est Cagdat, qu'Amurat IV enleva aux Persans en 1638. Cette ville est très-recommandable aux yeux des Persans, parce qu'elle a servi de résidence à Aly fondateur de leur secte; & le respect qu'ils portent à ce

Calife, y en amene un grand nombre pour y faire une visite de dévotion. A trois lieues de Bagdat, entre le Tygre & l'Euphrate, se voient les restes d'une tour qui occupe trois cent pas de circuit. Les habitans l'appellent tour de Nemrod; & le vulgaire croit que ce sont les ruines de la tour de Babel. Mais les Arabes appellent ce monument *Agartous*, & prétendent qu'il a été élevé par un de leurs Princes comme un signal destiné à ressembler ses sujets lorsque l'occasion le demandoit; non loin de là est le tombeau d'Ezéchiël que les Juifs vont visiter fort pieusement.

A l'égard de l'ancienne & fameuse Babylone, la plus vaste & la plus superbe ville, si l'on en croit les historiens, qui ait jamais existé, on ne fait point précisément l'endroit où elle étoit bâtie; & tout ce qu'on peut dire de certain, c'est qu'elle étoit située sur l'Euphrate, à douze ou quinze lieues de Bagdat, Buruk, Caffa & Bassora sont encore des villes de l'Yerack. Cette dernière, qui est grande & bien bâtie, est sur le golphe de son nom. Son port est fréquenté par les Anglois & les Hollandois, & sert d'entrepôt aux marchandises qu'ils apportent des Indes pour les faire passer à Constantinople, au Caire, à Alep, à Smyrne & à Damas.

## CURDISTAN.

*Ses Peuples.*

La portion du Diarbeck, à laquelle on donne le nom de Curdistan, est l'Assyrie des anciens. C'est un pays presque entièrement désert & inculte, dans lequel on ne trouve de ville remarquable que Scheheresul sa capitale & siège d'un Beglierbey. Pour ce qui est de l'ancienne Ninive, résidence des Rois d'Assyrie, on en voit les ruines sur la rive gauche du Tygre, vis-à-vis Mosul, ville du Diarbeck propre.

Le Curdistan est habité par un ancien peuple, dont l'origine est inconnue. On croit qu'il descend des Arabes ou des Chaldéens. Les Curdes menent une vie errante, conduisant leurs troupeaux de montagne en montagne, & s'arrêtant où ils trouvent de bons pâturages. Cette nation est distinguée, ainsi que les Tartares, en plusieurs tribus, gouvernée par des Scheks ou chefs de leur nation. Les Curdes se portent naturellement au brigandage, au vol & à insulter les Caravannes. Leurs femmes sont laides, mais fortes & farouches. Ils n'ont aucune religion décidée, & paroissent aimer les Chrétiens beaucoup plus que les Turcs qu'ils craignent, quoiqu'ils visitent leurs mosquées en se montrant Mahométans.

L'empire des Califes a été jadis fort incom-

modé par les irruptions de ces peuples vaillans ; mais l'attachement à leur vie inconstante & vagabonde ne leur a pas laissé songer à faire des établissemens solides. On ne connoît que la famille de Saladin qui soit originaire du Curdistan , & qui ait occupé le trône d'Egypte de Syrie. Au reste , ce pays est d'un produit très-médiocre aux Turcs , parce qu'ils n'ont pas l'industrie de le faire valoir , & que d'ailleurs le soin de contenir les Curdes dans le devoir , leur donne beaucoup d'occupation.





## DE LA BARBARIE.

### INTRODUCTION.

ON comprend sous le nom de Barbarie une vaste étendue de terre qui est placée dans la Zone tempérée, quoiqu'elle fasse partie de l'Afrique. C'est la région la plus fertile & la plus peuplée de cette partie de l'univers. Elle est bornée au nord par la Méditerranée; à l'orient, par l'Égypte; au sud, par le mont Atlas, qui la sépare du Biledulgerib; & à l'occident, par l'Océan Atlantique, qui tire son nom du mont Atlas qui s'étend jusques sur ses bords. Sa longueur est d'environ neuf cens lieues, & sa largeur de cent-cinquante & cent quatre-vingt, étant située entre le vingt-huitième & le trenteseptième degré de latitude; le huitième & le quarante-huitième de longitude du méridien de Londres.

Nous la diviserons en quatre portions, qui

font les états de Tunis & d'Alger, les royaumes de Fez & de Maroc, la république de Tripoli. On ne fait d'où est venu le nom de Barbarie que l'on donne à cette contrée, qui renferme la Mauritanie, la Numidie, la Gétulie, la Lybie, &c. des anciens. Quelques écrivains croient que les Sarasins donnerent le nom de *Barbar*, qui, dans leur langage signifie murmure, au pays qu'ils venoient d'envahir; parce que les habitans leur parurent parler un langage approchant d'un simple murmure. D'autres prétendent que le nom de *Barbarie* & de *Barbariens* vient des Grecs du bas empire, qui le donnerent à ce pays & à ses habitans, à cause de la grossièreté de leurs mœurs. Une autre opinion enfin assez probable, & généralement établie, c'est que le nom de Barbarie & de *Barbare* dérive de celui de *Berbers*, qui se donne aux habitans naturels, & qu'on croit être les descendans des anciens Numides, Gétules, Lybiens, &c.



---

E T A T S  
DE TUNIS ET D'ALGER.  
I N T R O D U C T I O N.

**D**E tous les voyageurs qui ont visité la Barbarie, & qui ont publié des observations sur les royaumes qu'elle comprend, le docteur Schaw médecin anglois, est celui qui mérite le plus d'estime par la vaste étendue de ses connoissances, par l'exactitude de ses récits, & parce que son voyage est aussi le plus récent. (a). C'est ce qui nous a engagé à nous attacher particulièrement à sa relation, pour décrire les états de Tunis & d'Alger. Ce savant n'ayant pas distingué, dans l'article de ces remarques, celles qui appartiennent particulièrement à l'un de ces deux royaumes dont il décrit les productions, les mœurs & les usages civils & politiques, en observant qu'ils sont les mêmes, nous avons été obligés de suivre son exemple. Nous avons donc réuni ces deux républiques dans ce seul article. Malgré cela nous

---

(a) Voyages de Schaw en Barbarie, depuis 1727. jusqu'en 1732. 2 vol. in 4°. Paris, 1740.

n'avons pas négligé de consulter plusieurs autres ouvrages. Tels sont ceux du P. Lafaye, religieux de l'ordre de la Trinité, ministre de la maison de Verberie près Paris (a). L'histoire d'Alger par M. Laugier de Tassy; celle de Tunis, par M. de Saint-Gervais; l'état présent des royaumes de Tripoli, de Tunis & d'Alger (b), l'histoire de l'empire des Scherifs (c).

---

(a) Relation en forme de journal du voyage pour la rédemption des Captifs aux royaumes de Maroc & d'Alger, en 1723, 1724 & 1725, in 12. Paris, 1726.

(b) Etat des royaumes de Barbarie, Tripoli, Tunis & Alger, au commencement de ce siècle, par les Religieux de l'ordre de la Trinité. In 12. Rouen, 1703.

(c) Cette histoire de l'empire des Scherifs est sans nom d'auteur, & c'est un trait de prudence de la part de celui à qui cet ouvrage est dû; car il est aussi négligemment composé que naïvement écrit. Nous prévenons ici que nous ne l'avons cité qu'avec beaucoup de précaution.



---

DESCRIPTION  
GÉOGRAPHIQUE  
DU ROYAUME DE TUNIS,  
SA DIVISION.

**C**E royaume, borné au nord & à l'est par la Méditerranée; à l'ouest par le royaume d'Alger, & au sud par celui de Tripoli, s'étend depuis le trente-troisième degré trente minutes de latitude jusqu'au trente-septième douze minutes, & depuis le huitième jusqu'à Ponzième vingt minutes de longitude du méridien de Londres. Ainsi sa longueur, du sud au nord, est d'environ cent lieues, sur soixante & dix de l'est à l'ouest.

Le docteur Anglois le divise en deux parties, qu'il distingue en quartier d'hyver & quartier d'été, par la raison que le premier, qui est pauvre & généralement stérile, est fréquenté par le Bey qui va recevoir ses tributs en personne pendant l'hyver, au lieu qu'il visite le quartier d'été, qui est fertile & agréable, pendant cette saison.

Le quartier d'été appelé aussi Zeugitanie, est arrosé par plusieurs lacs & rivières qui contribuent beaucoup à sa fécondité, mais qui n'of-

frent rien de remarquable. Parmi plusieurs villes qu'il renferme, Tunis, Bizerta, Keff, Nabal, Hamamet & portofarina, sont les plus considérables.

Tunis, capitale de ce royaume, est située sur un golphe de même nom, à trois ou quatre lieues de l'endroit où étoit la fameuse Carthage, dont on ne voit plus que quelques restes. Son circuit peut être d'une grande lieue, mais elle ne renferme aucun édifice digne de curiosité; & sa population ne répond pas à son étendue. On n'y compte gueres que dix ou douze mille familles. Etant environnée de lacs & de marais, cette ville ne jouit pas d'un air pur & sain, mais comme on y brûle beaucoup de mastic, de mirthe & de romarin dans les poëles & les bains, outre une quantité de dogmes & d'autres plantes aromatiques, l'odeur en est si forte que l'air en est tout rempli & sensiblement corrigé.

Charles - Quint s'empara de cette ville en 1543, en chassa l'usurpateur, rétablit sur le trône le roi légitime, & le rendit tributaire d'Espagne.

Trente-cinq ans après, Sélim II, Empereur des Turcs, prit Tunis & y resta le maître jusqu'en 1573 que Don Juan d'Autriche, fils de Charles - Quint, redonna un roi à ce royaume, & lui imposa un tribut deux ans après avoir gagné la fameuse bataille de Lepante. L'année

1574 vit repasser la ville & le royaume de Tunis sous la domination des Turcs ; & cet Etat s'érigea dans le siècle dernier en république sous leur protection. Tunis a été bombardé en 1720, par une escadre Françoisse, pour avoir permis à ses armateurs de croiser sur les côtes de France. Cette ville a encore été de nos jours exposée aux plus cruelles horreurs ; ayant été assiégée & prise en 1756 par les Algériens, joints aux Tripolitains. A vingt-sept mille romains des ruines de Carthage, se voyent celles d'Utique, célèbre par la naissance & la mort de Caton le préteur. On compte sept isles dépendantes du royaume de Tunis ; sçavoir, Lampedosa, Limosa, Camelera, Querkiness, les deux camilières & celles de Gerbe, mais elles n'ont rien de remarquable. Celle de Pentalarée en dépendoit aussi autrefois, de même que Malthe, mais elle est possédée aujourd'hui, à titre de principauté, par une maison d'Espagne, qui en rend hommage au Roi.

Le quartier d'hyver ou ce que les anciens appelloient Bizacium, n'est ni aussi fertile, ni aussi agréable que la Zeugitanie. Il s'y trouve beaucoup de bois, de montagnes & des plaines fort sabloneuses : on y voit aussi quelques petites rivieres & des lacs, parmi lesquels on distingue le Sibkah ou le lac des Marques. Il a presque vingt lieues de long, de l'est à l'ouest, & six ou dix lieues de large, du nord au sud.

Il a été appellé lac des Marques, à cause d'un grand nombre de troncs de palmiers, plantés de distance en distance pour servir de direction aux carâvanes qui le passent. Sans ce secours, il seroit très-difficile de le traverser, tant à cause des trous & des sables mouvans qu'on y rencontre, que parce qu'il seroit très-facile de se détourner de sa route dans une plaine où l'horison est aussi découvert qu'en pleine mer. Ce qui rend encore ce lac remarquable, c'est que dans le grand nombre de petites isles qu'il renferme, il y en a une, qui quoiqu'elle ne soit point habitée, est toute couverte de palmiers. La tradition à ce sujet est, que les Egyptiens s'étant arrêtés en cet endroit, lors d'une invasion qu'ils firent fort anciennement dans ce pays, ces palmiers y sont venus des noyaux des dattes que leur armée consumma.

Les villes les plus considérables du district d'Hyver, sont Susa, Lempta, & Herkla, que notre voyageur croit être l'ancienne *Adrumete*; c'est en avoir assez dit du royaume de Tunis; passons à celui d'Alger. On trouvera ensuite réunies en un seul article, les observations physiques & morales qui appartiennent à ces deux républiques.

---

DESCRIPTION  
GÉOGRAPHIQUE  
DU ROYAUME D'ALGER.

*Sa Division.*

**D**Epuis que les Turcs se sont rendus maîtres de cette partie de l'Afrique, à laquelle on a donné le nom de Barbarie; le royaume d'Alger en est devenu le gouvernement le plus considérable. Il est borné au couchant par de hautes montagnes appellées montagnes de Trara, au sud par le désert de Sahara, au levant par la riviere de Zaine, & au nord par la Méditerranée. Sa situation est entre le trente-sixième degré cinquante-cinq minutes de latitude septentrionale & le trente-quatrième degré cinquante minutes. Sa longitude est depuis seize minutes à l'ouest de Londres, jusqu'au neuvième degré seize minutes à l'est. Ainsi sa plus grande longueur, déterminée par le docteur Schaw, est de deux cens vingt lieues, & sa largeur est depuis trente jusqu'à soixante lieues.

On divise le royaume d'Alger en trois grandes provinces, gouvernées chacune par un Bey ou Viceroy, qui est à la nomination du Dey d'Alger. Ces trois provinces sont *Tlemsan*, *Titterie* & *Constantine*.

La province de Tlemsam, est en général fort montagneuse & entrecoupée de vallées, auxquelles il ne manque qu'une plus grande quantité de sources pour être très-fertile. La chaîne de montagnes qui s'y trouve, fait partie du mont Atlas, & il s'en faut de beaucoup qu'elle n'ait une hauteur extraordinaire. Les endroits que j'en ai vus, dit notre voyageur, égalent rarement quelques-unes de nos plus grandes montagnes des isles Britanniques, je doute fort qu'on puisse mettre les plus hautes en parallèle avec les Alpes ou l'Apennin. Leur hauteur perpendiculaire est ordinairement de quatre, cinq ou six cent verges. La montée en est facile, elles sont couvertes d'arbres fruitiers, de bois de haute futaye & de quelques villages de *Cabilles*, qui sont des naturels indépendans.

Les villes du Gouvernement de Tlemsam ; sont Andalouse, ville bâtie par une colonie de Maures Andalouisiens, qui furent chassés d'Espagne l'an 1610, suivant le Jésuite Mariana (a) Oran & Tlemsam, qui donne le nom à la province & qui ne méritent pas notre attention. Quant à Oran, on fait qu'elle a toujours été un sujet de division entre les Espagnols & les Maures, & le premier théâtre de la guerre

---

(a) Histoire générale d'Espagne. *Madrid*, 1635  
tome 2, page 775.

qui s'allume entre ces peuples. Le Cardinal Ximenès à la tête d'une armée Espagnole, s'en étoit rendu maître en 1510. Les Maures l'avoient reprise en 1708, après un siège de trois années: enfin, Philippe V. entreprit en 1732, de recouvrer cette ville, & s'en rendit maître le 30 Juin à la première attaque (a). Depuis cette époque, les Maures l'ont réassiégée & l'ont tenue investie plusieurs années; mais ils n'ont pu s'en emparer, & elle appartient encore à la couronne d'Espagne.

La province de Titterie est la moins étendue des trois; mais la plus fertile & la plus agréable par les plaines qu'elle renferme. Alger en est la capitale, ainsi que de tout le royaume. Cette ville n'a pas moins d'étendue que Tunis, mais le nombre de ses habitans est beaucoup plus considérable, puisqu'on le fait monter à cent vingt mille. Cette ville est célèbre pour avoir été prise par Charles-Quint en 1541, & bombardée en 1683 & 1684, par ordre de Louis XIV, qui y envoya une flotte formidable, commandée par le marquis du Quesne. Le Dey d'Alger craignant encore de nouveaux ravages, envoya demander la paix à Versailles en 1684, par un Ambassadeur, & elle lui fut accordée.

---

(b) Voyez l'Histoire de l'Empire des Scherifs, page 291.

La province de Constantine égale presque les deux autres en grandeur, & le tribut que son Bey ou Gouverneur paye au Dey, va jusqu'à cent mille écus, au lieu que celui de Titterie n'en paye que douze mille. On retrouve ici des branches du mont Atlas, des vallées, des plaines, des rivières & plusieurs tribus d'hommes guerriers, que leur situation & leur courage ont jusqu'à présent mis à l'abri de toute espèce de dépendance. Constantine est la capitale de ce district.

Bona est encore une autre ville, près de laquelle on voit les ruines d'Hyppone, ville fameuse pour avoir été le siège épiscopal de saint Augustin, & dont les Maures tirent avantage, en faisant voir les débris du couvent dont ce docteur étoit en même tems supérieur.

Sur les côtes du royaume d'Alger, sont aussi plusieurs petites isles qui en dépendent, mais elles ne méritent pas de nous arrêter.

## HISTOIRE NATURELLE

### DES ROYAUMES DE TUNIS ET D'ALGER.

#### *Leur climat.*

La partie habitée de ces deux royaumes, étant située entre le trente-quatre & le trente-septième degré de latitude septentrionale, on y jouit d'un air assez tempéré, c'est-à-dire, ni trop chaud en été, ni trop froid en hyver. Notre médecin Au-

glois, dit qu'en douze ans qu'il a demeurée dans cette contrée, il n'a vu que deux fois le thermometre à la gélée, & qu'alors toute la campagne fut couverte de neige. Ce fut en 1731 & 1732.

Les saisons se succèdent d'une maniere si insensible, que l'on ne s'en apperçoit pas. Au reste rien ne prouve mieux l'égalité de la température de l'air, que le peu de variation que le barometre y éprouve. Jamais elle ne va au delà d'un pouce &  $\frac{3}{10}$ , c'est à-dire, qu'il reste toujours depuis vingt-neuf pouces  $\frac{1}{10}$ , jusqu'à trente  $\frac{4}{10}$ . Depuis le mois de Mai, jusqu'en Septembre, on voit regner communement les vents d'est, & pendant le reste de l'année, on a les vents d'ouest. On peut se faire une idée de la sécheresse de ce climat, en observant qu'année commune, il ne tombe que vingt-sept à vingt-huit pouces d'eau. Le royaume de Tunis est plus sujet à la pluie, & en 1727, il en tomba pendant quarante jours consécutifs, au lieu qu'à Alger, il n'y pleut guères que deux ou trois jours de suite, après quoi on a ordinairement huit ou quinze jours de beau tems.

*Regne Végétal.*

Le froment, l'orge, le ris, le bled de turquie & le millet, sont des grains qui viennent très-bien en Barbarie. La méthode de les battre

n'est point en usage ; on les foule aux pieds jusqu'à ce que le grain soit sorti de l'épi. Cette façon est beaucoup plus expéditive que la nôtre, mais entraîne l'inconvénient d'avoir beaucoup d'ordures mêlées au grain, & une paille entièrement brisée. Au lieu de granges pour ferrer ces grains, les cultivateurs ont des magasins souterrains qu'ils appellent *matamores*. On en voit quelquefois deux ou trois cens pratiqués les uns près des autres, & les plus petits peuvent contenir au moins quatre cens boisseaux de bled.

Les fèves, les pois, les lentilles, les *garvanços*, espece de grain pointu, que l'on mange rôti, sont les légumes du pays. Quant aux racines & aux fruits qu'on y voit, ce sont les mêmes qu'en Europe. On remarque que les Maures font une grande consommation de coriandre qu'ils font entrer dans tous leurs plats, & que leurs melons sont beaucoup meilleurs que les nôtres.

Tous les arbres fruitiers de l'Europe se retrouvent dans ces climats ; ainsi que la vigne dont on tire un vin beaucoup plus agréable que celui de Portugal ou d'Espagne. Il s'en trouve aussi quelques-uns qui nous sont peu connus. Tels sont le palmier, le *lotus*. Le premier de ces arbres est celui qui porte les dattes, fruit assez bon lorsqu'il est parvenu à sa maturité. Une observation fort singulière qui a été faite sur ces arbres, qu'on distingue en mâles & femelles,

c'est que le fruit de ceux qui sont femelles est sec, insipide & de mauvais goût, s'il n'a pas été imprégné par la poussière du mâle.

C'est pourquoi au mois de Mars ou d'Avril, lorsque les gouffes qui renferment les grappes, des fleurs & des fruits, commencent à s'ouvrir, on prend un jet ou deux de la grappe du mâle & on l'infère dans la gouffe du palmier femelle, ou bien on prend une grappe entière du mâle & on en secoue la poussière sur les grappes de la femelle. Le palmier entre dans sa plus grande vigueur trente ans après avoir été transplanté & reste dans cet état pendant soixante ou soixante-dix ans, portant chaque année quinze ou vingt grappes de dattes, dont chacune pèse quinze ou vingt livres.

Ces arbres commencent à décheoir au bout de cent ans, & tombent ordinairement avant deux cens ans. Tout le soin qu'ils demandent, c'est d'être fort arrosés tous les quatre à cinq jours & d'être taillés par le bas, lorsque leurs branches commencent à baisser & à vieillir. C'est l'usage parmi les gens distingués de ce pays de se régaler avec du miel de palmier dans des jours de réjouissance. On coupe la cime du plus vigoureux de ces arbres & on creuse le haut du tronc, alors la sève qui monte se décharge dans cette cavité, & donne pendant les premiers huit jours une peinte ou deux de liqueur par chaque jour. Insensiblement cette quantité diminue, & au bout

De deux mois l'arbre seche entièrement. Cette liqueur qui ressemble à un sirop clair, est beaucoup plus douce que le miel, mais elle ne tarde pas à s'aigrir & à s'épaissir. On en tire par la distillation un esprit très-agréable & d'une odeur délicieuse que les Arabes nomment *Araky*, nom générique qu'ils donnent à toutes les liqueurs fortes qui ont été distillées.

Le lotus dont Pline parle si avantageusement (a), est un arbrisseau très-commun dans le Sahara & dans la Barbarie. Les Arabes l'appellent scédra ; son feuillage, ses épines, sa fleur & son fruit, ressemblent à ceux du jujubier, avec cette différence seulement que son fruit est rond, moins gros & plus succulent, & que ses branches sont plus droites & moins noueuses. Le fruit de cet arbrisseau est encore aujourd'hui en grande réputation & se vend dans tous les marchés du pays.

On n'y connoît point les parterres, les plattebandes de fleurs, ni ces jardins si agréables par la grande variété qu'elles offrent à la vue, & par la méthode, la régularité avec laquelle ils sont arrangés. Tout est sans dessein, sans ordre dans ceux de Barbarie, & encore l'on n'y voit que quelques arbres fruitiers, qui prêtent leur

---

(a) Son fruit, dit cet écrivain, est si agréable à manger, qu'il a donné son nom à un peuple & à un pays, ou les étrangers sont si bien reçus qu'ils en oublient leur patrie. Liv. 13, ch. 17.

ombre à des choux, des navets, ou qui sont environnés de bled & d'orge semés ensemble.

Nous ne nous occuperons ici, ni des fleurs, ni des plantes médicinales, dont la connoissance appartient à la botanique. Le docteur Schaw a donné un catalogue de ce qu'il a vu de plus curieux en ce genre, on peut consulter le second volume de son ouvrage.

*Regne Animal.*

Les animaux domestiques de Barbarie, sont le cheval, le chameau, le dromadaire, l'âne, le mulet, le kumrah.

Ce dernier est peu connu en Europe, nous allons en dire deux mots. Le kumrah est une forte de mulet, qui provient d'un âne & d'une vache. C'est une bête de charge un peu petite, mais d'un fort grand usage. Ces animaux n'ont qu'une corne au pied comme l'âne, mais ils en diffèrent à tous autres égards, ayans la peau lisse, la queue & la tête comme la vache, excepté qu'elle est sans cornes.

Les bœufs, les moutons, les chevres, composent ici des troupeaux nombreux; mais on n'y connoît point la méthode de couper les animaux, on se contente seulement de comprimer avec force les organes de la génération aux mâles dont on ne veut pas se servir pour la propagation du troupeau, & cette opération se fait lorsqu'ils ont trois mois. Les Mahométans qui ne

Ils font pas de scrupule de mutiler leurs semblables, regardent comme une cruauté de faire souffrir la moindre des autres créatures.

Les bêtes féroces de Barbarie, sont le lion, le tigre, le panthere, le faadh, le dubbah, qu'on croit être l'hyene, le jackall, deux especes de chats sauvages, & une sorte de fouine qu'on appelle *Schibbeardon*. De tous ces animaux que le médecin Anglois décrit fort légèrement, nous ne parlerons que du *faadh* du *dubbah* & du *jackall*.

*Le Faadh ou Loup Cervier.*

Le faadh ressemble au léopard, en ce qu'il est tacheté comme lui, mais il en diffère cependant par une peau plus obscure, plus grossiere, & en ce qu'il n'est pas aussi farouche. Les habitans croient qu'il vient du lion & de la femelle du léopard; il se nourrit ordinairement, à ce qu'on m'a dit, rapporte Schaw, de charogne; mais il mange aussi des herbes & des racines, & n'attaque les brebis & les chevres qu'à la dernière extrémité. Son sentiment est que le faadh ne peut passer pour le loup cervier appellé thos par les anciens, parce que celui-ci est beaucoup plus carnacier. Cependant nous serions portés à croire que ce faadh est le vrai loup cervier puisqu'il en a la taille & les principaux caracteres. Au reste, il faudroit des observations plus exactes que celles de notre voyageur pour fixer toute incertitude à ce sujet.

*Le Dubbah, qu'on croit être l'Hyene.*

Le dubbah est de la grandeur du loup, mais il a le corps plus plat & boite naturellement de la jambe droite de derriere. Malgré ce défaut, il est passablement léger & plus difficile à prendre à la course que le sanglier. Il a le col si excessivement roide, que lorsqu'il veut regarder derriere lui, ou seulement de côté, il est obligé de tourner tout le corps comme le cochon. Sa couleur est d'un brun sombre tirant sur le rouge avec quelques raies d'un brun encore plus obscur. Le poil de la nuque est presque de la longueur d'un demi pied, mais moins rude que la foye de cochon. Il a les pieds grands & bien armés. Il s'en sert pour remuer la terre & en tirer les rejettons du palmier & d'autres racines, & même les corps morts. Après le lion & la panthere, le dubbah est le plus féroce & le plus cruel de tous les animaux de Barbarie. Cette bête étant pourvue d'une criniere, ayant de la peine à se mouvoir, & fouillant dans les sépulchres, il y a apparence que c'est l'hyenne des anciens, du moins Aristote, Plin & Solin, représentent l'hyene avec ces trois caracteres distinctifs (a):

---

Solin, chap. 40. Plin, liv. 8, chap. 30. Aristote au liv. 8. de son histoire des animaux, chap. 5.

*Le Jackall.*

Le jackall appellé aussi deeb, est à peu près de la même grandeur que le renard, nous en avons parlé ci-devant. Nous remarquerons ici que cet animal, ainsi que les deux précédens, se nourrissent de racines & de fruits, comme de charogne & d'animaux vivans. Il resteroit à savoir si c'est la nécessité qui les porte à manger des racines, ou leur instinct naturel, & s'ils sont à la fois *frugivores* & *carnivores*. On pourroit parvenir à résoudre cette question par la dissection de ces animaux, & par l'examen de leurs parties intérieures. On sait que les animaux frugivores ont la capacité de l'estomac beaucoup plus étendue que les autres qui sont carnassiers, parce qu'il leur faut une plus grande quantité d'alimens, qui sont bien moins substantiels que la chair & le sang.

Outre ces animaux, la Barbarie nourrit encore des bœufs sauvages, des gazelles, & cette espece de chevreuil sans barbe, dont nous avons parlé dans le troisième volume de ces Mélanges: on l'appelle lidmée en Barbarie. On y voit aussi des sangliers, des ours, des singes, des renards, des furets, des lapins, des belettes, des taupes, des lievres & deux petites bêtes qui se creusent des habitations en terre, & qu'on appelle jird & jerboa. Elles sont toutes deux de la grandeur d'un rat, d'une couleur fauve à l'exception de

leur ventre qui est blanc. L'une & l'autre ont les oreilles rondes & creuses, & ressemblent au lapin par les dents de devant & les moustaches; mais elles en diffèrent à d'autres égars, & surtout par leurs queues. Celle du jird est un peu plus courte que celle du rat ordinaire, mais elle est mieux garnie. Celle du jerboa est aussi longue que son corps & se termine par une petite touffe de poil noir. Ces deux animaux sont fort bons à manger (a).

On peut encore mettre au nombre des quadrupèdes de Barbarie, les tortues de terre & d'eau & le caméléon, si renommé par son changement de couleur, qu'on en a fait l'emblème des courtisans & des flatteurs, dont l'esprit souple se plie à toutes les circonstances.

### *Le Caméléon.*

Le caméléon ou chameau-lion, est une sorte de petit lézard, dont la grandeur varie beaucoup; aussi en distingue-t-on plusieurs espèces. Ceux qui voudroient avoir une description exacte de cet animal, pourront avoir recours à l'histoire naturelle des animaux, par M. Perrault. Ce sa-

---

(a) Nous avons déjà parlé du Jerboa. On peut voir, ce que nous en disons dans le troisième volume de ces mélanges.

vant en a difféqué un , qui avoit onze pouces & demi de long , y compris la queue. Nulle créature plus laide à voir que le caméléon. Comme il ne se nourrit que de mouches , de mouchérons , de fourmis & d'autres insectes , la nature l'a pourvu d'une langue platte en dessus , pointue par dessous , très-visqueuse , & aussi longue que son corps , laquelle il lance & retire avec beaucoup de facilité. Lorsqu'il veut chercher des alimens , il darde sa langue fort loin , la replie autour d'une branche d'arbre , le long de laquelle montent les fourmis , & la retire avec beaucoup de vitesse pour avaler sa proie.

Cet animal vit quatre à cinq mois sans prendre aucune nourriture apparante , il se contente d'ouvrir quelquefois la bouche pour recevoir un air frais. C'est alors qu'il découvre les différentes passions dont il est affecté , par ses mouvemens & par la variété de ses couleurs. Mort ou endormi le caméléon est d'un jaune luisant. Eveillé , sa couleur habituelle est le gris de souris pâle , ou un beau vert tacheté de jaune. Quelquefois il est marqueté de brun foncé , de brun clair ; enfin il varie sans cesse ces couleurs & souvent trois ou quatre fois dans l'espace d'une demie heure , mais jamais il n'offre du rouge.

On voit de ces animaux attachés à des branches d'arbres ou à un bâton , rester sans mouvement , tournant seulement les yeux de tems en tems , & périssant de cette manière , con-

fumés de maigreur. Les Maures portent au col la peau deséchée de cet animal, comme un amulette assuré contre les influences des forciers & des malfaisans.

Notre médecin Anglois parle encore de trois ou quatre especes de lézards & de plusieurs serpens qui n'ont rien qui mérite une attention particuliere.

#### Oiseaux de Barbarie.

Passons aux oiseaux de Barbarie. On trouve dans ce genre l'aigle, l'épervier de la grandeur de nos buses, le *gruab* ou corbeau du désert, qui a le bec & les pieds rouges, le *sbagarac*, qui est de la taille du geai, mais d'un plumage plus agréable, le *boulaara*, dont la grandeur égale celle du chapon, & qui ressemble à l'outarde par la couleur, le *raad*, qui est de deux especes, l'une grosse comme le houbara & l'autre comme un poulet ordinaire. Cet oiseau vit de grains. Le *kitaviab* ou lagopus d'Afrique est un autre oiseau fort ressemblant au pigeon, avec des plumes aux pattes & d'une couleur livide tachetée de noir. La perdrix de ce pays est rouge comme les nôtres, & la caille, ainsi que la becasse, y sont des oiseaux de passage. On voit encore des alouettes, des grives & une espece de moineau appelé *capsa*, dont on vante beaucoup le chant, puisqu'on nous assure qu'il sur-

passé en douceur & en harmonie celui du rossignol & du serin.

Outre les oiseaux aquatiques d'Europe, il s'y en trouve plusieurs autres, tels que le pelican, qui est de deux sortes : l'un de la grandeur d'un vanneau, de couleur de fer, avec des pieds rouges, l'autre un peu plus gros, bigarré de noir & de blanc, avec un col rougeâtre, un panache d'un jaune obscur, & les pieds d'un bleu foncé ; plusieurs especes de canards différentes des nôtres, des francolins, des courlis ou corlieux, & enfin des butors, oiseaux assez connus.

#### *Insectes.*

Les insectes & les vermisseaux, qui appartiennent à cette classe sont, dit le médecin Anglois, plus considérables par leur grand nombre que par aucune singularité digne de remarque. Nous ferons mention seulement d'un papillon très-curieux, qui a près de quatre pouces entre les extrémités des deux ailes. Il est très-agréablement rayé par tout le corps d'une couleur brune claire, mêlée de jaune. Ses ailes sont dentelées & bordées de jaune, près de la queue il a une tache d'incarnat.

#### *Observations sur les Sauterelles.*

Notre voyageur observe ensuite plusieurs especes de sauterelles, parmi lesquelles il fait une

distinction de celles qu'on appelle proprement de ce nom, & dont il décrit la génération, les marches, les ravages, la métamorphose & la mort d'une façon assez curieuse pour mériter une place ici.

Celles que je vis en 1724 & 1725, dit cet écrivain, étoient beaucoup plus grandes que nos fauterelles ordinaires. Leurs aîles étoient tachetées de brun, & leurs corps & leurs jambes d'un beau jaune. Elles commencèrent à paroître sur la fin de mars, le vent ayant été sud quelque tems auparavant. Vers le milieu d'avril, elles s'étoient si prodigieusement multipliées, qu'au plus fort du jour, elles formoient des espèces de nuées qui obscurcissoient le soleil. Environ vers la mimai, leurs ovaires étant pleins, elles commencèrent à se retirer les unes après les autres dans les plaines pour y déposer leur œufs. Le mois suivant on commença à voir de jeunes fauterelles. Il est remarquable que dès qu'elles étoient écloses, elles se joignoient ensemble & formoient une troupe serrée qui couvroit plusieurs arpens. Prenant ensuite leur route en droiture, elles grimperent le long des arbres, des murs, des maisons, dévorans toute la verdure qu'elles rencontroient. Pour détruire ces insectes, les habitans creusoient des fossés dans leurs champs & leurs jardins & les remplissoient d'eau, ou bien ils rangeoient sur une même ligne une grande quantité de bruyere, de chaume & d'autres matieres combustibles, &

y mettoient le feu à l'approche des sauterelles ; mais toutes ces précautions ne seroient de rien. Les fossés furent bientôt remplis & les feux éteints par les essains sans nombre qui se succédoient les uns aux autres. Celles qui marchent à la tête s'avançoient sans rien craindre , & celles qui suivoient seroient les premières de si près, qu'il leur étoit impossible de se détourner ni de reculer. Un jour ou deux après qu'un de ces grands corps eut passé, d'autres sauterelles nouvellement écloses, succédoient & venoient glaner après les premières. Elles rongeoient les petites branches & jusqu'à l'écorce des arbres dont les autres avoient dévoré les fruits & les feuilles.

Ces sauterelles ayant ainsi vécu pendant près d'un mois, détruisant toute la verdure qui se trouvoit sur leur passage, parvinrent enfin à leur grandeur naturelle, & se défirent de leur peau pour prendre une nouvelle forme. Afin de faciliter leur métamorphose, elles s'attachoient, par les pieds de derrière à quelques buissons, branches d'arbres, ou à quelques coins de pierre, puis faisant un mouvement en avant, tel que celui des chenilles quand elles marchent, on voyoit d'abord paroître leur tête & puis le reste du corps. Sept ou huit minutes suffisoient pour opérer la parfaite transformation. Alors elles restoient immobiles pendant un instant, & comme en langueur ; mais aussitôt que le soleil & l'air avoient consolidé leurs ailes & dissipé l'humidité qui y restoit, elles re-

prenoient leur premiere voracité, devenans même plus fortes & plus agiles qu'auparavant. Elles ne subsistoient pourtant pas long-tems dans cet état, & se disperfoient bientôt, ainsi que leurs meres, après avoir mis bas leurs œufs. Comme leur marche & leur vol étoient toujours du côté du nord, il y a apparence qu'elles périrent dans la mer.

Notre auteur donnant ensuite carrière à son érudition, après avoir dit que les sauterelles salées & frites approchent du goût des écrevilles d'eau-douce, & qu'il étoit permis aux Juifs d'en manger, ajoute que Ludolphe, dans ses commentaires sur l'histoire d'Ethiopie, établit que les prétendues cailles que les Israélites mangeoient dans le désert, suivant l'écriture, n'étoient qu'une espèce de sauterelles; qu'il n'est point du tout probable que le mot grec, qu'on a traduit par *acride*, doive être pris pour le fruit d'un arbre ou pour les sommités des plantes, mais qu'il y a apparence qu'on a donné aux sauterelles le nom d'*acrides*, parce qu'elles se nourrissent effectivement de la pointe des herbes. Ainsi conclud-il, les acrides dont il est dit que saint Jean-Baptiste se nourrissoit dans le désert, doivent être l'espèce de sauterelles dont je viens de parler.

Le scorpion, dont les qualités pernicieuses sont connues, mérite après les sauterelles, le premier rang parmi les insectes de Barbarie. Il y en a de deux sortes; les uns sont longs & min-

ces, les autres plus gros & plus ronds ; mais tous deux ont une queue à six vertèbres. Ceux du désert des pays méridionaux sont les plus gros, & leur piquûre est presque toujours mortelle. Il en est de même de la morsure du *boolakaz*, espèce de tarentule qui habite aussi les déserts de cette contrée. On compte qu'il meurt chaque année vingt ou trente personnes de la morsure de ce dernier animal.

### *Poissons.*

Les poissons qu'on trouve sur les côtes de Barbarie, se voyent dans tous les parages qu'arrose la Méditerranée, & n'offrent rien de particulier. Il en est de même des crustacés, tels que le homar, la chevette, ou crevette, le langoustin, &c. On y en voit grande quantité, mais on ne trouve pas beaucoup de coquillages sur ces côtes. Il est vrai qu'on ramasse communément sur le bord de la mer les dépouilles de quelques espèces, telles que le pétoncle commun, le spondyle & l'oreille de mer ; mais la conque de Vénus & les belles espèces de pétoncle ne se voyent que rarement. On avoit autrefois à Tunis beaucoup d'huîtres qu'on y apportoit du port de Bizerta ; mais les grandes pluies de 1727 occasionnerent des torrens si considérables, que la salure de la mer en ayant été trop adoucie sur ses bords, il périt un grand nombre d'huîtres.

*Minéraux de Barbarie.*

On croit que la grande fertilité de cette contrée vient de la quantité de sel & de nitre dont le terrain est par-tout rempli, car les habitans n'engraissent jamais leurs terres excepté en quelques endroits où l'on met le feu au chaume. Il y a des cantons où l'on tire six onces de nitre par chaque quintal de terre ordinaire. En d'autres, les bords de plusieurs rivières, quelquefois à deux ou trois brasses de profondeur, sont en été tout couverts de morceaux de nitre ou de sel. Ce qui prouve encore combien le sel domine dans le terroir de Barbarie, c'est le grand nombre de sources salées, de montagnes de sel & de *shibkas* qu'on trouve en chaque district. Le mot de *shibkas* se donne à des petits cantons couverts de sel, & signifie morceau de terre salée. Ces *shibkas* sont d'ordinaire couverts d'eau en hiver, & paroissent alors comme autant de lacs; mais lorsqu'ils sont secs en été, ils ressemblent à des boulingrins couverts du plus beau gazon. Quelques-uns ont un fond dur & solide, sans aucun mélange de terre ou de gravier. Il est formé par une couche de sel crySTALLISÉ par les pluies. On tire du salpêtre de la terre par des lessives, qu'on raffine ensuite. Il sert aux Africains à composer leur poudre avec le soufre qui leur vient d'Europe. Quoiqu'ils entendent assez bien l'art de composer & de grainer cette drogue meurtrière, il faut que leurs ingrè-

diens n'aient pas les qualités requises, ou qu'ils manquent la proportion convenable; car une once de poudre d'Europe fait autant d'effet que quatre onces de poudre de Barbarie.

Ce pays est bien pourvu d'eaux minérales, tièdes, chaudes, où l'on prend des bains fort salutaires. Dans ce nombre, on voit de ces sources si chaudes, qu'on y fait très-bien cuire une élanche de mouton en un quart d'heure. L'excès de la chaleur de ces eaux est tel qu'elles dissolvent, ou plutôt calcinent le rocher sur lequel elles passent pendant l'espace de cent pieds. La poudre qui provient de cette dissolution, étant ensuite entraînée par le courant, s'attache à des branches d'arbres, à des morceaux de bois, à tous les corps enfin qu'elle rencontre, & les enduit en même tems d'une croûte composée d'une infinité de petits brillans qui forment ainsi des cristallisations très curieuses.

Bien que les exhalaisons chaudes & minérales qui se font continuellement, semblent devoir diminuer les effets des matières combustibles que renferme le terrain de cette contrée, les tremblemens de terre y sont cependant très fréquens & très-violens. En 1716, 1720, 1723 & 1724, il arriva des tremblemens de terre qui renversèrent un grand nombre de maisons, bouchèrent différentes sources, & firent beaucoup de ravages. Communément ils arrivent un ou deux jours après une grosse pluie, à la fin de l'été ou de l'au-

omme. C'est une observation que le savant Anglois a faite pendant son séjour en Barbarie.

On ne trouve plus ici ces carrières de marbre dont parle Pline. La pierre à fusil, dont il y a si grande abondance en Europe, manque absolument en plusieurs districts de Barbarie. Les vaisseaux y en portent en Pest, & les vendent à Alger sept schellings le quintal.

La pierre, qu'on appelle selenite, une espèce de talc jaune & transparent, des iris qui approchent des pierres de Bristol, des cristaux à double cône, qui sont un peu sombres, & quelques autres pierres figurées qui ressemblent au verre de Moscovie, sont encore des productions de ces climats, dit notre voyageur. Je n'ai jamais eu le bonheur d'en rencontrer beaucoup d'autres. Quant aux fossiles proprement dits, on a de la terre glaise, de la terre de foulon, de la terre de savon, de la terre d'ombre, de l'ocre & une espèce dure d'almagra, qui ressemble au bol ou à la terre d'Espagne.

Les minéraux sont en plus petit nombre que les fossiles, & on ne nous parle que d'un crayon noir & d'une espèce de talc, & de quelques marcassites où il se trouve beaucoup de petits points ressemblans à des paillettes d'or & de différente figure.

Le plomb & le fer sont les seuls métaux qu'on y ait découvert jusqu'ici. Le dernier est fort bon & blanchâtre, mais en petite quantité. La mine

de plomb est si abondante qu'elle donne quatre-vingt pour cent. On trouve dans le district d'Alger des pierres pesantes & couvertes d'une espèce de verd de gris, qui semblent indiquer qu'on pourroit y découvrir des mines de cuivre. Une de ces pierres que j'ai apportées en Europe, ajoute notre voyageur, paroît aussi contenir quelques particules d'étain.

---

H A B I T A N S  
D E S R O Y A U M E S  
D E T U N I S E T D' A L G E R.

*Distinction à faire entre eux.*

ON distingue trois sortes d'habitans, non seulement dans les royaumes de Tunis & d'Alger, mais encore dans tout le pays compris sous le nom de Barbarie; les Maures qui forment la nation dominante, les Turcs & les Arabes. Nous ne parlerons point ici de la vie errante de ces derniers, étant la même par-tout; cet article appartient à la description de l'Arabie.

Quant aux Turcs, leurs usages, & tout ce qui les regarde, sont assez connus; notre tâche se bornera donc à donner quelques connoissances des Maures. Il est bon d'observer d'abord qu'il

ne faut pas joindre à ce mot l'idée d'un homme noir ou très-basanné, puisque le mot de *Mauri*, dont ils ont été appellées, ne veut dire proprement qu'un homme qui habite près d'un détroit. C'est là effectivement la situation des Maures, par rapport au détroit de Gibraltar.

#### MAURES D'AFRIQUE.

*Leurs portraits, leurs usages dans leurs habillemens, leurs logemens.*

Les Maures sont en général d'une taille ordinaire, bien prise, d'une constitution robuste, & d'un tein basanné comme les Portugais. Mais la plupart des femmes, dit Schauw, passeroient pour belles en Angleterre. Leurs enfans ont assurément le plus beau teint que je connoisse; il est vrai que les garçons, qui sont beaucoup exposés au soleil, & qui ne portent qu'un petit bonnet, brunissent bientôt; mais les filles, qui se tiennent davantage à la maison, conservent leur beauté jusqu'à l'âge de trente ans qu'elles cessent communément d'avoir des enfans. Il est vrai qu'elles en ont souvent à onze ans, & se trouvent quelquefois grand-mères à vingt-deux. Comme elles vivent aussi long-tems que les femmes Européennes, elles voyent ordinairement plusieurs générations.

L'habillement de ces peuples est à peu près le même que chez les Turcs. Mais les *Kabyles*, qui

forment des tribus, qui habitent dans les montagnes, & qui sont les descendans des anciens Numides, n'ont qu'une sorte de veste, un surtout & un manteau appelé *hike*, & vont toujours tête nue. Ce *hike*, qui a communément cinq ou six aunes d'Angleterre de long & cinq ou six pieds de large, sert à ces peuples d'habillement pendant le jour, & pendant la nuit de lit & de couverture. Ils portent une ceinture pour soutenir leur *hike*, & c'est une de ses extrémités qui leur sert de bourse. Parmi les Maures, c'est l'usage de porter un couteau, un poignard à cette ceinture. Les *bojias* ou gens, dont la profession s'exerce avec la plume, portent une écritoire au lieu d'un poignard.

L'habillement des femmes Maures consiste aussi en une veste, un *hike* & des caleçons, qui, dans les filles, sont distingués par la couleur de ceux des femmes mariées. Outre cela, elles portent un voile qui leur cache absolument le visage. Au logis, les femmes quittent leur *hike*, leur veste, même leurs caleçons. & mettent seulement une serviette autour de leurs reins; de sorte qu'une dame de Barbarie, en deshabillé, n'a que la ceinture couverte. La coëffure des femmes consiste à porter leurs cheveux, qu'elles affectent d'avoir pendans jusques sur les talons, tressés avec des rubans de différente couleur, & surmontés d'une gaze très-fine, ou d'un morceau de toile peinte, dont les extrémités pendent négligemment sur

le dos & sur la tresse. Mais un point essentiel dans leurs parures, c'est de peindre les poils de leurs paupieres en noir avec de la poudre de mine de plomb. Elles imaginent que cette couleur sombre donne une grace singuliere aux yeux, & beaucoup d'agrément à toute la personne.

La façon de bâtir de ces peuples n'a rien de bien remarquable, sinon que toutes les maisons ont une terrasse & une balustrade qui régnent autour de la cour. Cette cour sert quelquefois, & sur-tout dans les festins & les grandes cérémonies, de salle d'assemblée, après avoir été couverte d'une grande toile qui la garantit de l'ardeur du soleil. L'intérieur est meublé ici comme en Perse, de tapis & de carreaux d'étoffes, dont la richesse est proportionnée à l'état du maître. Ce qui est à observer particulièrement dans la construction de leurs édifices, c'est qu'ils font usage d'un mortier & d'un ciment qui sont aussi bons & aussi durables que ceux des anciens. Leur ciment est composé de cendres de bois, de chaux & de sable très-fin, le tout passé ensemble au tamis & battu pendant trois jours & trois nuits sans interruption, & arrosé à des heures marquées, d'eau & d'huile, jusqu'à ce que la matiere ait acquis le degré de consistance convenable. On s'en sert pour les citernes, pour les terrasses & pour les ceintres des arches ou arcades. Les tuyaux de leurs aqueducs sont cimentés par des étoupes battues, avec un mélange de chaux & d'huile sans

eau. Ces deux compositions acquièrent en peu de tems la dureté de la pierre, & sont impénétrables à l'eau.

Les alimens ordinaires des Maures, sont le pain & une bouillie faite de farine d'orge ou de froment. Ils savent aussi apprêter toutes sortes de ragoûts, ainsi que du rôti, & se nourrissent en général de toutes les denrées que nous connoissons, & qui sont au plus bas prix. L'usage est ici de se lever de grand matin, & de prier Dieu au point du jour, ainsi que le prescrit l'Alcoran; après quoi chacun vaque à ses occupations jusqu'à dix heures, tems où l'on dîne. On se remet à l'ouvrage jusqu'à la priere du soleil couchant, puis on soupe & l'on se couche dès qu'il fait nuit. Les oisifs ont, comme en Europe des endroits où ils s'assemblent, & où ils passent la plus grande partie de la journée à discourir sans utilité. Les parties de campagne avec des concubines, des maîtresses que l'on régale de musique & de vin, malgré les préceptes de Mahomet, sont des divertissemens qui sont fort aimés des Maures. La chasse fait un des plaisirs des gens de distinction, & celle au vol sur-tout est très-goutée. La méthode de ceux qui chassent au fusil est fort particuliere; on ne fait pas lever le gibier avec le chien; mais le chasseur se couvrant pardevant d'un morceau de toile, étendu sur deux bâtons croisés, il se promene dans les endroits où il espere de faire une bonne chasse.

Cette toile est communément tachetée ; quelquefois on y voit peinte la figure d'un léopard ; à la hauteur du visage , font un ou deux trous par lesquels le chasseur regarde devant lui. Il est à remarquer , qu'à l'approche de cette figure , les oiseaux , qui vont communément en volée , s'assemblent par troupes , quoiqu'ils fussent dispersés auparavant , & que même les cailles & autres , qui ne font point bande , s'arrêtent étonnés , observant cette toile. Le chasseur , se trouvant à portée convenable , pose la machine sur terre , passe son fusil par l'un des trous qui y est pratiqué , & tue pour l'ordinaire un grand nombre d'oiseaux.

*Religion , Mariages.*

La religion Mahométane est ici la seule qu'on professe. Les cérémonies qu'on pratique dans les mariages se réduisent à peu de chose. Après que les parens , de part & d'autre , ont arrêté les articles du contrat , que l'on est convenu réciproquement du *saddock* , c'est-à-dire , de la dot que le mari assure à la mariée , ainsi que du trousseau que les parens donnent à leur fille , lequel consiste communément en robes , bijoux & esclaves pour la servir , suivant leurs facultés , le marié donne d'une main à boire à sa future , & reçoit de l'autre ce qu'elle lui verse de son côté. C'est-là se donner mutuellement sa foi , & notre médecin

Anglois nous assure que c'est la seule cérémonie qu'observent les Algériens dans leurs mariages. Elle se pratique le jour destiné à la consommation de cette affaire; & jusqu'à ce tems, les contractans ne se font point vus. Un mari peut renvoyer sa femme quand il lui plaît, en lui donnant le saddock stipulé; mais il n'a plus la faculté de la reprendre, à moins qu'elle n'ait été remariée à un autre.

Les égards des Européens pour les femmes, passent en Barbarie pour des extravagances, & sont regardés comme autant d'infractions à la loi naturelle, qui donne à l'homme la supériorité sur la femme. C'est sur les femmes que roulent tous les soins du ménage. Parmi le peuple, les femmes sont occupées à moudre du bled, chaque maison ayant un moulin à bras, à faire la cuisine & à tous les travaux les plus rudes, sans que pour cela, ni dans les villes, ni dans les campagnes, elles quittent aucun joyau, aucune pièce de leur parure, & se dispensent de teindre leurs paupières; tant il est vrai, observe notre savant, que l'usage l'emporte ici, comme ailleurs, sur la raison, & que les femmes sont femmes dans tous les climats.

## E D U C A T I O N D E S E N F A N S.

*Etudes, Sciences.*

Dès que les enfans sont parvenus à leur sixième année, on les envoie à des écoles publiques,

où ils apprennent à lire, à écrire & tout ce qui concerne leur religion. Si un écolier a fait des progrès considérables, ses parens l'habillent magnifiquement & lui donnent un cheval harnaché de même. Ses camarades d'école le promènent par les rues ainsi monté, avec de grandes acclamations. Ses parens, ses amis viennent le caresser, le combler de présens & ne manquent pas ensuite d'aller féliciter le pere & la mere. De l'école, où ils vont trois ou quatre ans, les enfans passent à quelque profession, dans les troupes ou dans les emplois; on peut juger de-là, s'il se trouve beaucoup de savans dans cette contrée, le peu de gens qui se livrent à l'étude ne lisent guères que l'Alcoran & quelques commentateurs enthousiastes qui ont écrit sur ce livre sacré. Tout le savoir de ces peuples se réduit à un peu de géographie & à quelques mémoires ennuyeux sur l'histoire moderne; car tout ce que quelques-uns de leurs auteurs disent sur les siècles qui ont précédé la venue de Mamet, n'est que confusion & un tissu de contes romanesques. La langue de ces peuples est l'Arabe, dont nous avons vanté la fécondité & l'énergie.

Lorsque j'arrivai à Alger, dit Schaw, je tâchai de faire connoissance avec tous ceux qui passoient pour avoir quelque réputation de savoir & d'érudition; mais il est fort difficile de former quelques liaisons d'amitié, tant parce qu'ils ont naturellement beaucoup d'éloignement pour les étran-

étrangers qu'à cause du souverain mépris avec lequel ils regardent les Chrétiens, J'eus cependant le bonheur de m'introduire chez leur premier astronome, qui étoit chargé de régler les heures de la priere, je trouvai qu'il n'entendoit pas seulement assez de trigonométrie pour tracer un cadran solaire, & que tout ce qu'on fait à Alger & à Tunis en fait de navigation, se réduit à connoître les huit principaux points de la bouffole & à tracer grossièrement une carte marine.

La chymie qui étoit autrefois la science favorite de ces peuples se borne présentement chez eux à distiller de l'eau de rose. Je n'ai vu que fort peu de leurs médecins qui connussent *Rasis*, *Averroes* & les autres anciens médecins Arabes. Rien n'est plus borné que la médecine : ceux qui la professent ne savent qu'ordonner l'usage des bains, des simples en infusions, en décoctions & en catapâmes.

Ces peuples n'entendent pas mieux les mathématiques que la médecine. Les parties abstraites & spéculatives leur sont inconnues. Les quarts de cercle, les astrolabes & autres instrumens des Arabes qui ont échappé aux injures du tems, sont regardés présentement comme de simples curiosités, plutôt que comme des choses qui peuvent être d'usage. Ils n'ont point d'autre méthode pour mesurer le tems que des clépsidres, qu'ils régulent sur des méridiens assez peu exacts. Ils ne sont point du tout instruits des premières

régles de l'arithmétique & de l'algebre, & à peine en trouveroit-on un sur vingt mille qui les connût & qui fût en état de les mettre en pratique. Il n'y a que les marchands qui soient assez habiles pour faire des additions & des soustractions des plus grosses sommes par mémoire; ils concluent aussi leurs marchés à peu près de la même façon qu'en Perse, c'est-à-dire, en mettant la main dans la manche de celui avec qui on traite, & s'indiquant réciproquement par la situation des doigts, les prix qu'ils offrent ou qu'ils demandent.

Leur musique est la partie des mathématiques qu'ils ont le plus cultivée. Cette science quoique fort éloignée de sa perfection, ne laisse pas de flatter agréablement les oreilles, par la vivacité & l'harmonie des piéces qui sont de son ressort. Ils ont plusieurs sortes d'instrumens à peu près tels que nos flutes, nos hautbois, nos violons, nos guitares, nos luths, &c. Ils n'apprennent tous leurs airs que par l'oreille, sans le secours d'aucune méthode, & cependant ils les savent si bien, rapporte notre savant Anglois, que j'ai souvent entendu vingt ou trente personnes jouer ensemble pendant toute la nuit en changeant continuellement d'airs sans jamais se tromper & sans causer la moindre dissonance.

Au reste, si les Maures ont fait si peu de progrès dans toutes les sciences, on ne doit pas en attribuer la cause à leur incapacité ou à une cer-

taine stupidité naturelle, car il est certain qu'ils ont l'esprit fort délié, & même du génie; mais ne se livrans pas à l'étude, parce que le gouvernement ne leur laisse ni assez de liberté, ni assez de repos, ou peut être parce qu'en général les Orientaux sont ennemis de tout travail qui ne tend pas directement à servir leurs intérêts, & que d'ailleurs, il n'y a dans ce pays aucun motif d'émulation; ces peuples ne cultivent les sciences que fort peu & sont par là bien éloignés de les perfectionner.

#### *Funérailles.*

Les funérailles des Maures, se font ainsi que toutes celles des Mahométans, avec fort peu de cérémonie. On porte le mort à la mosquée, à l'heure de la prière à midi ou après midi, & de là on le transfère hors de la ville, au lieu de sa sépulture, où il est accompagné de toute l'assemblée, qui chante avec les Imans quelques versets de l'Alcoran. La parfaite résignation qu'ils ont aux volontés de Dieu ne leur permet pas de donner dans ces occasions le moindre signe de douleur ou de tristesse, & encore moins de faire des complimens de condoléance à leurs parens ou amis. Quelque malheur qu'il arrive ou quelque perte qu'on puisse faire, on dit seulement à ses amis ou plus proches parens d'un mort, la *bénédiction soit sur votre tête*. Cependant aux en-

terremens des personnes riches, on loue quelquefois des femmes, qui semblables aux *pre-sica*, ou pleureuses des anciens, sont maîtresses passées en ces sortes de lamentations; car dit notre voyageur, elles jouent si bien leur rôle, font des gestes si pitoyables, qu'elles manquent fort rarement d'inspirer à toute l'assemblée une humeur morne & sombre, & de la porter à une tristesse extraordinaire.

Nous ne dirons rien de la superstition qui regne en Barbarie. Quel est le peuple assez sensé pour être exempt du joug cruel que ce tyran impose. On croit ici aux forciers, aux enchante-mens, à la puissance de quelques mauvais génies, qui tiennent le milieu entre les anges & les démons, & l'on fait tout ce qu'une créance aussi absurde peut suggérer de plus propre à parer les effets dangereux de ces êtres phantastiques.

Il y a parmi ces Africains des Marabouts, qui sont en général des gens d'une vie fort austeres & qui s'attirent une grande vénération de la part des Mahométans. Ils paroissent toujours occupés à dire leurs chapelets, à prier Dieu ou à méditer. Cette sainteté est héréditaire & passe aux enfans; ceux-ci sont respectés & honorés, pourvu qu'ils observent le *decorum*, les mêmes apparences imposantes que leur pere; il est singulier que des gens qui mènent une vie fort dure pour se donner un air de sainteté, ne puissent pousser la mortification & l'austérité au point de se ré-

Quire à la continence, mais cette vertu paroît ici hors de la nature humaine. Ces dévots marabouts craindroient de compromettre leur réputation & d'être soupçonnés d'hypocrisie s'ils cherchoient à persuader qu'ils ont une vertu, dont leurs compatriotes reconnoissent la pratique impossible. Ce sont ces especes de religieux qui passent pour les plus habiles dans la Négromacie, & quoique leurs actions dans ce genre n'ayent rien de bien fin & de bien merveilleux, on ne laisse pas de les considérer comme des inspirés qui ont le don des miracles, & comme des gens chéris de Dieu & de son Prophete.

Les Maures ne sont pas moins ridicules & extravagans dans l'idée qu'ils ont de pouvoir connoître les événemens futurs. Ils prétendent qu'Ally a laissé un détail chronologique de tout ce qui est arrivé de plus remarquable dans le monde depuis sa naissance, & de tout ce qui arrivera dans les siècles les plus reculés. Il seroit ennuyeux de parler davantage de toutes leurs prophéties prétendues. L'imposture saute aux yeux par-tout, & la raison refuse de s'arrêter à de pareilles absurdités. Mais, il est bon de ne pas omettre ici une prédiction, dont le temps & l'avenir, dit notre docteur Anglois, découvriront la vérité; elle est remarquable en ce qu'elle promet aux chrétiens le rétablissement de leur religion dans tous ces royaumes qui leur ont été enlevés autrefois par les Sarrasins & les Turcs. Ce qui est de

plus singulier, c'est que cette opinion est universellement reçue dans tous les Etats Mahométans, & que pour cette raison, ils ferment soigneusement les portes de leurs villes tous les vendredis, depuis dix heures du matin jusqu'à midi; qui est selon eux, le tems marqué pour cet événement. On peut fort bien rire de la sottise & de la crédulité des Mahométans & des soins stupides qu'ils prennent pour prévenir les effets qu'ils craignent. Mais il faut bien se garder d'ajouter foi à une semblable prophétie, ce seroit partager leur sottise & leur extravagance. Il est fâcheux pour la réputation de M. Schaw, de trouver dans ses ouvrages ce récit, annoncé avec un air d'importance, qui semble indiquer qu'il étoit persuadé de la réalisation future de cette prédiction; comme si la Puissance divine eût voulu se manifester par l'organe de l'imposteur Aly.

#### REVOLUTIONS D'ALGER.

##### *Son Gouvernement actuel.*

Sans rechercher quel fût le fondateur du royaume d'Alger, nous nous contenterons d'observer que l'histoire Romaine nous apprend que Jules César, ayant fait prisonnier à la fameuse bataille de Pharsale, Juba, roi de Mauritanie, il le remit bientôt après en possession de ses Etats; & que ce souverain, par reconnoissance, donna le nom de *Jol Cezaria* à la capitale de son royaume.

me, laquelle est connue aujourd'hui sous le nom d'Alger. Cette ville ainsi que la souveraineté, passa ensuite à Ptolomée, fils de Juba, & ce prince périt par ordre de Caligula; qui s'empara de ses Etats, y envoya des colonies Romaines, & les fit gouverner par un proconsul. Les Wandalés & les Alains qui ravagèrent l'Afrique dans le sixième siècle, s'emparèrent de la Mauritanie, de sa capitale, qui portoit toujours le nom de Jol-Cezaria & le changerent en celui d'Agezir, que les Italiens prononcent Argil, & les Espagnols & les François Alger.

Les Maures chassés d'Espagne par Ferdinand, vinrent s'établir dans cette contrée & firent le métier de corsaire. L'appas du butin concourant avec le plaisir de la vengeance, leur fit couvrir la Méditerranée de vaisseaux, & déclarer une guerre cruelle à ceux qui leur avoient ôté leur patrie. Le même Ferdinand, voulant assurer le commerce de ses sujets contre les pirates qui ne faisoient aucun quartier à ceux qui tomboient entre leurs mains, envoya en Barbarie une armée formidable qui s'empara de la capitale, & s'en assura la possession par un fort qui fut élevé auprès d'Alger. Dès lors les corsaires ne parurent plus & le commerce des Espagnols reprit vigueur. Mais les Maures toujours remuans, toujours impatiens de porter le joug Espagnol, n'étoient retenus dans le devoir que par la crainte que les armes constamment victorieuses de Ferdinand leur

inspiroit. La mort de ce souverain vint favoriser le desir qu'ils avoient de recouvrer leur liberté. Ils en profiterent avec empressement & envoyèrent demander du secours à Barberouffe, fameux pirate Turc, qui étoit alors l'effroi des mers de ces climats. Le prince Eutemi, souverain d'Alger, logea Barberouffe dans son palais, & s'appliqua à l'attacher à son parti par les traitemens les plus honorables. Mais le barbare corsaire qui avoit formé le dessein de s'emparer du trône, étouffa lui même Eutemi dans le bain, & se fit proclamer roi d'Alger. Il se soutint ensuite par des cruautés inouïes, qui intimidèrent tous les esprits que sa tyrannie portoit à la révolte. En vain le cardinal Ximenès voulût-il essayer en 1517, d'ôter le sceptre à ce corsaire pour le remettre entre les mains du fils d'Eutemi; les éléments se déclarèrent pour Barberouffe. La flotte Espagnole fut battue par une tempête horrible, & de dix mille hommes qui la composoient, à peine deux mille échaperent à la mort ou à l'esclavage.

Les Arabes dispersés dans les plaines de Barbarie, firent aussi quelques efforts pour secouer le joug des Turcs. Ils implorèrent la protection du roi de Tunis, qui marcha contre Barberouffe à la tête de dix mille soldats; mais il fut battu, poursuivi jusques dans sa capitale, que le vainqueur abandonna au pillage, & où il mit une garnison Turque, après s'être fait proclamer roi.

Peu de tems après, Tremezen tomba aussi au pouvoir des Turcs, par la trahison des habitans, qui envoyèrent à Barberouffe la tête de leur roi avec les clefs de cette place. Ainsi ce pirate se vit en même tems maître des royaumes d'Alger, de Tunis & de Trémezen.

Les Espagnols qui possédoient Oran, effrayés des progrès victorieux du corsaire Turc, dont le nom seul faisoit trembler les marchands Européens, tenterent une seconde fois de se délivrer d'un voisin si dangereux. Charles Quint venoit de prendre possession du trône d'Espagne; il accorda dix mille hommes aux sollicitations du marquis de Comarès, gouverneur d'Oran, pour faire la guerre à Barberouffe qui étoit encore à Tremezen. Le général Espagnol marcha vers cette ville, accompagné de l'héritier présomptif de ce royaume; Barberouffe voulant se retirer vers Alger fut atteint par l'armée ennemie à huit lieues de Tremezen, sur le bord d'une riviere. Pour se procurer le tems de la passer, il fit jeter sur le chemin beaucoup d'or & d'argent avec sa vaisselle & ses bijoux, mais ce stratagème ne lui réussit pas. Comarès attaqua vigoureusement; le corsaire se défendit comme un lion, ainsi que les quinze mille Turcs qui l'accompagnoient; tous périrent dans le combat avec leur général. Comarès victorieux entra dans Tremezen & fit couronner l'héritier naturel de cet état.

Cheredin , frere de Barberouffe , lui succéda au trône d'Alger , & foumit son royaume à Soliman I, Empereur des Turcs , par la crainte de ne pouvoir résister aux Espagnols. Le traité portoit que Soliman & ses successeurs auroient la souveraineté d'Alger , que le Sultan enverroit dans le pays un corps de Janissaires pour le défendre , & que Cheredin le gouverneroit avec la qualité de Bacha. Quelques successeur de Cheredin s'étant rendus odieux par leurs tyrannies & par leur avarice , la milice envoya au commencement du siecle dernier des députés à Constantinople , demander à Achmet , alors Sultan des Turcs , qu'il lui fût permis de s'élire un chef sous le nom de Dey , qui seroit chargé de lever des Tributs , d'administrer les finances , de payer les troupes , & de n'employer à leur entretien que les seuls revenus du royaume , sans demander aucun subside à Sa Hauteffe comme au-paravant. Le Sultan gouta ces propositions. Les Algériens se choisirent un Dey , & exigèrent que le Bacha , à qui on conserva la jouissance de ses appointemens & des honneurs dus à sa qualité , ne se mêleroit plus en aucune maniere du gouvernement.

Cette constitution nouvelle n'en procura pas plus de tranquillité à l'état. Les soldats qui composent la milice avoient peine à s'accorder pour l'élection d'un chef. Au moindre mécontentement ils se mutinoient , massacroient ou dépo-

soient les Deys suivant leur caprice. Les Bachas Turcs fomentent les divisions & tentoient de recouvrer leur ancienne autorité à la faveur des troubles. C'est ce qui porta *Baba Aly*, proclamé Dey en 1610, malgré la cabale du Bacha, à faire arrêter ce Seigneur Ottoman, & à l'obliger de s'embarquer pour Constantinople, en le menaçant de le faire étrangler s'il avoit la hardiesse de revenir à Alger. Le nouveau Dey envoya en même tems des Ambassadeurs à Sa Hautesse pour justifier sa conduite, & pour lui déclarer que les Algériens étoient dans la résolution de ne plus recevoir de Vice-Rois. Achmet III ne voulant point compromettre sa puissance, dissimula cette injure, & réunit la dignité de Bacha à celle de Dey, qui fut toujours conférée par la milice. Depuis cette révolution la république d'Alger est restée dans une parfaite indépendance de la Porte.

Le gouvernement actuel est une espece de république fort approchante de celle de Venise. Le pouvoir réside essentiellement dans les gens de guerre, qui sont les nobles du pays, & qui s'arrogent le nom d'*effendi* ou de seigneurs. Le chef de cette aristocratie est le Dey, & jouit à certains égards de la puissance absolue. Il fait la paix ou la guerre; il distribue les places, il dispose des finances, il administre enfin la justice, régle souverainement toutes les affaires, excepté celles de la religion. Il doit être élu d'une voix

unanime par la milice ; mais c'est ce qui arrive rarement sans troubles & sans effusion de sang, on a vu jusqu'à six Deys élus & massacrés dans un seul jour par des factions opposées. Lorsque les suffrages se réunissent en faveur d'un des prétendans , on lui jette sur les épaules un *castan* , espece de petit *manteau* ; les soldats le portent sur le trône en criant que Dieu lui accorde un regne heureux ; puis le Musti lui lit à haute voix une instruction concernant les principaux devoirs d'un Roi : la cérémonie de l'installation dure à peine une heure , & se termine par quelques coups de canon.

Tous les soldats ont droit de prétendre à cette dignité ; le dernier de l'armée , s'il est hardi & entreprenant , peut se regarder comme l'héritier présomptif de la souveraineté. Il n'a pas besoin d'attendre que la place devienne vacante , qu'il ôte la vie au prince régnant , qu'il ait des amis ; le fer teint du sang de son maître , devient en ses mains la marque de son autorité , & lui assure le sceptre.

Autrefois , dit Schaw , toutes les affaires devoient être réglées dans un grand conseil appelé *Douyanne* , c'est-à-dire *divan* , composé du Musti , du Cady , des trente *yah* ou colonels , & quelquefois même de toute la soldatesque ; mais depuis quelques années , on ne le consulte guère , ou l'on n'y rapporte les affaires que pour la forme. Tout s'arrange & se concerté entre le

Dey & ses favoris, & le conseil n'a plus rien à faire que de consentir à tout.

La justice est administrée ici comme chez les Turcs, par un Cady qui est obligé de tenir ses audiences une ou deux fois par jour, & de rendre ses jugemens sans aucune rétribution. Le Dey rend aussi lui-même la justice, & on s'adresse à lui dans les affaires de conséquence. En son absence, il est suppléé par quelques-uns des principaux officiers de la régence qui se tiennent continuellement dans une salle à l'entrée du palais, pour rendre aussi la justice, & là on peut porter ses plaintes contre le Cady même, ou contre les personnes plus puissantes. Tous ces juges décident promptement; il n'est question que de prouver la vérité de ce qu'on allégué, après quoi ils prononcent aussitôt; de sorte que les choses de la plus grande conséquence, les accusations des crimes les plus graves sont jugées finalement, & la sentence exécutée en moins d'une heure. Ils ont différentes peines capitales, différens supplices, suivant les crimes & les criminels. Les Juifs, les chrétiens sont brûlés vifs; les Turcs sont étranglés.

#### *Forces Militaires.*

Toutes les forces du royaume d'Alger consistoient en 1732, en six mille cinq cens hommes tous Turcs, que les vaisseaux Algériens

vont tous les cinq ou six ans recruter dans le Levant, & en deux mille Maures, sur lesquels le Dey ne peut raisonnablement guère compter. C'est dans ce ramas de la plus vile populace Turque qui compose la milice d'Alger, que se choisit le Dey. Ibrahim, qui l'étoit en 1726, ne se fit pas de scrupule d'avouer la bassesse de son extraction dans une dispute qu'il eut un jour avec le Consul d'une nation voisine. *Ma grand-mere*, lui dit-il, *venoit des pieds de mouton, & ma mere des langues de bœuf; mais elles auroient eu honte d'exposer en vente une langue aussi mauvaise que la vôtre.* Un autre Dey disoit au Consul Anglois, qui se plaignoit de quelques insultes faites à des vaisseaux de sa nation, *les Algériens sont une troupe de brigands, dont je suis capitaine.*

La milice est commandée par un Aga ou Général, par trente *Yah* ou Colonels, huit cens *Bullucks* ou Capitaines, & quatre cens *Odas*, qui sont les Lieutenans. On ne parvient à ces places ni par argent ni par crédit, ni par mérite. L'ancienneté est le seul titre qu'on puisse faire valoir, & jamais il n'est rejeté. Des troupes aussi peu nombreuses ne seroient pas en état de contenir dans le devoir les tribus d'Arabes qui sont dépendantes de ce gouvernement, si les Vice-Rois ou Beys des provinces n'étoient extrêmement attentifs à veiller sur les Arabes de leurs districts, & à entretenir entre les tribus, les di-

visions que leur jalousie mutuelle ne manque pas de faire naître. Chaque Vice Roi est despotique dans son canton. Il ne marche jamais qu'accompagné d'un corps de troupes, & tous les ans il va ainsi recueillir le tribut des Arabes. Toutes les taxes qu'on leve dans ce royaume ne vont pas au-delà d'un million de notre monnoie ; mais le huitième des prises qui se font en mer, les produits des douanes, du fisc auquel sont dévolus tous les effets de ceux qui meurent sans enfans, les contributions qui se levent autant qu'on peut sur des peuples non assujetés, rapportent le double ; ce qui fait monter le revenu entier du Dey à trois millions.

La marine de cet état est peu considérable, & on nous assure qu'en 1732 ils n'avoient que six grands vaisseaux de trente-six à cinquante pieces de canon, & à peine trois bons hommes de mer. Le défaut de subordination dans les matelots & les soldats, la rareté des batailles navales, font qu'ils manquent d'officiers de mérite, & qu'ils sont aujourd'hui bien au dessous de la réputation qu'ils avoient le siècle passé, par rapport à la marine. Au reste, il leur est aisé de se procurer des forces en ce genre ; car les matériaux propres à bâtir ne leur manquent non plus que les ouvriers.

L'intérêt des Algériens étant d'avoir toujours la guerre avec quelque puissance chrétienne, les Consuls des nations Européennes ne peuvent ap-

porter trop de soin & d'adresse dans leur conduite. A cette cour on réussit mieux avec des présens, qu'avec des menaces & des raisons. Dans un état où souvent, dit Schaw, un cuisinier est premier ministre, & où il n'est pas rare de voir une milice insolente prescrire la loi, l'argument le plus invincible est de connoître les favoris du Dey, & de distribuer de l'argent & des montres d'or. Car suivant un ancien proverbe, ajoute-t-il, donnez à un Turc de l'argent d'une main, il se laissera crêver les yeux de l'autre. Les marchandises qu'on porte à Alger consistent en étoffes d'or, d'argent & de toute espece; en fer, plomb, vins, eaux-de-vie, tôle, toutes fortes de drogues & de clincaillerie. Celles qu'on en rapporte, sont des laines brutes, des cuirs, des dattes, des tapis, des mouchoirs brodés & des grosses étoffes de laine.

On fabrique différentes monnoies; dont les plus considérables sont des pièces d'or appelées *sultanins*, un peu moins fortes que les sequins d'Allemagne. Les autres sont l'*aspre*, qui vaut un sol de France, & qui est d'argent; mais si petite qu'elle échappe des mains, & le *temin* qui vaut vingt-neuf aspres.

Le quintal ordinaire du pays est de 106. liv. poids de Paris. La livre est de vingt-sept onces pour les fruits & denrées communes, & de quatorze pour le café, le chocolat. L'aune qui s'appelle pied est de vingt-trois pouces, & sert à mesurer les toiles & les étoffes. ORI-

---

 O R I G I N E

## D U R O Y A U M E D E T U N I S .

*Son Gouvernement.*

C E qui compose aujourd'hui le royaume de Tunis, étoit autrefois une portion du domaine que les Califes d'Arabie possédoient en Afrique. Ce fut une des premières contrées que les Sarasins envahirent : elle tomba ensuite au pouvoir des maures, qui l'érigèrent en royaume vers l'an 120. Il y a apparence qu'il devint tributaire des Siciliens, puisque Charles d'Anjou fit la guerre aux Tunisiens, sous prétexte qu'ils lui devoient quelques années de tribut. Saint Louis, son frere, se joignit à lui & tourna contr'eux les armes destinées à la conquête de la Palestine. On fait qu'après s'être emparé de Carthage, il termina ses jours devant Tunis, dont il avoit formé le siège.

Nous avons vu ci-devant que Barberouffe s'empara du royaume de Tunis vers 1520. Charles-Quint l'enleva aux Turcs peu d'années après, y établit un roi Maure, qui bientôt chassa les garnisons Espagnoles & se rendit tributaire du Grand-Seigneur. Mais Dom Juan d'Autriche rétablit l'autorité Espagnole, & plaça sur le trône

un roi qui se soumit à payer à l'Espagne l'ancien tribut. Ce fut lui qui fit bâtir le fort de la Goulette. Les choses restèrent en cet état jusqu'en 1574, que le peuple implora l'assistance des Turcs. Selim II, alors Empereur, équipa une flotte de trois cent navires, montés d'un nombre de troupes d'élite, dont le commandement fut donné à Sinan bacha, de la famille des Cigales de Genes (a). Il vint débarquer près du fort de la Goulette, qui fut emporté d'assaut au bout de trente jours. Tous les Espagnols furent passés au fil de l'épée ou chargés de chaînes. Tunis ouvrit ses portes & le peuple se soumit à Selim.

C'est alors que le général Turc jeta les fondemens d'une administration telle que celle qu'on a vu d'abord à Alger. Un Bacha eut toute l'autorité. Elle fut ensuite restreinte à cause de ses vexations, & on la transféra au Président du conseil qui avoit le titre d'Aga, & qui se changeoit tous les six mois. Mais un pouvoir d'une durée aussi courte, devenoit un motif de plus pour en user tyranniquement, si on vouloit s'enrichir. Des violences, des concussions inouïes rendirent cette charge si odieuse, que la milice prit la résolution d'élire un Dey à l'exemple des

---

(a) Etat des Royaumes de Barbarie, page 140.

Algériens. L'Aga resta seulement président du conseil & continua d'être changé tous les six mois; ce qui se pratique encore aujourd'hui. Il y avoit une autre officier principal nommé Bey, dont les fonctions étoient de se mettre à la tête des troupes pour lever les tributs; il parvint bientôt à faire la loi aux autres ministres. Le Bacha quoique éloigné des affaires, ne reconnoissoit point de supérieur & ne recevoit des ordres que de la cour Ottomane, qui le mettoit en état de soudoyer trois mille hommes, ainsi ces trois officiers partagerent quelque tems entr'eux la puissance & les forces du royaume. Mais les Beys qui avoient les tributs parvinrent au commencement du siècle dernier à s'emparer de toute l'autorité souveraine. Un Corse d'une naissance obscure, nommé Senti, fait esclave à l'âge de neuf ans, étant tombé au pouvoir de Soliman, qui étoit Bey, ce prince le chérit comme son enfant, à cause des dispositions heureuses qu'il lui reconnut. Il le fit instruire, lui donna le nom de *Mourat* & le maria à sa fille, en lui abandonnant l'exercice de sa place. Cet Italien s'acquitta si bien de son emploi, qu'il s'attira également l'amitié du Dey, du Bacha & l'attachement du peuple. Son autorité fut si grande qu'il se rendit maître de l'élection du Dey, & que sa charge devint héréditaire dans sa maison, qui l'a possédée l'espace d'un siècle, & qui réu-

nit depuis *Amouda*, fils de Mouda, l'emploi de Bacha à celui de Bey. Le Beilik fut quelquefois partagé entre deux freres ou deux prétendans ; ce qui occasionna des guerres sanglantes , des meurtres , toutes les horreurs enfîn dont l'ambition est si souvent la source. L'année 1702 vit finir la famille de Mourat par une catastrophe sanglante. Amurat qui regnoit en sa qualité de Bey , étoit un monstre livré aux plus infâmes débauches , & qui avoit porté le délire abominable au point d'épouser publiquement un jeune Turc. Ibrahim Cherif, capitaine des gardes , purgea la terre de ce nouveau Néron, il l'assassina dans son carrosse , & coupa la tête à ses deux cousins , qui l'accompagnoient dans le voyage qu'il faisoit pour aller lever ses tributs. Le reste de la famille du Bey fut exterminée ; le Beilik fut la récompense de l'assassinat d'Ibrahim. Son regne fut de courte durée , il perit bientôt dans un combat que livra Affem - ben - Aly , qui avoit des prétentions au Beilik , & lui succéda en effet. Nous n'avons plus de détails au-delà de ce dernier Bey qui regnoit en 1733 , tems où M. de Saint-Gervais a quitté Tunis , où il résidoit en qualité de Consul de France.

Le Gouvernement de Tunis est aujourd'hui à peu près le même qu'à Alger , le Bey jouit de la même autorité que le Dey Algérien. Il rend aussi la justice lui-même & a en outre différens

ministres & des officiers pour la rendre de la même façon qu'à Alger. La place de Dey a été établie sous le nom de Dolety , qui est chargé particulièrement de rendre la justice aux Turcs , & de quelques détails de police. Le Bacha que nous avons vu partager l'autorité souveraine , n'a plus aucune part à l'administration , & ne sert qu'à rappeler aux Tunisiens le souvenir de leur ancienne dépendance. Cependant le Grand-Seigneur conserve encore des droits apparens de souveraineté ; on bat la monnoie à son coin , on fait tous les jours une priere publique pour lui au son des instrumens du pays , & les troupes de la régence se payent au logis du Bacha , comme si elles appartenoient au Grand-Seigneur. Toutes les demandes de ce Bacha sont réglées par le Bey , qui ne lui accorde que les mêmes honneurs que ceux dont jouit le Doleti. Au reste le Bey n'a d'égard aux ordres qui lui viennent de la cour Ottomane, qu'autant qu'ils sont conformes à ses vues. De son côté cette cour s'intéresse si peu à cet Etat , qu'elle n'entre dans aucun des démêlés qu'il a avec les Princes Chrétiens , & les laisse châtier sans y donner la moindre attention. Il arrive aussi souvent que cette Puissance est en guerre avec les autres Barbaresques , sans que le Grand-Seigneur y prenne aucune part. On a vu en 1755 les Tunisiens s'allier à la régence de Tripoly & entrer sur les

terres des Algériens, où ils ont commis beaucoup des défordres.

Les François sont les seuls Européens qui forment à Tunis un corps de nation. Ils sont rassemblés dans un comptoir très vaste qu'ils appellent *Fondou*. Cependant les Anglois, les Hollandois, les Génois & les Impériaux entretiennent aussi un Consul, mais celui de France a la prééminence sur tous ces ministres, & aucun d'eux n'est admis à Tunis, ainsi que dans toute la Barbarie & les Cours du Levant à faire les visites prescrites par l'usage, que celui de France n'ait rendu les siennes (a).

Les marchandises qu'on tire de Tunis, sont de l'huile, des bleds, de l'orge & toutes les autres que fournit Alger. Celles qu'on y envoie sont les mêmes que celles qui se portent dans cette dernière république. Le Bey de Tunis fait exclusivement le commerce des grains & de l'huile. Il est interdit à tout autre sous peine de la vie. Cette tyrannie décourage entièrement les cultivateurs & contribue beaucoup à la misere & à la dépopulation qu'on remarque dans les campagnes.

Entre Tunis & Tripoly, est l'isle de Gerbe, qui appartient à Tunis, quoiqu'on la fasse com-

---

(a) Mémoires historiques de Tunis, pag. 241.

munément dépendre de Tripoly. Cette erreur vient de ce que anciennement elle a été un évêché de la province Tripolytaine. Cette isle est très fertile & plantée de vignes bien cultivées & de toutes sortes d'arbres fruitiers de ces climats & des nôtres.

Le Bey de Tunis, nomme le gouverneur qui réside dans un château bâti à la pointe occidentale de l'isle & au-près du port. Il n'y a aucune ville, mais seulement plusieurs villages fort peuplés. Au reste cette isle n'a pas plus de deux ou trois lieues de tour. C'est une des plus basses de la Méditerranée, & ce qu'elle a de particulier, c'est que le flux & le reflux y sont très-sensibles (a).

---

(a) Etat des royaumes de Barbarie, pag. 95.

*Fin du septième Volume.*

116

(  )

---

**TITRES**  
**DES ARTICLES**

*Contenus dans ce Volume.*

---

ROYAUME DE PERSE , <i>Introduction</i> pag.	5
<i>Topographie de la Perse</i>	7
PRODUCTIONS , <i>Regne végétal</i>	21
<i>Regne animal</i>	24
<i>Villes</i>	30
<i>Habitans</i>	43
<i>Culte</i>	45
<i>Portraits , logemens des Persans</i>	55
<i>Sciences</i>	65
<i>Arts libéraux</i>	80
<i>Arts manuels &amp; manufactures</i>	81
<i>Religions de Perse</i>	83
<i>Mariages</i>	98
<i>Funérailles</i>	101
<i>Origine des Persans</i>	103



<i>Gouvernemens</i>	III
<i>Etat militaire</i>	116
<i>Finances</i>	118
<i>Monnoyes, poids &amp; mesures</i>	123
<i>Caractere des Persans</i>	129
<b>ISLES DU GOLFE PERSIQUE</b>	128
<b>ARMENIE. Introduction</b>	130
<i>Etat de l'Armenie</i>	131
<i>Climat, fleuves</i>	132
<i>Qualités du terrain, productions</i>	134
<i>Villes</i>	135
<i>Peuples, usages, langage, sciences.</i>	136
<i>Religion</i>	137
<i>Révolutions d'Armenie, état présent</i>	142
<i>Mœurs</i>	144
<b>GEORGIE. Introduction</b>	147
<i>Division géographique</i>	148
<i>Mingrelie, sa topographie, son climat</i>	149
<i>Qualités du terroir, productions</i>	151
<i>Portrait des Mingreliens, usages, sciences</i>	153
<i>Religion</i>	157
<i>Mariages</i>	158



<i>Funérailles</i>	160
<i>Gouvernement</i>	162
<i>Révolutions</i>	166
<i>Royaume d'Imirette</i>	169
<i>Principauté de Guriel</i>	170
<i>Royaume de Caket</i>	172
<i>De Karduel</i>	175
<i>Peuples de Karduel</i>	179
<i>Religion, gouvernement, finances</i>	180
<i>Origine du nom des Georgiens, revolutions</i>	
<i>    dans le Karduel</i>	182
<i>Peuples du Mont-Caucase</i>	185
<i>Pays des Usbecks. Introduction</i>	188
<i>Division du pays</i>	189
<i>Royaume de Karazm</i>	192
<i>Habitans, leurs mœurs, usages</i>	194
<i>Tartares - Usbeks</i>	196
<i>Grande Bucarie</i>	200
<i>Sa division</i>	201
<i>BOKARA, ses Villes, ses habitans, leurs</i>	
<i>    usages</i>	ibid.
<i>Maurenner</i>	203

Balk. 1	205
<i>Habitans de la Grande Buckarie</i>	206
<i>Topographie du Turkestan</i>	208
<i>Division du Turkestan: ses habitans</i>	212
TURQUIE ASIATIQUE. <i>Introduction</i>	218
<i>Sa division</i>	220
La Natolie.	ibid.
<i>Climats, productions, villes</i>	221
<i>Sirie, situation, étendue, division</i>	227
<i>Chrétiens Maronites, Druses</i>	232
Palestine	242
Yerack	246
Curdistan	248
BARBARIE. <i>Introduction</i>	250
<i>Royaume de Tunis, sa division</i>	254
<i>Royaume d'Alger, sa division</i>	258
<i>Histoire naturelle de ces deux Royaumes</i>	261
<i>Habitans.</i>	281
<i>Maures d'Afrique</i>	282
<i>Religion, mariages</i>	286
<i>Education des enfans, études, sciences</i>	287
<i>Funérailles</i>	291

